

Histoire de l'Alsace

Tome I: Haut-Rhin



Printing / Binding Instructions

1. Print document double sided on letter size paper
2. Cut the entire printed document in half
3. Fold over making sure the page numbering is continuous
4. For the cover: Print just the first page on card stock paper
Cut the cover in half as well
5. Assemble the covers on the document
6. Punch the left side for a binding, spiral or comb as desired



Kevin Smith
2015

<http://www.lessmiths.com/~kjsmith/html/main.shtml>

KJ Smith



INTRODUCTION

This little guide stems from my interest in “putting it all together”, for understanding something of the history of Alsace (whence comes my lovely bride). I am particularly interested in that history which has left tangible evidence in the form of many castles dotting the Vosges foothills and the fortified towns which often opposed them on the fertile plains below. Not only the towns and castles themselves but the ghosts of those who lived there, their concerns, motivations, and the broader European social currents that influenced and often inundated them.

I have started with a backbone of articles describing the many castles which remain ever present. These are the transition civilization existing between an early Celtic and Roman world swamped by the growth of Frankish power, and by a later Europe shaped by new cities and ideas yet retaining the legacy of feudal/aristocratic ambitions and foibles. The ruins of ideas are often as present as the castles themselves.

Alsace is one of those border states (as it were) always part of larger neighboring regions without necessarily a unique history of its own. What happened in Alsace happened in Europe and what happened in Europe happened in Alsace. As such, a look into this region's history provides larger insights and understanding. These two volumes are certainly my version of an argument from the specific to the general.

For each volume I include at the end a more extensive summary of Alsace history, a slightly larger perspective. As each of the two volumes are intended to work stand-alone if desired, the Alsace History is repeated in both volumes.

Ma Serie Histoire de l'Alsace

Tome I: Haut-Rhin
Tome II: Bas-Rhin
Tome III: Histoire Naturelle



Kevin Smith
2015

<http://www.lessmiths.com/~kjsmith/html/main.shtml>

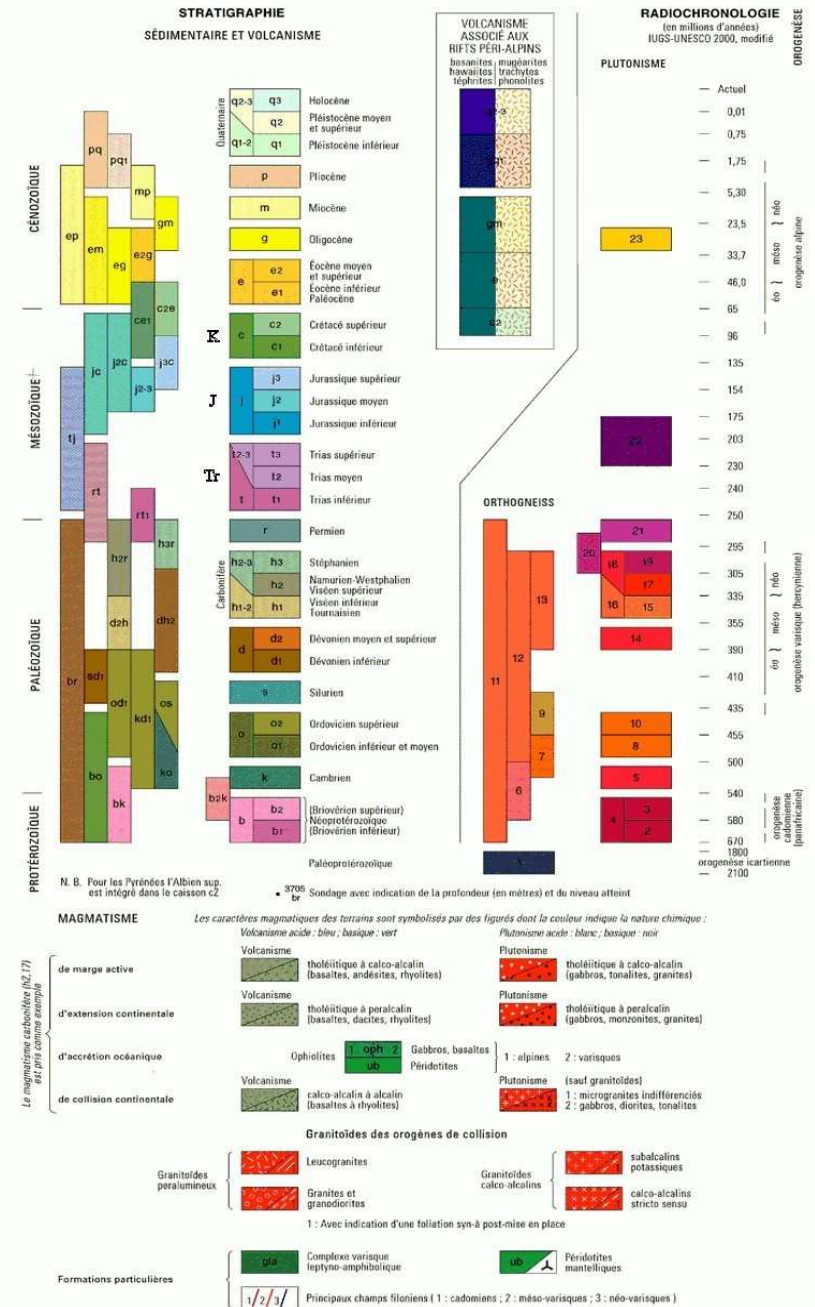
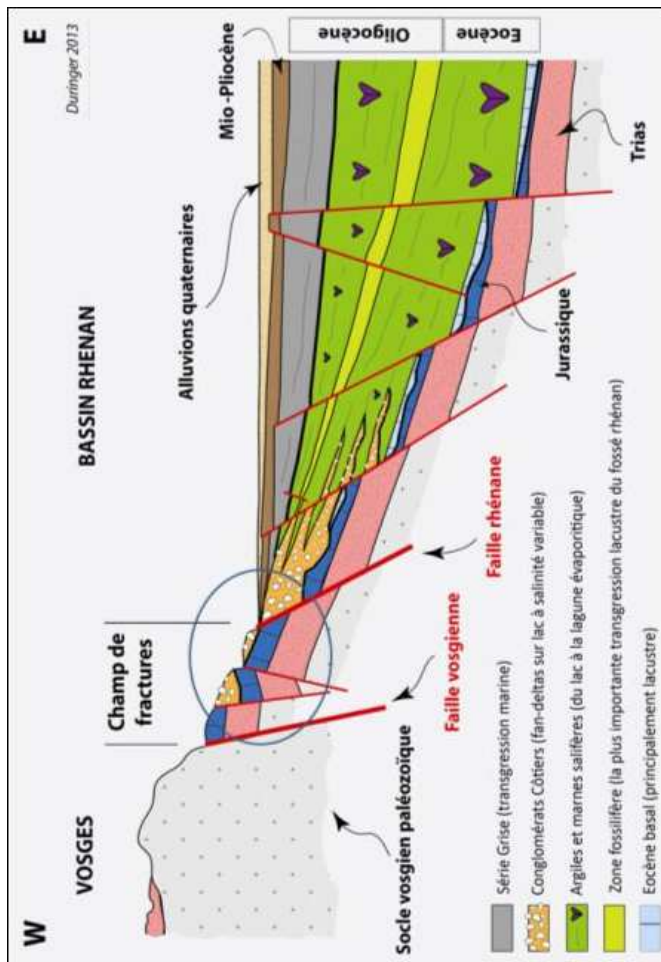
CONTENTS:

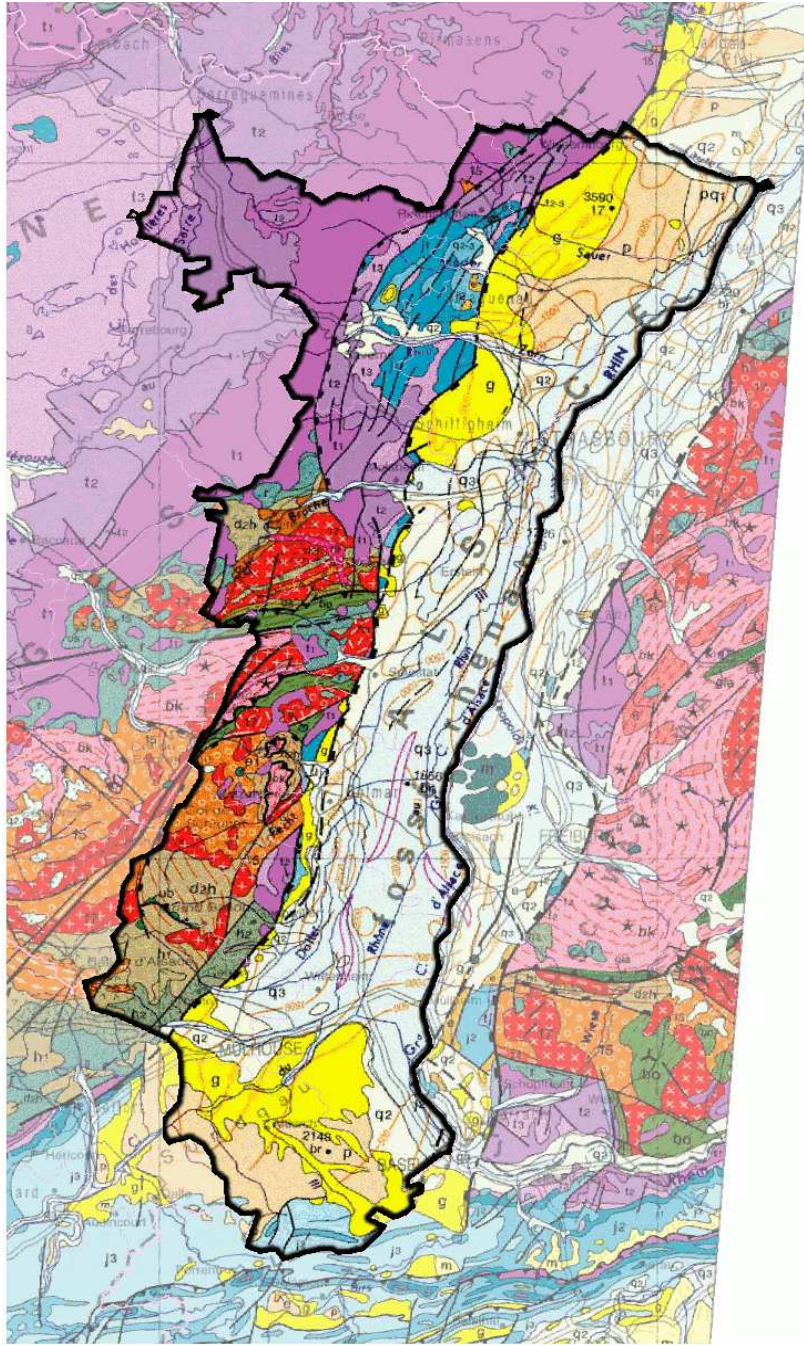
1	A bit of geology		
9	Des comtes et ducs d'Alsace Wikipedia		
11	Etichon-Adalric d'Alsace Wikipedia		
17	Château du Haut-Kœnigsbourg	12-15th c	
21	Famille Rathsamhausen Wikipedia		
25	Famille de Ribeaupierre Wikipedia		
31	Sainte-Marie-aux-Mines Wikipedia		
45	Châteaux et villes fortifiées du Haut-Rhin crdp-strasbourg.fr		
47	Château d'Échéry	13th c	
48	Château de Bilstein-Aubure	1217	
49	Château du Haut-Ribeaupierre	11th c	
50	Château du Girsberg	13th c	
51	Château de Saint-Ulrich	12-15th c	
52	Château de Kaysersberg	13-15th c	
54	Château du Wineck	11-13th c	
56	Château de Hohenack		
57	Château de Pflixbourg	1212-9	
59	Château du Hohlandsbourg	1279	
63	Histoire des Vins d'Alsace www.vinsalsace.com		
69	Histoire de Colmar Wikipedia		
79	Jean-Jacques Waltz aka Hansi Colmar tourisme		
81	Dabo Wikipedia		
85	Famille Hattstatt Wikipedia		
89	Count of Vaudémont Wikipedia		
91	Munster Histoire et Patrimoine www.munster.alsace		
95	Histoire de l'abbaye de Munster www.munster.alsace		
97	Châteaux d'Eguisheim Wahlenbourg Dagsbourg Weckmund	11-13th c 1006 1049 1225	
107	La Guerre Des Six Deniers: 1468 F. Jurascheck		
111	Château du Hugstein	13-15th c	
113	Château de Buchenek	13-16th c	
115	Guebwiller Wikipedia		
119	Murbach Abbey Wikipedia		
122	Breisach Wikipedia		
123	Neuf-Breisach Fortified Places		
125	Histoire et légendes de Thann Ville-thann.fr		
129	La Météorite d' Ensisheim www.meteorite.fr		
131	Guntram "der Reiche" d'Alsace Geni.com		
133	République de Mulhouse Wikipedia		

- 139 **Guerre de Waldshut**
Christian Ruch
- 141 **Mines de potasse d'Alsace**
Wikipedia
- 147 **Petite Camargue Alsacienne**
Petite Camargue Alsacienne
- 149 **La casemate CORF 31/1 SF du Colmar**
Wikipedia
- 151 **Sundgau (Haut-Rhin)**
Wikipedia
- 155 **L'histoire d'Altkirch**
Mairie-altkirch.fr
- 159 **Comté de Ferrette**
Wikipedia
- 165 Château de Ferrette c.1100
- 167 Château de Landskron 13-17th c
- 169 Château de Morimont 13-16th c
- 171 **Gular War 1375**
Wikipedia
- 173 **Le tram vers la Schlucht**
Le Blog de Pierre
- 179 **20 July 1915 - Le Linge**
The Great War Blog
- 183 **Colmar Pocket, 1945**
Wikipedia
- 197 **Histoire de l'Alsace en bref**
Base Numerique du Patrimoine d'Alsace
- 197 Principaux gisements du Paléolithique et du Mésolithique alsaciens
- 198 Sites du Rubané ou Néolithique ancien et moyen en Alsace
- 199 Principaux sites du Néolithique récent et final en Alsace
- 201 Les Celtes et leur expansion du Ve au IIIe siècle
- 205 Les Celtes en Alsace à la veille de la conquête romaine
- 213 L'Alsace romaine
- 217 Le Duché d'Alsace (640-740)
- 221 L'Alsace au IXe siècle : diocèses et abbayes
- 227 L'Alsace romane
- 233 L'Alsace gothique
- 237 Les châteaux médiévaux d'Alsace
- 241 La Décapole d'Alsace
- 245 La guerre des Rustauds
- 249 Les confessions religieuses vers 1648
- 253 L'Alsace en 1618 et en 1648
- 257 L'Alsace et le traité de Francfort (10 mai 1871)
- 263 L'Alsace en 1914-1918
- 265 **Notes**

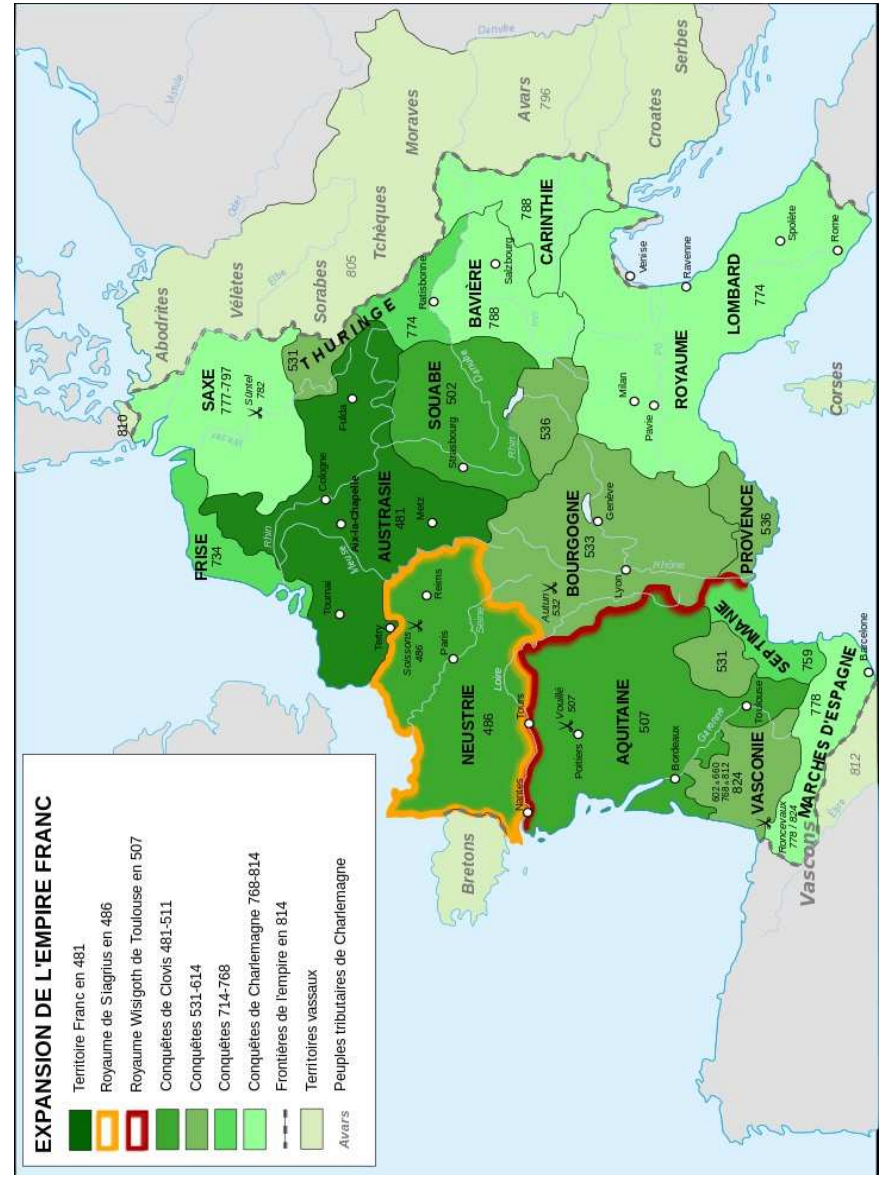
A start with a bit of Geology:

Geology forms the true ancient slate upon which all subsequent history is written. The geology of Alsace determines where the hills stop and lowlands start, the course of the Rhine, the whole flavor of the province. Geology is important for human history in many ways, in the silver loads at St Marie, the Pechelbronn oil sands, the bassin potassique, the red sandstone from which so many of the castles and building are built. Even the Alsatian terroir along the route des vins derives from the east-facing slopes, microclimates and bedrock chemistry.





L'Empire Franc



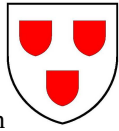


Les blasons héraldiques





Rathsamhausen



Ribeaupierre



Hattstatt



Guntram



Vaudémont



Dabo



Ferrette



St Marie
aux Mines



Kaysersberg



Turckheim



Colmar



V-Brisach



Eguisheim



Munster



Guebwiller



Murbach



Mulhouse



Thann



Altkirch



Sundgau



Belfort



Bâle Ville

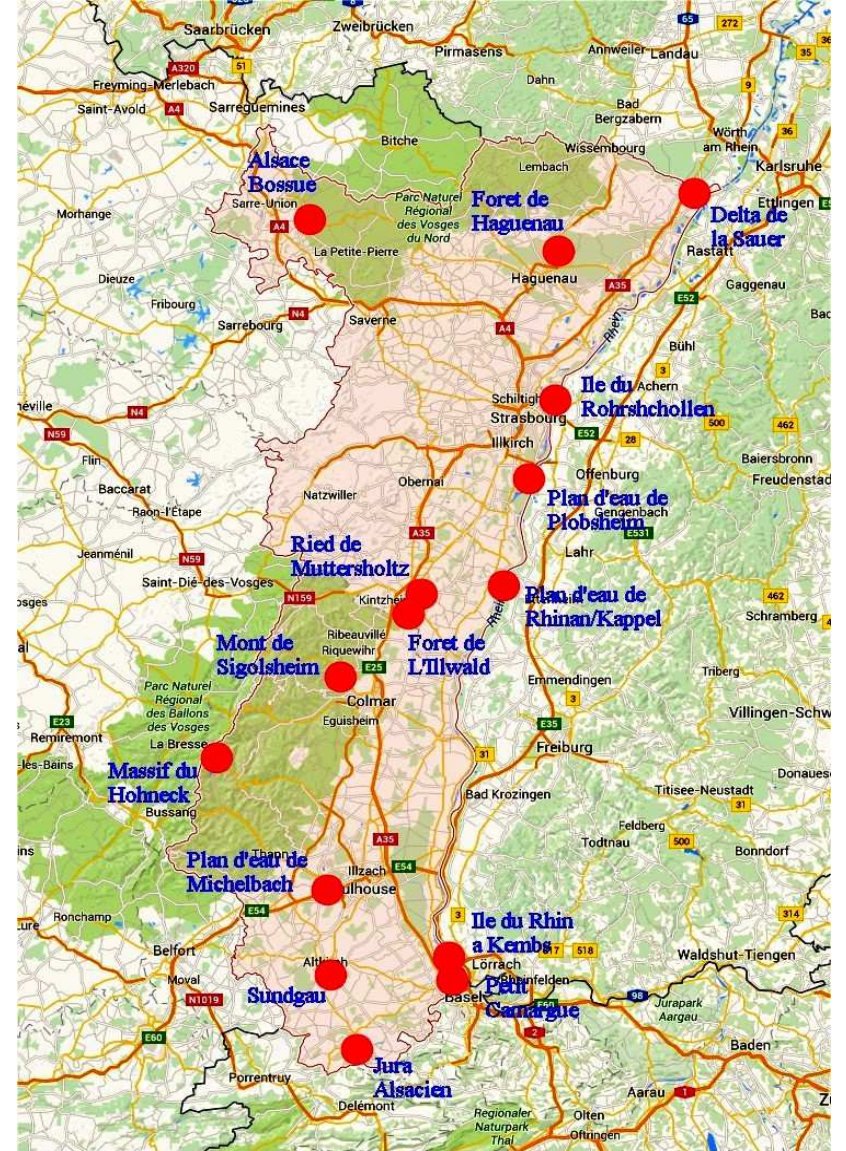


2eme DB



FFI

Birding Hotspots in Alsace



Des comtes et ducs d'Alsace

https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_comtes_et_ducs_d'Alsace

Au VIIe siècle, le duché d'Alémanie qui avait été soumis pas les Mérovingiens était presque redevenu indépendant. Pour cette raison et à des fins militaires, les Francs donnent vers 650 à l'Alsace une administration avec à sa tête des ducs1.

640 - v. 654 : Gondoin d'Alsace (fonde l'abbaye de Moutier-Grandval)
v. 654 - 662 : Boniface d'Alsace
662 - 690 : **Etichon-Adalric d'Alsace** (vers 635 - 690), duc d'Alsace
690 - 722 : Adalbert d'Alsace (vers 665 - 722), duc d'Alsace, fils du précédent
722 - 767 : Luitfrid Ier d'Alsace (715 - 767), duc d'Alsace, fils du précédent

À la fin du VIIIe siècle, Pépin le Bref, qui savait combien le pouvoir des ducs d'Alsace avait été dangereux aux Mérovingiens, éteignit la dignité ducale sous Luitfrid Ier d'Alsace, en conservant toutefois à l'Alsace et à la Souabe le titre de duché2 .

L'empire carolingien éclate à la mort de Louis le Pieux en 840. Pendant cette période instable, l'Alsace passe plusieurs fois sous domination de la Lotharingie et de la Germanie.

Le titre de duc d'Alsace est brièvement rétabli par Lothaire pour son fils Hugues en 865.

En 925, Henri l'Oiseleur rattache le duché d'Alsace à celui de Souabe. Le destin de l'Alsace est désormais lié à celui des ducs de Souabe, parmi lesquels la lignée des Hohenstaufen, liée à l'Alsace, donnera plusieurs empereurs.

Mais en l'an 1012, à la mort d'Hermann III de Souabe, le titre de duc d'Alsace est définitivement supprimé, et cette province, séparée de la Souabe, est érigée en comté et laissée en fief relevant de l'Empire4.

Comtes de Sundgau

Les comtes du Sundgau sont choisis à la fois parmi les descendants des Luitfruid et parmi les membres de diverses familles:

v.673 : Rodebert
683 - v.722 : Adalbert d'Alsace (v.665 - v.722), duc d'Alsace, fils d'Etichon Ier Adalric Ier
722 - 747 : Eberhard **d'Eguisheim** (?? - 747), fils cadet du précédent
v.769: Garin

v.770: Pirathilon
??? - 802 : Luitfrid II de Sundgau (745 - 802), fils de Luitfrid Ier d'Alsace
v.828: Erchangaire
v.829: Gerold
??? - 837 : Hugues Ier (765 - 837), fils de Luitfrid II
837 - 864 : Luitfrid III (?? - 864), fils du précédent
864 - 880 : Hugues II d'après Nicolas Viton de Saint-Allais (?? - 880), fils du précédent
880 - v.910 : Luitfrid IV (?? - v. 910), frère du précédent
910 - 938 : Luitfrid V (?? - 938), fils du précédent
???? - ????: **Gontran le Riche** (?? - ??)
954 - 977 : Luitfrid VI (?? - 977), frère de Luitfrid V ?
977 - ??? : Luitfrid VII (?? - av. 1003), mort sans postérité, fils du précédent.
v.1003: Otton I
v.1027: Giselbert
v.1048: Beringer
v.1052: Cunon
v.1063: Rodolphe
v.1084: Henri

Après ce Henri, on ne voit plus apparaître dans le Sündgau aucun comte qui ne soit de la dynastie des Habsbourg. Vers la fin du XIe siècle, quand la puissance des empereurs vint à décroître, les possesseurs des fiefs et des dignités commencèrent à transmettre leurs offices à leurs descendants et à titre héréditaire. C'est ainsi que les comte de Habsbourg, qui administraient alors la charge de comte dans l'Alsace supérieure, se l'approprièrent à tout jamais et la rattachèrent à l'empire par le lien de féodalité.

Etichon-Adalric d'Alsace

https://fr.wikipedia.org/wiki/Etichon-Adalric_d'Alsace

Etichon-Adalric d'Alsace¹ (dont les noms apparaissent dans les textes sous les formes Eticho, Aticus, Attich, Etih, Chadalricus²), né vers 635 dans le pagus Attoariensis (sur le plateau de Langres), mort le 20 février 690 au château d'Hohenbourg, duc d'Alsace de 662 à 690, est le membre le plus connu de la famille des Étichonides.

Etichon-Adalric est le fondateur de la dynastie des Étichonides et le père de sainte Odile, patronne de l'Alsace. Il est peut-être aussi l'ancêtre de la famille des Habsbourg⁷, de la famille des Eguisheim-Dabo, de la Maison de



Lorraine ainsi que des comtes de Flandres⁶.

L'ascendance⁸ d'Etichon-Adalric est du domaine de la spéculation : il serait le fils d'Adalric, duc du pagus Attoariensis et le descendant de Waldelenus et Aelia Flavia⁹. Sa mère est peut-être Hultrude de Bourgogne, la fille de Guillebaud, patrice, descendant de plusieurs rois burgondes et des Ferréol. Ils ont des ancêtres parmi les Alamans, Romains, Francs, Gaulois et Burgondes, parfois illustres. Son grand-père, le duc Amalgarde de Dijon et son épouse Aquilina du Jura sont déjà les fondateurs de plusieurs monastères et abbayes. Ses parents sont

tous des proches des rois francs, grands serviteurs des différents royaumes. Jean de Turckheim, dans ses Tablettes Généalogiques des illustres Maisons des Ducs de Zaeringen¹⁰ montre toutefois que les hypothèses sur ses origines sont multiples et que la descendance de ses enfants hormis Adalbert et Etichon II est un mystère.

D'autres sources le citent fils de Leudesius, maire de palais de Neustrie assassiné en 676, qui est lui-même l'arrière-petit-fils du roi Clotaire Ier et

d'Ingonde (parents de Bilichilde, mère par Ansbert d'Erchinoald, père de Leudesius par Leutsinde) : les étichonides descendraient alors des rois mérovingiens.

Au milieu du VIIe siècle, Adalric, originaire du pagus Attoariensis est un riche propriétaire installé dans la villa royale d'Obernai¹². C'est un personnage influent au niveau politique et militaire en Austrasie.

Vers 655, il épouse Berswinde¹³, qui, selon la Chronicon Ebersheimense, est la fille d'une sœur de saint Léger, évêque d'Autun et la sœur d'une reine des Francs¹⁴. La seule reine qui peut correspondre est Chimmnéchilde¹⁵, femme de Sigebert III, roi d'Austrasie. Sur la base de l'onomastique, certains en font une sœur du sénéchal Hugobert¹⁶.

Berswinde est très pieuse et ne profite de ses richesses que pour les répandre dans le sein des pauvres. Chaque jour elle se retire dans la partie la plus isolée de son palais, pour consacrer ses loisirs à la lecture des livres saints et aux exercices de la piété.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs années, en 662, que naît leur première fille, Odile, qui est aveugle.

Duc d'Alsace (662)

En 662, Etichon-Adalric est nommé duc d'Alsace par le roi Childéric II, succédant au duc Boniface.

Le territoire que tient Etichon-Adalric d'Alsace est plus réduit que celui du duc Boniface, son prédécesseur. Il est situé à l'est des crêtes des Vosges, de l'abbaye de Surbourg, au sud de la Sauer (rivière), jusqu'au sud de l'abbaye de Moutier-Grandval, située dans le nord du Jura. Il inclut le Brisgau et une partie de la plaine rhénane de l'autre côté du Rhin.

Le roi lui adresse en 663, un second diplôme de donation pour l'abbaye de Munster³.

Ambitieux, Etichon-Adalric est l'un des acteurs principaux des guerres qui suivent l'assassinat du roi Childéric II (675). profite des désordres du royaume pour affirmer son pouvoir et joue des rivalités entre les grands.

Il soutient d'abord Dagobert II, puis Ébroïn, le maire du palais de Neustrie. Mais ce dernier a pour ennemi l'évêque d'Autun saint Léger, l'oncle de la femme d'Adalric. L'ayant fait prisonnier, il lui fait crever les yeux, puis décapiter à Sarcinium) en Artois, vers 678.

Etichon-Adalric d'Alsace se rapproche alors de Pépin de Herstal, maire du palais d'Austrasie. Cette alliance lui permet de faire face aux menaces

d'Ébroïn et d'agrandir son influence vers le sud, vers le Jura¹⁷. Il participe aussi aux luttes en Bourgogne.

Alors qu'elle est enceinte, la nièce de Berswinde, la reine Bilichilde, épouse de Childéric II est assassinée en même temps que son mari dans la forêt de Lognes, la *lauconia silva*, vaste étendue boisée qui englobe à l'époque les forêts de Bondy et de Livry¹⁸.

Profitant de l'assassinat d'Hector, prince de Provence, en 675 ou en 679, Etichon-Adalric envahit la Provence. Il essaie de prendre Lyon, mais en vain. De retour en Alsace, il constate que le roi de Neustrie, Thierry III, a confié ses terres[réf. nécessaire] à un de ses fidèles originaire de Bourgogne.

Après la mort d'Ébroïn en 681, Adalric participe à la lutte entre Neustrie et Austrasie aux côtés de Pépin de Herstal, en particulier à la bataille de Tertry, en juin 687. Il est alors au faite de sa puissance.

Le château et l'abbaye de Hohenbourg

Adalric désirant posséder une nouvelle résidence, son choix se porte sur le sommet du Hohenbourg, l'actuel Mont Sainte-Odile, où se trouvent des ruines d'anciens édifices.

Le duc y fait construire un palais, où il réside pendant la saison d'été, puis, après la naissance de sa fille Odile et de ses cinq autres enfants, de plus en plus fréquemment.

Odile, rentrée au château construit par son père, y donne de la nourriture à des personnes malades et soulage les pauvres. La renommée de ses qualités éminentes y attire aussi les personnes les plus distinguées.

Adalric cède à Odile le château même avec toutes ses dépendances, et cette antique forteresse, qui accueille une cour, va devenir, entre les mains de la future sainte, un asile ouvert à ceux qui veulent fuir le contact du monde. C'est entre 680 et 690 que sont réalisés les travaux nécessaires pour rendre la demeure appropriée à sa nouvelle destination. Le duc pourvoit à toutes les dépenses et préside souvent lui-même à l'ouvrage. Quand les bâtiments sont terminés, Odile en prend possession, à la tête d'une communauté de cent trente religieuses issues de la noblesse rhénane.

Les fondations monastiques d'Etichon-Adalric

Pour affirmer sa puissance, Etichon-Adalric fait assassiner Germain, l'abbé de l'abbaye de Moutier-Grandval, descendant d'une famille sénatoriale gallo-romaine²⁰.

Le moine lui reproche d'opprimer les populations et de vexer de toutes les façons les moines de Moutier-Grandval en les traitant de rebelles à l'autorité de son prédécesseur et à la sienne. À la tête d'une bande d'Alamans, Etichon-Adalric s'approche du monastère. Germain, accompagné du bibliothécaire de la communauté, va au-devant de l'ennemi. À la vue des maisons incendiées et de ses pauvres voisins poursuivis et égorgés par les soldats, il éclate en larmes et en reproches :

« Ennemi de Dieu et de la vérité, est-ce ainsi que vous traitez un pays chrétien et comment ne craignez-vous pas de ruiner ce monastère que j'ai moi même bâti. »

Le duc l'écoute sans s'irriter et lui promet la paix. Mais, en revenant à Moutier-Grandval, Germain rencontre sur son chemin des soldats, qu'il entreprend également de prêcher :

« Chers fils ne commettez donc pas tant de crimes contre le peuple de Dieu ! »

Au lieu de les fléchir ses paroles les exaspèrent, ils le dépouillent de ses vêtements et l'égorgent ainsi que son compagnon.

Hohenbourg et Ebersmunste

À partir de ce crime, Adalric change d'attitude envers les moines qui essaient de christianiser, défricher et peupler les forêts de son duché, pleines de brigands et de bêtes féroces.

Il fait appel aux Bénédictins et fonde en Alsace plusieurs établissements religieux, garants de sa puissance, dont Ebersheim et Gregoriental²¹.

Etichon-Adalric d'Alsace crée plus particulièrement l'abbaye d'Hohenbourg, qu'il donne à sa fille Odile, et celle d'Ebersmunster, où vers 675, l'abbé irlandais Déodat (le futur saint Dié) fonde une communauté de moines sur le domaine donné par Adalric. La marche de Soultz est donnée en 667 à l'abbaye d'Ebersmunster par ce duc d'Alsace.

Etichon-Adalric d'Alsace donne à l'abbaye d'Hohenbourg naissante plusieurs de ses domaines situés dans la Haute-Alsace et ainsi que les dîmes d'un grand nombre de villages de la Basse-Alsace et du Brisgau. Il en fait faire un acte de donation qu'il met sur l'autel de saint Maurice²².

Moyen-Moutier

Adalric donne également à son monastère de Moyen-Moutier, la terre de Feldkirch. Un des monastères les plus favorisés fut celui de Moyenmoutier, dont le fondateur Saint Hydulphe, avait rendu la vue à sainte Odile. En

reconnaissance de ce miracle, Etichon donna à Moyenmoutier de grands biens en Alsace, entre autres, des terres autour de Thanvillé²³. En 667 d'autres biens également situés près de Thanvillé furent donnés à l'abbaye d'Ebersmunster. Ces biens comprenaient des prés, champs et bois²⁴.

Le duché héréditaire

La guerre civile a comme conséquence un duché d'Alsace réduit en taille à l'est des Vosges. Mais la fonction de duc prend un réel sens et l'Alsace dépend moins des maires du palais que d'autres régions du royaume. Le palais mérovingien à Marlenheim, en Alsace, ne voit plus le séjour d'un nouveau roi à partir de la fin de la vie d'Etichon-Adalric d'Alsace. Ses descendants n'ont pas de rivaux pendant cinquante ans ce qui leur permet de conserver le pouvoir.

Au début de son règne, Adalric d'Alsace avait besoin d'alliés et donc des comtes, mais en 683 dans une assemblée régionale, il désigne son successeur, son fils Adalbert. En contrôlant les monastères et les comtes, qui deviennent des parents, Adalric crée un puissant duché qui commence à prendre le nom d'Alsace et le transmet à ses héritiers Étichonides. Il brise aussi une tradition de partage des pouvoirs entre l'Église et les seigneurs locaux, au profit d'un seul dirigeant, le duc.

Etichon-Adalric d'Alsace meurt le 20 février 690 dans son château du Mont Sainte-Odile, où il est inhumé.

L'Alsace est en paix. Des moines, et leurs serfs défrichent les forêts. Un pouvoir fort succède à une certaine instabilité. Le vieux duc a dû lutter pour prendre le pouvoir et le transmettre. Certains disent qu'il a changé au niveau caractère, du fait de sa foi chrétienne. Mais n'est-ce pas plutôt la noblesse rhénane et l'Église locale qui ont changé. Les comtes et les dignitaires sont, du fait du jeu des alliances, ses proches. Odile, devenue sainte tout en conservant son statut de grande Dame et son rang, va devenir un modèle pour la noblesse rhénane et même occidentale au Moyen Âge.

En 1785, dans une des chapelles de l'église de Hohenbourg, le tombeau de ce fameux duc d'Alsace était encore visible. C'est un monument respectable puisqu'il renferme le corps de celui qui a donné tant d'empereurs à l'Allemagne tant de souverains à l'Autriche et à la Lorraine et tant de héros à l'Europe³. Il faut cependant garder à l'esprit que les prétentions des maisons de Habsbourg et Lorraine à descendre ne sont que des prétentions non confirmées par des documents contemporains.

Certains historiens et écrivains lui ont donné le nom de saint²⁵.

Descendance

Etichon-Adalric d'Alsace et Bereswinde (653-700) ont six enfants :

Sainte Odile est née vers 662 à Obernai et décédée vers 720 au monastère d'Hohenbourg. Aldaric songe en vain à marier Odile à quelque puissant seigneur de ses amis. Elle sera canonisée au XIe siècle par le pape Léon IX, et proclamée patronne de l'Alsace par le pape Pie XII en 1946.

Adalbert d'Alsace (vers 665 région d'Obernai-† 722) qui succède à Adalric comme duc d'Alsace après sa mort. Il est également comte de Sundgau. Adalbert construit la résidence royale de Koenigshoffen et les abbayes de Honau et de Saint-Étienne de Strasbourg. L'Alsace est alors un duché très puissant au sein de l'Austrasie. Il épouse Gerlinde, fille d'Odon.

Hugues d'Alsace est comte. Il épouse Hermentrude et laisse trois enfants en bas-âge, car il est peut-être tué par son père. Il est à l'origine du monastère d'Honau²¹.

Etichon II de Nordgau (vers 670-723), comte de Nordgau, possible ancêtre des maisons de Lorraine et d'Eguisheim, ainsi que du pape Léon IX, mais sans que cela soit une certitude. Il est à l'origine du monastère d'Honau²¹.

Bathicon d'Alsace (ou « Baducon »), comte d'Alsace, mort en 725. Il est à l'origine du monastère d'Honau et de celui de Wissembourg²¹. L'abbaye Saints-Pierre-et-Paul est fondée sur le site au VIIIe siècle par Saint Pirmin, sur une île de la Lauter (rivière).

Sainte Roswinde, est la dernière des filles du duc Adalric. Elle imite sa pieuse sœur en se consacrant à Dieu dans le même monastère d'Hohenbourg.

Château du Haut-Kœnigsbourg (Bas-Rhin)

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Haut-K%C5%93nigsbourg

The Buntsandstein rock was first mentioned as Stophanberch (Staufenberg) in a 774 deed issued by the Frankish king Charlemagne. Again certified in 854, it initially was a possession of the French abbey of St Denis and the site of a monastery.



It is unknown when a first castle was built; a Burg Staufen is documented in 1147, when the monks complained to King Louis VII of France about the illegal erection by the Hohenstaufen duke Frederick II of Swabia. As Frederick's younger brother Conrad III had been elected King of the Romans in 1138, succeeded by Frederick's son Frederick Barbarossa in 1152, the castle was called Kinzburg (Königsburg, "King's Castle") in 1192.

In the early thirteenth century the fortification passed from the Hohenstaufen family to the dukes of Lorraine, who entrusted it to the local Rathsamhausen knightly family and the Lords of Hohenstein, who held the castle until the fifteenth century. As the Hohensteins allowed some robber barons to use the castle as a hideout, and their behaviour began to exasperate the neighbouring powers: it was occupied by Elector Palatine Frederick I in 1454 and set ablaze by the unified forces of the cities of Colmar, Strasbourg and Basel in 1462.

In 1479 the Habsburg emperor Frederick III granted the ruins in fief to the Counts of Thierstein who rebuilt them with a defensive system suited to the new artillery of the time. When in 1517 the Thiersteins became extinct, the castle as a reverted fief again came into the possession of the Habsburg emperor Maximilian I. In 1633, during the Thirty Years' War which opposed Catholics to Protestants, the Imperial castle was besieged by Protestant Swedish forces. After a 52-day siege the castle was burned and looted by the Swedish troops. For several hundred years it was left unused and the ruins became overgrown by the forest. Various romantic poets and artists were inspired by the castle during this time.

The ruins had been listed as a monument historique of the Second French Empire since 1862 and were purchased by the township of Sélestat

(Schlettstadt) three years later. When after the Franco-Prussian War of 1870/71 the region was incorporated into the German Imperial Territory of Alsace-Lorraine, the citizens granted the remnants of the castle to the German emperor Wilhelm II in 1899. Wilhelm wished to create a castle lauding the qualities of the medieval time of Alsace and more generally of German civilization stretching from Hohkönigsburg in the west to (likewise restored) Marienburg Castle in the east. He also hoped it would reinforce the bond of Alsations with Germany, as they had only recently been incorporated into the newly established German Empire. The management of the restoration of the fortifications were entrusted to the architect Bodo Ebhardt, a proven expert on the reconstruction of medieval castles. Work proceeded from 1900 to 1908. On May 13, 1908, the restored Hohkönigsburg was inaugurated in presence of the Emperor. In an elaborate reenactment ceremony a historic cortege entered the castle, under a torrential downpour.

Ebhardt's aim was to rebuild it, as near as possible, as it was on the eve of the Thirty Years' War. He relied heavily on historical accounts, but, occasionally lacking information, he had to improvise some parts of the stronghold. For example, the Keep tower is now reckoned to be about 14 metres too tall. Wilhelm II, who regularly visited the construction site via a specially built train station in nearby Saint-Hippolyte, also encouraged certain modifications that emphasised a romantic nostalgia for Germanic civilization. For example, the main dining hall has a taller roof than it did at the time, and links between the Hohenzollern family and the Habsburg rulers of the Holy Roman Empire are emphasized. The Emperor wanted to legitimate the House of Hohenzollern at the head of the Second Empire, and to assure himself as worthy heir of the Hohenstaufens and the Habsburgs.

After World War I, the French state confiscated the castle according to the 1919 Treaty of Versailles; since 2007 the premises are held by the Bas-Rhin departement. In 1993, the restored castle was officially designated as a national historic site by the French Ministry of Culture. Today, it is one of the most famous tourist attractions of the region.

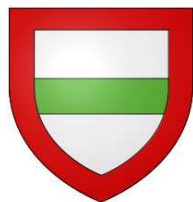
For many years it was considered fashionable in France to sneer at the castle because of its links to the German emperor. Many considered it to be nothing more than a fairy tale castle similar to Neuschwanstein. However, in recent years many historians have established that, although it is not a completely accurate reconstruction, it is at least interesting for what it shows about Wilhelm II's romantic nationalist ideas of the past and the architect's work. Indeed, Bodo Ebhardt restored the castle following a close study of the remaining walls, archives and other fortified castles built at the same period.

Parts of the 1937 movie *The Grand Illusion* by Jean Renoir were shot at Haut-Kœnigsbourg.



Famille Rathsamhausen

https://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_Rathsamhausen



Le premier qui apparaît dans l'histoire est Henri de Ratzenhusen, advocatus de Schletstadt (Sélestat), lequel signe comme témoin dans un diplôme, daté de Haguenau en 1219, signé par Frédéric II en faveur des bourgeois de Molsheim. Il est encore témoin dans l'acte de 1227, par lequel Henri VII permet aux citoyens de Bâle d'acquérir et de posséder des fiefs. En 1242, Jacques et Henri de Rathsamhausen donnent leur consentement pour la vente de certains de leur biens de Montignez à l'abbaye de Bellelay (Suisse).

La résidence primitive était située à Ratzenhusen, devenue ensuite Rathsamhausen, un hameau près de Sélestat. La famille se divisa en plusieurs branches, dont celle des Rathsamhausen-la-Roche (zum Stein), qui possédait la seigneurie de ce nom dans la vallée supérieure de la Bruche et au XIIIe siècle une partie du village de Benfeld. En 1466 le village et le château de Westhausen passent aux mains des Rathsamhausen zum Stein. Au XIVe siècle, cette famille comptait cinq branches, qui, pour se distinguer adoptèrent, des noms différents. La branche des Rathsamhausen d'Ehenweyer possédait, entre autres, les deux châteaux d'Ehenweyer et de Rathsamhausen, près de Muttersholtz. Il existait d'autres familles : les Rathsamhausen zum Stein, seigneurs du Ban-de-la-Roche, les Rathsamhausen de Kintzheim, les Rathsamhausen de Dicke et les Rathsamhausen de Triberg, qui habitaient sur la rive droite du Rhin.

Dès 1267, les Rathsamhausen possédaient le château de Kintzheim. En 1286, une partie de ce village fut accordé à Hartmann et Egilophe de Rathsamhausen par l'empereur Rodolphe Ier, moyennant 150 marcs d'argent. En 1299, le domaine s'enrichit d'une ferme à Kintzheim, cédée en fief par l'abbaye de Senones.

En 1338, la ville de Sélestat reçut de Louis de Bavière la plus grande partie du village de Kintzheim ; les Rathsamhausen vendirent alors leurs droits à cette ville et ne conservèrent plus que le château. En 1387, le château appartenait à Hartung de Rathsamhausen. Il avait un frère, Cunon, qui, en 1402, acheta le village de Bartenheim. Hartung était le père de Jean, qui, en 1419, fut investi du fief de Thanvillé. Cette seigneurie resta dans la famille durant 60 ans et n'en sortit qu'en 1481.

Les autres branches disparurent également les unes après les autres : les Stein s'éteignirent au commencement du XVIIIe siècle, les Ehenweyer,

derniers représentants de cette noble famille, disparurent bientôt aussi du sol de l'Alsace.

Les premiers documents qui concernent cette famille remontent à Bachelmus et Eberhardus de Racinhusen qui sont présentés comme témoins de la fondation du couvent de Saint-Jean, près de Sélestat en 1127. Un autre membre de cette famille noble, Frédéric de Rathsamhausen, trouva la mort en Asie Mineure où il avait accompagné Frédéric Barberousse en 1190. Dès 1246 on rencontre un seigneur de Rathsamhausen au service de l'évêque de Strasbourg, tandis qu'en 1262 un autre participait aux côtés de l'évêque à la bataille de Hausbergen. Le château familial de cette famille noble se dressait à l'est de Sélestat, là où se trouve aujourd'hui le village même de Rathsamhausen.

Les Rathsamhausen zum Stein possèdent au XIIIe siècle une partie du village de Benfeld. En 1466 le village et le château de Westhouse sont aux mains des Rathsamhausen zum Stein. Au début du XVe siècle, ils acquirent l'un des deux châteaux d'Ottrott.

La famille se divisa alors en plusieurs branches, l'une des plus importantes portant le nom « de la Roche » ou zum Stein, d'après le château de la Roche situé au-dessus de Bellefosse, dont l'origine n'est pas claire mais qui aurait été construit au XIIIe siècle par les Rathsamhausen.

Entre 1127 et 1227, on trouve une famille de Lapide ou de Rupe (du latin lapis = pierre - rupes = rocher), qui cependant ne réside pas au château de Bellefosse mais au château de Dreistein¹. Cette branche familiale aurait donc construit le château dont elle prit le nom. Cette lignée s'est éteinte en 1690 avec la mort de Georg Gottfried de Rathsamhausen, celui-ci n'ayant pas d'héritier mâle.

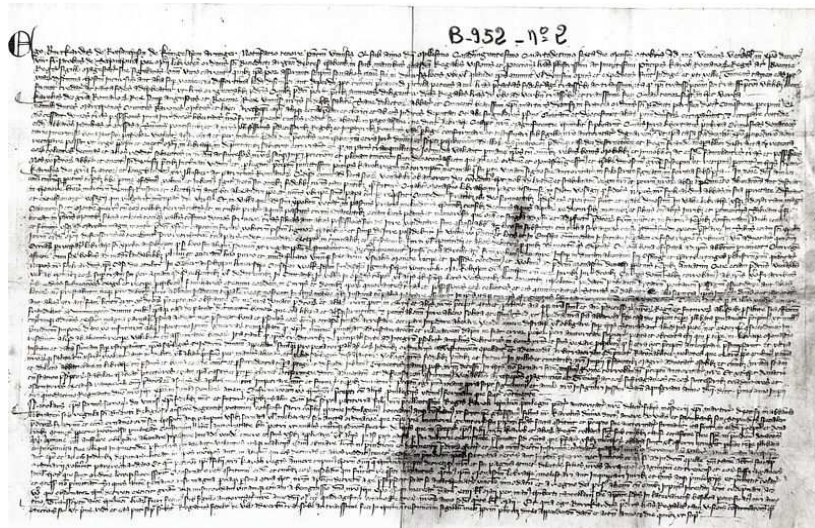
En 1407, le duc de Lorraine Charles II cède pour 20 ans la ville de Saint-Hippolyte à Adèle de Rathsamhausen, et après elle à Jean de Rathsamhausen de Kintzheim qui devint vassal des ducs de Lorraine². En 1419, le jeudi après la Sainte-Lucie, Jean de Rathsamhausen de Kintzheim reçut du duc de Lorraine Charles II le village de Thanvillé³. Après lui Thanvillé passa à Jacques de Rathsamhausen. Comme vassal du duc de Lorraine ce dernier plaida sa cause auprès du duc Jean pour l'aider dans sa guerre contre le maréchal de Bourgogne qui envahissait ses terres. Les lorrains furent victorieux et Jacques reçut en 1469 une indemnité pour "les services rendus et les pertes qu'il a eu à subir dans cette guerre"⁴. Pendant que Jacques de Rathsamhausen guerroya en compagnie du duc de Lorraine, les Rathsamhausen de Stein en profitèrent pour envahir son domaine. Conrad de Horberg, seigneur badois et époux d'Agnès de Rathsamhausen était en contestation avec le duc de Lorraine. Celui-ci s'apercevant que ses

doléances ne trouvèrent pas d'échos auprès du duc délégué en 1455 ses pouvoirs à son beau-frère, Thierry Zum Stein en froid avec le duc de Lorraine 5. Il se mit à empiéter les terres lorraines. La région de Saint-Dié dut subir des dégâts importants de la part des hommes du Sire de Rathsamhausen Zum Stein. Le gouverneur de Saint-Dié protesta en 1463 énergiquement auprès des Rathsamhausen Zum Stein et s'en plaignit au duc de Lorraine. Mais le duc Jean trop préoccupé, car il avait d'autres ennemis à combattre ne fut pas en état de riposter. Ce ne fut qu'en 1471, que le duc de Lorraine décida d'exercer des représailles contre les Rathsamhausen. Le comte de Salm, régent du duc de Lorraine fit assiéger le château de Stein pour reprendre tout le butin que les Rathsamhausen avaient amassés aux dépens de leurs voisins. Les troupes lorraines firent raser le château de Stein en 1471 et rentrèrent chez eux chargés de butin⁶.

Par la suite la branche des Rathsamhausen de Kintzheim se porta protecteur des moines de Lièpvre et de leurs biens. Au XV^e siècle, on trouve un certain Burchard de Rathsamhausen de Kintzheim, protecteur du prieuré de Lièpvre, de même qu'en 1473, Henri de Rathsamhausen, chevalier châtelain de Kaysersberg. Ce dernier eut à régler un différend entre Antoine Rapp, prieur de Lièpvre et Jean Martin, châtelain de Zuckmantel⁷, au sujet de dîmes que ce dernier s'était appropriées. Maurice, le dernier des Rathsamhausen de Kintzheim mourut en 1481.



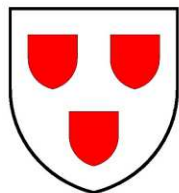
Château de Kintzheim



Vidimus de Burchard de Rathsamhausen de Kunigesheim

Famille de Ribeaupierre

https://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_de_Ribeaupierre



La famille de Ribeaupierre (en allemand " von Rappoltstein ") était une famille de la noblesse féodale alsacienne. Sa filiation remonte à Egenolphe d'Urslingen (en allemand " Egenolf von Urslingen "), qui vers 1162 reçut de l'évêque de Bâle la seigneurie de Ribeaupierre à Ribeauvillé dont les descendants prendront le nom. Elle s'éteignit en 16731.

Il existait une première famille de seigneur de Ribeaupierre qui s'éteignit en 1162. À l'extinction de cette famille, l'évêque de Bâle donna la seigneurie de Ribeaupierre à Egenolphe d'Urslingen, ministériel de l'empereur Frédéric Barberousse. Il sera le fondateur de la seconde famille du nom de Ribeaupierre ou de "Rappoltstein" (en allemand)².

La famille de Ribeaupierre s'éteignit au XVII^e siècle dans les maisons des comtes de Waldeck et des comtes palatins de Birkenfeld³.

Le dernier du nom fut le comte Jean-Jacques de Ribeaupierre mort sans postérité masculine en 16734.

On trouve une généalogie de la famille de Ribeaupierre dans les Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine et du Musée Historique Lorrain⁵.

Principales personnalités

Egenolphe d'Urslingen². Fondateur de la ligné dont les descendants prirent le nom de Ribeaupierre.

Egenolphe II de Ribeaupierre, fils du précédent, constructeur du château de Saint-Ulrich. Chevalier croisé, d'après l'archiviste J.J. Luck, il prit part à la cinquième croisade. À son retour des croisades il fit construire une chapelle à Dusenbach et y déposa une statue de la Vierge, enlevée en 1204 au siège de Constantinople⁶.

Anselme II de Ribeaupierre, Il prit le parti d'Albert d'Autriche contre l'empereur Adolphe de Nassau et alla concourir en 1293 à la défense de Colmar contre l'empereur élu. Fait prisonnier, ses biens furent saisis et il fut écroué au château d'Achalm en Souabe dont il ne sortit qu'en 1296. Il rentra alors en possession de Guemar et fit rétablir en 1298 le château qui fut brûlé la même années⁷. Lors de sa captivité il avait promis de construire une chapelle à Dusenbach en cas de délivrance. Il exauça ce vœu et devint aussi l'un des principaux bienfaiteurs de Saint-Jean d'Unterlinden à Colmar.

S'étant réconcilié avec les Habsbourg il reçoit le château du Koenigsbourg, puis en 1314 le village d'Heiteren. Il meurt vers 1314.

Henri II de Ribeaupierre⁸, frère du précédent. Il était en contestation pour l'héritage paternel, quand son frère Anselme l'expulsa de Ribeauvillé, ce qui le poussa à se ranger du côté de l'empereur et de lui prêter main-forte pour reprendre la ville de Colmar dont son aîné était l'un des défenseurs en 1293. Il reçut de l'empereur une partie des terres confisquées à son frère. Il fonda en 1297, le couvent des Augustins de Ribeauvillé⁹. Il mourut en 1313.

Jean IV de Ribeaupierre, il embrassa la cause de Louis de Bavière contre Frédéric le Bel dans leur rivalité pour la couronne impériale. Son fils ayant été l'auteur du pillage des abbayes de Senones et de Moyenmoutier et de la mort d'un l'abbé, le duc de Lorraine donna ordre de le ramener mort ou vif. Jean de Ribeaupierre se jeta alors au pied du duc pour obtenir le pardon pour son fils, le duc touché révoqua la sentence de mort et condamna Jean à faire amende honorable, tête nue, en chemise et une torche à la main, à donner à l'abbaye dix soudées de terre et à faire un pèlerinage à Saint Thomas de Cantorbéry. Il mourut en 1373.

Brunon de Ribeaupierre¹⁰, né au château de Girsberg vers 1348. Il accompagna le duc de Bourgogne à Paris et prit du service dans l'armée prête à envahir l'Angleterre. De retour en Alsace, Brunon fit prisonnier un chevalier anglais nommé Harleston qu'il emprisonna dans le château du Haut-Rappoltstein. Le captif accepta de payer une rançon mais Brunon ne relâcha pas son prisonnier. Le roi d'Angleterre Richard II s'interposa et adressa des lettres à la ville de Strasbourg, au pape et à l'empereur. Rien n'y fit. Strasbourg ayant été sommé en 1389, de se présenter devant le conseil aulique et ayant été mis au ban de l'empire, Brunon, effrayé, mit son captif en liberté mais en se vengeant sur les Strasbourgeois en reprenant la ville de Ribeauvillé, qu'il leur avait engagée pour dettes et entra dans une ligue secrète contre la puissante cité. En juin 1387, Brunon emprisonne des Juifs soupçonnés d'avoir empoisonné un puits dans la région. En septembre 1392, le préfet impérial lança une campagne contre Strasbourg, « ce nid républicain de bourgeois insolents ». Brunon se rangea sous sa bannière. Eckbolsheim et Hausbergen furent livrés aux flammes. Des pourparlers furent entamés à Eschau. Brunon demanda 20 000 florins de dommages, le préfet impérial en demanda 100 000. De nouvelles conférences, ouvertes à Nuremberg, aboutirent à une convention, le 1er janvier 1393 et le ban de l'empire fut levé. Les Strasbourgeois s'attaquèrent ensuite à Brunon qui ne dut son salut qu'à l'intervention du duc Léopold III. Par un rescrit impérial du 28 avril 1398, Wescleslas mit un terme au long et interminable litige entre les belligérants, et les partis furent renvoyés devant l'archevêque de Mayence. Criblé de dettes - il était débiteur de 90 000 florins - Brunon allait

subir une prise de corps, quand il mourut la même année, le 14 mai 1398 au château du Haut-Ribeaupierre.

Maximin de Ribeaupierre¹¹, fils du précédent. Échanson de la cour du duc de Bourgogne en 1399. Le duc d'Autriche lui confia en 1406 l'administration des provinces antérieures de l'Autriche. L'empereur Sigismond le nomma landvogt d'Alsace. C'est en cette qualité qu'il représenta le duc d'Autriche au concile de Constance. En 1421 il alla avec le contingent de troupes alsaciennes en Bohême. Lorsque s'ouvrit le concile de Bâle, il fut nommé par Sigismond avoyer de la haute assemblée avec pouvoirs illimités. Une querelle étant survenue en 1422, entre Guillaume de Girsberg un autre seigneur alsacien et Maximin, celui-ci attaqua son voisin, s'empara du manoir et tua le seigneur de Girberg, ce qui permit aux Ribeaupierre de reprendre le château de Stein qui leur avait été confisqué en 1303¹². Il décéda à Ribeauvillé en 1456 et fut enterré dans l'église de l'hôpital. Par suite de ces guerres, il s'était tellement endetté, qu'à sa mort, il était décrété de prise de corps, comme l'avait été son père, et il laissa un passif de 73 000 fl.

Guillaume Ier de Ribeaupierre¹³, fils du précédent. Il fut placé par les Archiducs, en 1476 à la tête de l'administration des possessions autrichiennes sur le Rhin. Il obtint en 1481 de l'empereur Frédéric III, le droit de chasse pour toute l'Alsace. En 1465, Guillaume entra, avec un contingent de deux cents hommes d'armes, dans la ligue contre le roi de France, Louis XI. Il ne prit aucune part active, comme préfet d'Alsace, aux démêlés qui surgirent après cette époque, entre les Suisses, les villes libres de province, le duc de Lorraine et l'Empire, pour repousser les attaques de Charles le Téméraire. Il eut l'honneur de tenir sur les fonds de baptême Anne, fille du duc René. En 1496, il accompagna l'empereur Maximilien Ier, à son couronnement à Rome. Il mourut en 1507.

Maximin II de Ribeaupierre¹⁴, Chambellan de Charles le Téméraire, qu'il combattit plus tard en amenant 500 chevaux au duc de Lorraine. Il se signala à la bataille de Nancy en 1477. Il fit des voyages de dévotion à Saint-Jacques-de-Compostelle et à Rome, et se rendit en 1483 en Terre-Sainte sur le tombeau du Christ. À son retour en Alsace, il fit construire à Dusenbach des chapelles qui furent visitées par de nombreux fidèles. Il constitua des revenus considérables aux différentes chapelles et les fit desservir par deux prêtres résidents, auxquels il adjoignit deux frères assistants. Il mourut le 31 août 1517, âgé de 80 ans, sans postérité, n'ayant pas été marié.

Guillaume II de Ribeaupierre¹⁵, fils de Guillaume Ier, né à Ribeauvillé en 1464. Considéré comme un des plus redoutables mais aussi comme un des plus sévères capitaines de l'époque¹⁶, il obtint la faveur des empereurs

Maximilien Ier, Charles Quint et Ferdinand, qu'il représenta plusieurs fois dans les diètes de l'Empire, notamment à Worms (1521) et à Augsbourg (1530). Maximilien qui le qualifiait du titre de « très cher cousin », l'éleva à la dignité de conseiller intime et de maréchal de sa cour, lui confia le port de la bannière de l'Empire et le fit chevalier de la Toison d'or. Guillaume donna des preuves de grandes connaissances militaires au siège de Padoue en 1509. Plus tard, il est nommé landvogt d'Alsace, et reçoit de l'empereur Charles Quint, en récompense de sa bravoure, l'éperon d'or de la chevalerie. Guillaume II suivit l'empereur en Italie dans sa campagne contre les Vénitiens. Au siège de Mantoue en 1517, il monta le premier sur la brèche. Il resta fidèle à la religion catholique. Il se couvrit de gloire dans plusieurs campagnes contre les Turcs en Hongrie. Il mourut en 1547, à l'âge de 83 ans. Il n'eut pas d'enfants de son mariage en 1490 avec Marguerite de Deux-Ponts.

Egenolphe III de Ribeaupierre¹⁷, né à Ribeauvillé en 1527, il succéda à peine âgé de vingt ans à son grand-père Guillaume II, dans les nombreuses seigneuries appartenant à sa famille. Il perdit de bonne heure son père Ulrich IX et sa mère Anne-Alexandrine de Furstenberg l'orienta vers le luthéranisme. Il commença à établir des ministres évangéliques dans quelques-uns de ses villages. Il fit ensuite réformer Sainte-Marie-aux-Mines, ce qui lui valut une réprimande de l'empereur par lettres datées de Prague du 5 mars 1562. « Nous apprenons, y était-il dit, par la chambre d'Ensisheim et par notre bailli, le comte Philippe d'Eberstein que tu permets à des gens de différentes sectes, tels qu'anabaptistes, calvinistes, etc. de séjourner dans des pays soumis à notre souveraine autorité. ... Nous savons aussi que tu as osé réformer dans diverses églises, contrairement à la foi que tu nous dois et aux dispositions de la confession d'Augsbourg... Nous t'ordonnons en conséquence, si tu veux éviter une mesure plus sévère d'abolir les sectes et les prédicants, et de remettre toutes choses sur l'ancien pied. » . À la suite de cette lettre, Egenolphe rétablit les fonts baptismaux et le tabernacle. L'empereur et la régence s'étant déclarés satisfaits, il cessa de ménager les apparences et fonda une paroisse protestante dans la chapelle de la cour. Cependant, ses efforts pour pousser ses sujets à l'adoption de la Réforme avortèrent presque tous, étant obligé de garder toujours certains ménagements vis-à-vis du chef de l'Empire¹⁸. Il mourut en 1585. D'après un sceau de 1567, ses armes étaient : écartelé : au Ier et 4e d'argent à trois têtes d'aigles arrachées de sable, couronnées et becquetées d'or ; aux 2e et 3e de sable à un lion d'or couronné de même, lampassé et armé de gueules ; sur le tout d'argent à trois écussons de gueules, avec la légende : S. Egenolph, Herr von Rappolstein, Hohennack und Geroldseck.

Eberhard de Ribeaupierre¹⁹, né en 1570, il avait quinze ans à la mort de son père. Placé sous tutelle de son oncle maternel, le comte d'Erbach et du comte de Furstenberg, il fit ses premières études à Strasbourg et fréquenta

plus tard l'université de Tubingue. L'archiduc Ferdinand fit enjoindre par la régence d'Ensisheim au Landrichter de Sainte-Marie-aux-Mines de suspendre le service évangélique et de fermer les deux églises d'Auf-der-Matten et d'Echéry. Eberhard fit rouvrir les églises évangéliques et calvinistes de Sainte-Marie-aux-Mines et accorda une égale protection aux deux confessions dissidentes. Pendant de longues années, il fut l'homme de confiance des Habsbourg en Alsace. Dans les années 1599 et 1601, il remplit des missions diplomatiques auprès de plusieurs princes de l'Empire au nom de Rodolphe II et en 1604 l'archiduc Maximilien le chargea d'apaiser les troubles qui avaient éclaté dans le Haut-Rhin. Cependant ayant essayé, en 1613 de loger contrairement à la défense du sénat un protestant dans une maison lui appartenant Kaysersberg, le magistrat de cette ville obtint de l'empereur Mathias des lettres qui firent échouer les prétentions du comte. En 1619 il fut député en ambassade par Ferdinand II auprès de la ville de Strasbourg et il se rendit, en 1625 avec le même titre, à la cour de Lorraine. Comme soldat, il s'était distingué dans la guerre des Pays-Bas dans les armées impériales et avait vaillamment combattu contre les Turcs. Il mourut le 12 août 1637.

Jean-Jacques de Ribeaupierre¹⁹, fils de Eberhard, né à Ribeauvillé en 1598, il reçut une éducation très poussée. Pour ses études et ses voyages, la ville de Ribeauvillé lui octroya une subsidence extraordinaire en 1614, renouvelé pour trois ans en 1617 et pour cinq ans en 1620. Pendant la guerre de Trente Ans, le roi Louis XIII, par lettres patentes du 8 mai 1637, prit Ribeauvillé sous sa protection, ordonna à tous gouverneurs et chefs de troupes français et étrangers de tout grade de traiter favorablement le sieur de Ribeaupierre, défendit très expressément de faire loger aucune troupe dans cette ville ou d'y prendre ou enlever n'importe quoi. Personnage bien vu en cour, Jean-Jacques fut de même en faveur auprès de Louis XIV. Estimant que l'Allemagne était hors d'état de protéger l'Alsace contre l'invasion et la conquête du roi Louis XIV, il fut l'un des premiers nobles de la province à se soumettre à la suzeraineté de la France. Il en avait été récompensé par de nombreuses faveurs et par des privilèges dont il s'est empressé de faire profiter ses sujets protestants. De là résulta pour eux une position favorable à celle des autres habitants de l'Alsace. Jean Jacques épousa Anne-Claude fille du comte du Rhin Otton-Louis dont il eut plusieurs enfants qui moururent dans leur enfance, à l'exception de deux filles : Anne-Dorothée morte célibataire en 1725 et Catherine-Agathe morte en 1683 qui épousa en 1667 le comte palatin de Deux-Ponts-Birkenfeld^{20,3}.

Après cinq siècles d'existence, la lignée des Ribeaupierre s'éteignit avec son décès le 28 juillet 1673, en son château de Ribeauvillé, à l'âge de 75 ans. Le 1er septembre 1673, Louis XIV se rendant à Brisach, s'arrêta à

Ribeauvillé et y passa la nuit au château où le corps du comte défunt se trouvait encore²¹.



Gewurztraminer – Cuvée des seigneurs de Ribeaupierre 2007

Sainte-Marie-aux-Mines

https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_Sainte-Marie-aux-Mines

Sainte-Marie-aux-Mines, appelé en latin Sancte Maria ad Fodinas, en allemand Mariakirch ou Markirch doit sa célébrité à son sous-sol. Toute son évolution est donc conditionnée à l'exploitation des mines. Elle fut longtemps un importante ville industrielle et florissante et la troisième ville du Haut-Rhin par le nombre d'habitants jusqu'à la moitié du XIXe siècle.



Ces mines auraient été découvertes par les Gallo-Romains qui avaient déjà amorcé l'exploitation des mines au début du IIe ou IIIe siècle après Jésus-Christ. Cette hypothèse avait été suggérée, mais a été très vite abandonnée faute de documents sérieux¹.

C'est ensuite le trou noir jusqu'au Xe siècle où selon le moine Richer de l'abbaye de Senones qui vécut au XIIIe siècle, un moine nommé Blidulphe fonda le monastère d'Echéry, situé tout près de l'actuelle Sainte-Marie-aux-Mines. Les moines s'aperçurent bientôt que la vallée regorgeait de richesses minières². Les moines d'Echéry sont bientôt menacés dans leurs biens et leurs droits par la famille d'Echery qui édifie au XIIIe siècle, le château du Hoh-Eckerich. Cette famille finit par s'approprier les mines que les moines exploitaient³.

La première mention de la région⁴ date de l'époque du duc de Lorraine, Thierry II qui rendit en 1078 au monastère de Lièpvre les dîmes de Sainte-Marie (chapelle ?) et celle de Saint-Blaise⁵. Ces terres faisaient partie du prieuré de Lièpvre qui lui avaient été enlevés en 1052 par Gérard d'Alsace son père. Gérard d'Alsace descendrait de la famille des Etichonides qui ont régné sur l'Alsace au VIIe siècle dont le nom est relié à celui d'Etichon qui était aussi le père de sainte Odile⁶. Le prédécesseur de Gérard d'Alsace, Adalbert de Lorraine, était le fils d'un autre Gérard qui avait épousé Gisèle, nièce de l'empereur Conrad Ier. Le nouveau duc héréditaire de la Lorraine, Gérard d'Alsace, appartient donc à une illustre lignée solidement pourvue en Alsace, c'est-à-dire au sud-ouest du royaume de Germanie. Les liens entre la Lorraine, le royaume de Germanie et le Saint Empire s'avéraient de ce fait étroits et solides. Il était soutenu par l'empereur Henri III car les Etichonides avaient toujours loyalement servi l'Empire et lui avaient fourni des fonctionnaires dévoués⁷. Il est fort probable que Gérard d'Alsace eu connaissance des riches mines du Val de Lièpvre, puisque selon Schoepflin il est question dès 963 du temps de Gérard de Toul (963-994) des mines d'argent du Val de Lièpvre dont la renommée dépassait la Lorraine⁸. À cette époque il est déjà question de la dîme que doivent verser les moines du Val de Lièpvre. L'évêque Gérard de Toul nommé en 963 sera canonisé en 1051

par Léon IX qui fut son 5e successeur sur le siège de l'évêché de Toul sous le nom de Léon de Dabo. Dans son recueil Evangelienbuch, poème en langue vulgaire achevé vers 865 et dédié à Louis le Germanique, Otfried de Wissembourg fait l'éloge du pays des Francs, dont il loue, en quatre vers, les richesses minéralogiques de la région vosgienne. Otfried moine de Wissembourg, monastère qui possède des propriétés jusque dans le Sud de l'ancien duché, non loin de Sélestat, et Louis le Germanique paraît avoir manifesté pour cette région un très vif intérêt.

Gérard d'Alsace (1048-1070), duc de Lorraine à partir de 1048 et neveu d'Adalbert(1047-1048) paraît lui aussi troublé par ces mines qui se trouvent sur les terres de ses ancêtres, les Etichonides. En 1055, ce duc affranchit l'abbaye de Saint-Dié de la tutelle des évêques de Toul et se proclame avoué de cette abbaye. Il fait payer chèrement cette protection. Ainsi le chapitre perd progressivement ses droits pour ne conserver qu'une autorité morale et spirituelle.

Sainte-Marie-aux-Mines, appelé en latin Sancte Maria ad Fodinas, et en allemand Markirch, doit son nom et son origine à exploitation des mines et à l'église de Sainte-Marie Madeleine qui était la paroisse de la partie lorraine et qui fut bâtie en 1757. Le grand autel était sous l'invocation de cette sainte et les deux autres collatéraux sous l'invocation de la sainte Vierge et l'autre de saint Sébastien⁹. Un document datée de l'année 1317 ne mentionne pas encore l'existence d'une agglomération, mais signale une chapelle consacrée à la Vierge Marie.

Le partage de la vallée entre ducs et seigneurs

Avec l'extinction du dernier des seigneurs d'Eckerich, en 1381, la moitié du château d'Echery parvint aux ducs de Lorraine qui en étaient les seigneurs directs, et l'autre moitié aux sires de Rappolstein (Ribeaupierre) héritiers allodiaux des Eckerich. Les ducs de Lorraine accordèrent leur portion du château aux nobles de la famille d'Hattstatt et notamment à Frédéric de Hattstatt qui passa le 9 décembre 1399 le traité de Burgfried ou paix castrale avec les deux frères Maximin et Ulrich de Ribeaupierre. À la suite de ce traité, les ducs de Lorraine reçurent pour leur part les communes de Lièpvre, de Sainte-Croix-aux-Mines, Rombach-le-Franc et une partie de Sainte-Marie-aux-Mines située sur la rive gauche de la Liepvrette. Les seigneurs de Ribeaupierre prirent le contrôle des hameaux de Saint-Blaise, de Fertrupt, d'Echéry, et de la partie de Sainte-Marie-aux-Mines qui se trouve à droite de la Lièpvrette. Cette division de la vallée va perdurer pendant quatre siècles, jusqu'à la Révolution de 1789.

La Seigneurie des Ribeaupierre

Une partie de Sainte-Marie-aux-Mines fut pendant de longues années inféodée aux Ribeaupierre, dont le premier personnage connu avec certitude

fut un certain Egenolphe d'Ursingen dont les premiers témoignages remontent à l'année 1022. Selon la légende il descendrait d'un nommé Ursini de Spolète, donc d'Italie, qui vécut au VIII^e siècle. Des chevaliers de cette famille, au temps de Frédéric Barberousse, duc de Souabe, se sont fixés en Alsace où ils auraient fait souche. Egenolphe d'Ursingen épousera une riche héritière alsacienne, fondant ainsi la dynastie des Rapolstein ou Ribeaupierre. On leur doit notamment la construction des châteaux de Saint-Ulrich, du Girsberg et du Haut-Ribeaupierre. Ces trois châteaux se trouvant sur le banc de Ribeauvillé ont été occupés dès le XIII^e siècle par seize générations de la famille des Ribeaupierre jusqu'au XVII^e siècle. Les Ribeaupierre héritèrent également, à l'extinction de la famille des Echéry, la moitié du château d'Echéry. Le déclin de la famille des Ribeaupierre mettra fin à cette dynastie, époque à laquelle il n'y plus de descendants mâle. Le château de Saint-Ulrich a été habité jusque vers 1525, époque qui correspond à la guerre des paysans dont les ravages ont été importants. Les trois châteaux ont été abandonnés par les Ribeaupierre qui sont venus habiter à Ribeauvillé même dans un château de la Renaissance. La seigneurie de Ribeaupierre s'étendait au cours des siècles de la partie nord de l'Alsace, en s'étendant du Rhin jusqu'à la crête des Vosges. Elle était composée de plus de 30 bourgs et villages appartenant à 9 bailliages allant de Bergheim, Guémar, Heiteren, Jepsheim, Orbey, Ribeauvillé, Sainte-Marie-aux-Mines, Wihr-au-Val et Zellenberg. Chaque chef-lieu de bailliage possédait un château où résidait le bailli. À Sainte-Marie-aux-Mines celui-ci se trouvait au lieu-dit « Auf der Matte » (Sur le Pré) qui a été complètement détruit pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648).

L'un des plus célèbres descendants des Ribeaupierre fut sans aucun doute, Eberhard décédé en 1637 laissant deux fils : Georg Friederich (1594-1651) qui n'a qu'une fille Anna Élisabeth, mariée en 1658 à Christian Ludwig (de), comte de Waldeck. Le deuxième fils, Johann Jacob (1598-1673) a hérité de l'ensemble de la succession de son père et a reçu le titre de comte. Décédé en 1673 et sans descendant mâle, n'ayant que deux filles. L'une d'elles, Catherine Agathe épousa Christian II de Birkenfeld, comte Palatin et duc des Deux-Ponts. Protégé de Louis XIV, celui-ci lui avait accordé en fief l'ensemble des propriétés des Ribeaupierre, dont une partie du Val d'Argent. Lors de la Révolution de 1789, le prince Max, dernier seigneur, fut contraint de quitter l'Alsace pour Munich où il devint prince de Bavière. Au cours de la Révolution, tous les biens des Ribeaupierre en Alsace furent déclarés biens nationaux.

L'introduction du protestantisme dans la vallée de Lièpvre C'est vers l'année 1550, qu'un nommé Ely, ancien prieur du couvent de Lessines, converti au protestantisme, réfugié à Strasbourg se rend à Sainte-Marie-aux-Mines, pour prendre un travail dans les mines d'argent. Prêchant l'évangile et propageant de nouvelles idées aux mineurs, il réussit à former

une petite communauté. Elle se réunit régulièrement dans un lieu connu sous le nom de Backhofen, un endroit situé au-dessus du hameau de Fertruft. Il va célébrer dans ce lieu la Sainte-Cène ou présenter des enfants aux baptême. Par la suite il fait appel au pasteur Jean Loque, prédicateur ayant fait des études théologiques. Ses successeurs furent François de Morel sieur de Collonges et Pierre Marboeuf qui est décédé en 1560. À partir de 1566, le sire de Ribeaupierre, Eguenolf III, converti au protestantisme introduit la religion luthérienne dans la partie alsacienne de Sainte-Marie-aux-Mines composée pour l'essentiel d'une population germanophone au nombre de 3000 venus d'Allemagne, en particulier des mineurs. Des réfugiés francophones, constitués par des huguenots chassés de France à la suite du massacre de Wassy en 1562 et de la Saint-Barthélémy en 1572, ainsi que des calvinistes ou des expulsés en 1585 par le duc de Lorraine Charles III et toute la paroisse de Badonviller chassée en 1625 par le comte de Salm, se sont fixés à Sainte-Marie-aux-Mines. Les pasteurs luthériens (culte allemand) et des ministres calvinistes (culte français) ont été autorisés à prêcher auprès des habitants. Les autorités ont en outre octroyé aux luthériens de langue allemande la « Mattenich » (Église-sur-le-Pré) dont l'édifice remonte à 1542 qui fut ensuite détruite par le feu en 1754. Cette église des mineurs reconstruite en 1757, était d'abord destinée au culte catholique desservie par des religieux. Les réformés de langue française prenaient possession de l'église de Saint-Pierre-sur-l'Hâte (St.Wilhelm = saint Guillaume) devenue vacante à la suite du départ du curé et dont les paroissiens ont rejoint dans leur immense majorité le protestantisme.

Toutefois, par décision de Louis XIV en 1686, le chœur de cette église a été mis à la disposition des catholiques, alors que les protestants et les calvinistes et les luthériens ont gardé la nef de l'église. Celle-ci sert alors aux trois cultes, ce qui est une particularité tout à fait exceptionnelle. Depuis de nombreuses années des concerts aux chandelles ont lieu tous les ans dans cette antique église.

L'introduction de la Réforme vers 1550 (et l'accueil des Huguenots) à Sankt-Merienkirch grâce aux Ribeaupierre, surtout Eguenolf III, devenus luthérien, mais officiellement sujet des Habsbourg (catholiques) allait apporter un essor aux activités artisanales, telles que le tissage, la passementerie. Parmi les mineurs venant d'Allemagne, certains sont Luthériens, ceux venant de France sont des calvinistes chassés par la persécution qui firent de Sainte-Marie-aux-Mines un refuge. Au premier temps, il est difficile de faire une distinction entre les communautés religieuses. Les habitants de la vallée n'ont que faire des subtilités doctrinales et se regroupent d'abord par origine linguistique puisque les prêches ont lieu dans la langue maternelle. Les mineurs allemands ont leur propre église « Sur le pré », tandis que les Huguenots se réunissent sur l'Hâte dès la deuxième moitié du XVI^e siècle. Des pasteurs arrivent dans la

région et officient dans les deux lieux de culte. Une différenciation plus nette entre le culte réformé français et le culte luthérien allemand est signalée vers la fin du XVI^e siècle. Avec l'arrivée de Eberhard de Ribeaupierre (1585-1637) qui succède à Eguenolphe III celui-ci concède définitivement aux luthériens l'église sur le pré. L'église sur le pré est incendiée en 1754 et pendant trois ans la chapelle de Fertrupt remplace l'église détruite.

La chapelle sur le Pré reconstruite en 1757 continuera à recevoir les offices jusqu'en 1867. Le dernier sera célébré le 16 juin de la même année. La chapelle sera démolie en 1881. Trois pierres tombales ont été découvertes lors de la démolition de la chapelle. Seule la pierre de Chrétien Schwengsfeld, pasteur luthérien, fils aîné du conseiller intime du prince de Birkenfeld, successeur de Jean Jacques de Ribeaupierre a été conservée lors de la démolition et déplacée un peu plus loin. La dalle funéraire se trouve à présent encastrée dans le mur de l'église de Fertrupt. On y lit qu'il est mort en juillet 1772 à l'âge de 60 ans. Une autre tombe intéressante portant un écusson a été découverte et laisse supposer qu'il pourrait s'agir de Jacob Trimbach décédé le 3 septembre 1649. On peut y lire que le défunt occupait une fonction importante dans la hiérarchie minière, peut-être jury. Une troisième tombe datée de 1624 a été mise à jour, mais les inscriptions sont pratiquement effacées et donc peu lisibles.

Les ducs de Lorraine qui occupent l'autre partie de la ville sont de farouches catholiques, en particulier Antoine qui mata le révolte des Rustauds à Scherwiller en 1525. Durant cette crise qui secoua l'Alsace des paysans, Ulrich de Ribeaupierre, après le sac du prieuré de Lièpvre par les insurgés, se tint habilement en dehors du conflit et sauva ainsi sa ville de Ribeauvillé de la vengeance du duc de Lorraine.

Le déclin des mines vers la fin du XVI^e siècle fut le début d'une série d'épreuves pour la bourgade et la vallée: peste, massacre durant la guerre de Trente Ans, passage des troupes de Louis XIV lorsque la rive droite ne fit plus partie de l'Empire. Une timide reprise des activités minières au début du XVIII^e siècle relança l'activité. Elle fut accentuée par le démarrage de l'activité textile: fondation Reber en 1755. Dès lors l'activité textile (qui obtint le statut de ville en 1790 sera le moteur du développement de la ville.

Les pillards du 2 septembre 1676

Cet épisode de l'histoire locale est encore peu connu. Vers 1572, un incendie a lieu dans la partie lorraine de Sainte-Marie-aux-Mines. Toutes les maisons, sauf 70 furent ravagées par les flammes. De même en 1589 furent brûlées en l'espace de 3 heures, sur le versant lorrain de la commune, 120 maisons et la même année sur celui d'Alsace, 40 bâtiments, sans que l'on puisse définir les causes et l'origine du désastre. Ces maisons il est vrai

avaient été construites à la hâte pour loger les nombreux ouvriers qui arrivaient de toutes part pour travailler dans les mines. Et ce n'est pas avec l'industrie naissante que les choses vont s'arranger. Ce n'est qu'avec l'acquisition de richesses que les habitants de Sainte-Marie-aux-Mines cherchent à mieux se protéger contre les calamités et le feu. Au XVI^e siècle il existe encore des maisons en assez grand nombre qui sont reconnaissables grâce aux sculptures qui ornent leurs portails et leurs croisées aux tours dans lesquels on aperçoit des escaliers en pierre sous forme de spirale qui vont de la cave au grenier. À la Petite Lièpvre on voit fréquemment au-dessus des portes des écussons portant des dates du XVI^e siècle avec le marteau et le ciseau du mineur en sautoir.

L'armée impériale composée de troupes hétéroclites et indisciplinées, venues de Kaiserslautern, ayant à leur tête des chefs rivaux et souvent incapables, souvent mal payée et mal nourrie mettent le feu dans la partie alsacienne de Sainte-Marie-aux-Mines. Le 2 septembre 1676 Sainte-Marie Alsace est brûlée par les partisans allemands. Aussi, aux jours de revers, se formait-il souvent dans son sein des groupes de partisans qui à certains moments, s'en détachaient pour entreprendre à leur compte de petites expéditions. Les Allemands appelaient ces aventuriers des Schnapphanen, d'où le nom français de Chenapans. C'est sous ce vocable peu enviable qu'ils sont connus. La ville est également incendiée en 1702 et 1726.

L'arrivée des Anabaptistes

Du XVI^e au XVII^e siècle des réfugiés d'origine suisse s'installent à Sainte-Marie-aux-Mines (Montgoutte et Haute Broque), mais également un peu partout dans le Val d'Argent dont ils occupent des fermes dans les endroits un peu isolés des montagnes et dans différentes métairies, notamment à la Petite Lièpvre, mais également à la Hingrie et la vallée de la Bruche. Il s'agit principalement de cultivateurs, membres de l'église anabaptiste mennonite qui est une communauté de chrétiens évangéliques, issue de la Réforme et créée en 1525 à Zurich par le réformateur Suisse Ulrich Zwingli. Ils se sont par la suite séparés de lui car ils tenaient à leur indépendance de l'Église par rapport à l'État. Ils ont préféré abandonner leur patrie et leurs biens pour ne pas renier leur foi. Ils sont pacifiques, patients et paisibles, charitables occupés entièrement à leur négoce, fidèles à leurs maîtres. Ils cultivent en général des terres ingrates au pied des collines. Un grand nombre d'entre eux furent persécutés et expulsés de la Suisse. Une autre vague de Mennonites étaient venus du canton de Berne à la fin du XVII^e siècle s'établir dans la haute vallée de la Bruche, au lieu-dit du Hang, commune de Saales (Bas-Rhin). Les Anabaptistes occupent souvent des "censes¹⁰" où ils sont appréciés pour leur compétence. Les relations avec la hiérarchie catholique sont franchement mauvaises ; les curés se plaignent que les Anabaptistes ne paient pas la dîme et réclament leur expulsion. Ils célèbrent leur culte au domicile de l'un ou l'autre membre de la

communauté. Au début du XIXe siècle la communauté anabaptiste de Sainte-Marie-aux-Mines se réunit au lieu-dit "la Haute Broque" dans l'une ou l'autre ferme. En 1693 sous l'impulsion de Jakob Amman un schisme prendra naissance dont la communauté prendra le nom d'Amish. Cette communauté remet en cause le baptême des enfants ou "pédobaptisme" qui est depuis longtemps une réflexion constante des Églises protestantes en Europe. Amman renforce les signes vestimentaires obligatoires : port de la barbe pour les hommes, vêtements attachés avec des agrafes et des boutons, interdiction des couleurs voyantes au profit du brun et du bleu sombre. En 1712, Louis XIV promulgue un décret d'expulsion des Anabaptistes en Alsace poussé par le clergé catholique. Mais cet édit aura peu d'incidence dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines dont la partie lorraine n'est pas concernée par les expulsions. La communauté anabaptiste installée dans la partie alsacienne de la ville se disloque et rejoint des censes vosgiennes plus discrètes, comme la Hingrie, les hameaux de Sainte-Croix-aux-Mines, et de Lièpvre. La Révolution de 1789 remet en cause l'équilibre que les Anabaptistes ont su trouver au sein de l'ensemble de la population. Ils ne sont plus considérés comme hérétiques, mais rencontrent d'autres problèmes. Leur statut de fermiers est remis en cause. Certains sont ainsi malmenés, les fermes sont parfois vendues en tant que biens nationaux.

Des Saint-Mariens au secours de la guerre d'indépendance américaine

Pendant la guerre d'indépendance américaine (1775-1783), un corps expéditionnaire formé de 6 000 hommes fut envoyé en 1778 par Louis XVI pour renforcer les effectifs du général George Washington. Dans ce corps expéditionnaire se trouvait un détachement "le Royal Deux Ponts". Comme c'était la coutume à cette époque, les unités combattantes portaient en général le nom de la famille qui en était propriétaire, donc en l'occurrence, le duc de Deux Ponts. Celui-ci possédait la seigneurie de Bischwiller et le comté de Ribeaupierre, dont Sainte-Marie-aux-Mines, un fort détachement de Saint-mariens et d'Alsaciens s'y trouvaient ainsi enrôlés.

La partition de la commune

Avant la révolution de 1789, la commune de Sainte-Marie-aux-Mines était divisée en deux entités, formant chacune une commune distincte, ayant une administration propre, ses propres lois et même sa religion. Granddier atteste que de son temps, la langue allemande dominait dans l'une des deux parties de la ville et que la langue française était présente dans l'autre moitié.

La partie méridionale de Sainte-Marie-aux-Mines (aussi appelée Sainte-Marie, côté Alsace) appartenait au comté de Ribeaupierre ; la partie septentrionale était lorraine. Entre les deux coulait le Landwasser ou Landbach (= Liepvrette), formé par la réunion au lieu-dit Bréhatotte

(hameau aujourd'hui englobé dans la ville) du ruisseau d'Hergochamps ou de Liverselle et de la Liepvrette.

En amont du Bréhatotte, le ruisseau d'Hergochamps séparait seul la Lorraine de l'Alsace, et il en est ainsi jusqu'à sa source appelée « la Gineselle ». Vers la fin du XVIIIe siècle, les communautés de la rive droite de la Liepvrette étaient entièrement germanisées.

Au milieu du XVIe siècle, Sainte-Marie-aux-Mines n'existait pas encore. À cette époque on ne connaissait que Mergenkilch, Marienkirch, Mariakirch, petit hameau élevé depuis peu aux cantons dits "le rain et le pré de Sainte-Marie-Madeleine", situé sur la rive lorraine, et qui jusqu'en 1515, avait servi de pâturage commun aux riverains des deux bords. Tant que le sol sur lequel se bâtit le bourg de Sainte-Marie d'Alsace put sembler improductif, nul ne songea à en revendiquer la possession. Les Seigneurs de Lorraine l'occupèrent, sinon de droit, au moins certainement de fait. Une dizaine de maisons, les seules construites à Mergenkilch avant 1512, leur payait un droit de ménantie et continuèrent à le payer. Un accord, intervenu entre Schmassman de Ribeaupierre et Antoine de Lorraine (1512-1515), ne décida pas absolument de la question de la propriété : il permit en effet aux sujets lorrains de faire paître leur bétail sur le territoire en litige, et Schmassman s'obligea à indemniser les habitants de Fertrupt qu'il avait maltraités et empêchés de travailler aux mines ouvertes par la Lorraine

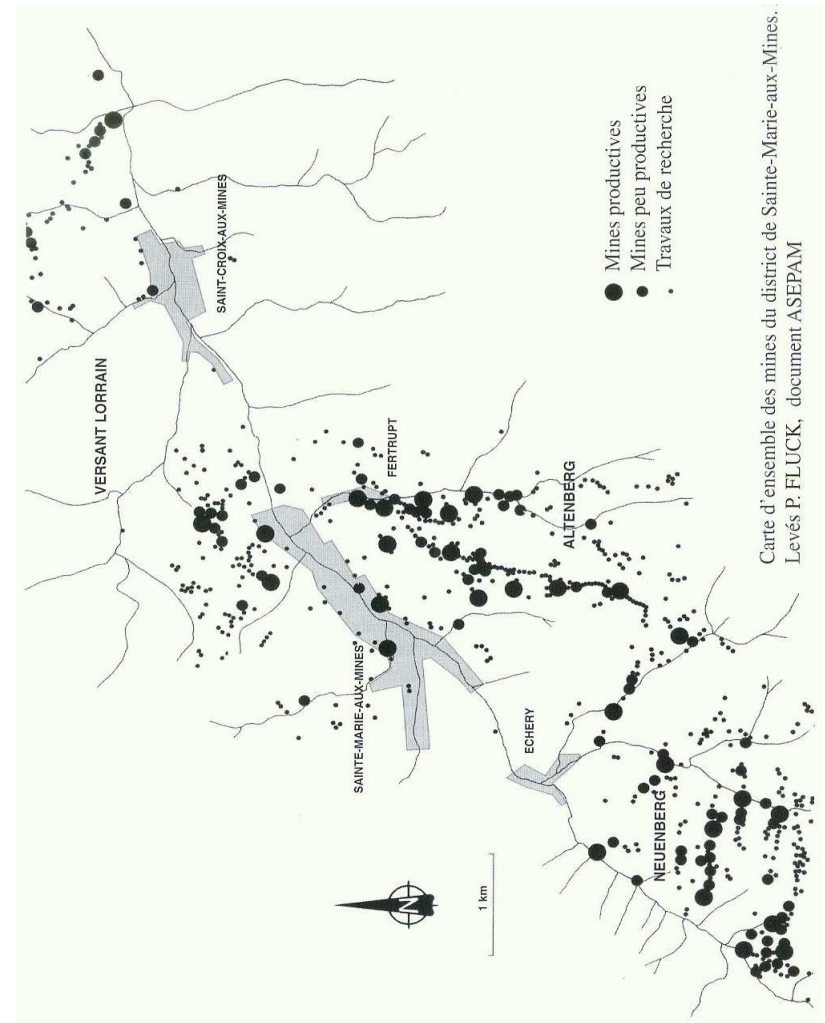
Les environs immédiats de Sainte-Marie-aux-Mines portèrent des noms allemands et français, qui sont souvent la traduction l'un de l'autre, par exemple : Eckkirch et Echery, Fortelbach et Fertrupt, Schoenberg et Belmont.

Cette dualité des dénominations de lieux n'est pas étonnante quand on sait que la haute vallée de la Liepvrette, comme d'ailleurs les hautes vallées voisines de la Bruche, du Giessen, de la Béchine et de la Weiss, était francophone, et que d'autre part les paysans venus de la plaine, et surtout des mineurs venus de la Saxe, parlaient l'allemand et implantèrent leur langue.

Après la réunion de l'Alsace à la France, Louis XIV, en 1669, crut, paraît-il, devoir, par un édit spécial, affirmer à nouveau ses droits sur Sainte-Marie, bourg alsacien. « Tout ce qui se trouve à droite de la hauteur et de l'eau vers le midi sera et demeurera entièrement séparé de la Lorraine... distrait du ban de Marie-Madeleine (Lorraine) et garde le nom de Sainte-Marie, côté Alsace, etc.. On trouve des traces de ces contestations jusque dans les préliminaires et dans l'instrument lui-même de l'Europäische Ruhe de 1719.

La Révolution française

La Révolution française a eu pour conséquence de réunifier les deux parties de la ville, dont l'une dépendait des Ribeaupierre et l'autre du Duché de Lorraine. Après la prise de la Bastille en 1789 des troubles se produisirent un peu partout en Alsace, le peuple voulant se venger des nobles et des couvents par des siècles de servitude, mais l'ordre fut rétabli assez rapidement. Les habitants de Sainte-Marie-aux-Mines réclamèrent la suppression des nombreuses seigneuries ainsi que les domaines ecclésiastiques, ainsi que les décrets qui morcelaient le bourg. À Sainte-Marie-aux-Mines les troubles furent insignifiants. Le 24 août 1794 (7 fructidor an II) la Convention nationale déclare que le gouvernement ne payera plus les frais du culte ni les salaires de leurs ministres, et qu'aucun local ne sera alloué aux différentes sectes pour y célébrer les pratiques religieuses. Les églises, devenues propriétés nationales, furent fermées, et celles de Sainte-Marie-aux-Mines durent subir le sort commun. Les portes des temples, fermés au culte, ne furent ouvertes que pour réunir les membres des divers clubs révolutionnaires qui y tinrent leurs séances. L'église catholique de Lorraine fut transformée en temple de la Raison, et dans le temple réformé se réunissait le club des Jacobins. Les chaires, privées de leurs curés et de leurs pasteurs, furent occupées par les orateurs des clubs, qui y prononcèrent quelquefois les discours les plus extravagants. La célébration des fêtes de la République avait lieu, non seulement dans l'enceinte du temple de la Raison, mais souvent aussi sur un plateau non loin de la ville, appelé encore aujourd'hui les Halles¹¹ et formé par les décombres de la mine de Saint-Pierre qui se trouvait à proximité. Sur ce plateau avait été élevé un autel dédié à la Liberté. Lors des fêtes on sortait en procession du temple de la Raison, la musique formant la tête du cortège, suivie d'un détachement de la garde nationale et des autorités municipales avec leurs écharpes tricolores. Le cortège était fermé par une foule de concitoyens qui voulait ainsi prouver leur patriotisme en assistant à ces fêtes nationales. Sur le plan administratif la ville est rattachée au Haut-Rhin et à l'arrondissement de Ribeauvillé et une nouvelle administration communale est constituée. La réunification de Sainte-Marie - Alsace et Sainte-Marie-Lorraine en une seule commune fait l'objet d'un décret le 20 janvier 1790 où la ville est baptisée d'abord Val-aux-Mines puis Sainte-Marie-aux-Mines¹².



La découverte des premiers gisements

La mise en œuvre des ressources minières aurait, selon certains auteurs, commencé sous l'époque romaine, voire dès l'âge du fer. Les preuves, font hélas défaut. Toutefois on a extrait, dans certains cas, dans les vallées voisines : l'antimoine près de Charbes (Bas-Rhin), dans le Val de Villé, et du fer au « camp celtique » de la Bure près de Saint-Dié. Les mines de Sainte-Marie-aux-Mines ont été activement exploitées au Moyen Âge. Elles fournissent en effet un argent mêlé d'antimoine que l'on a reconnu dans les monnaies des peuples voisins, Leuques (en Lorraine, versant ouest des Vosges) et Séquanais (Haute-Alsace et Franche-Comté). L'exploitation des mines dans la vallée du temps des Romains pourrait apparaître au II^e ou III^e siècle de notre ère. Ce qui pourrait donner du poids à cette assertion, c'est la découverte d'une médaille en bronze qui a été trouvée en 1846, dans un jardin situé dans la partie supérieure de Sainte-Marie-aux-Mines, dont l'une des faces représente le buste de l'empereur Aurélien avec l'inscription IMP. AURELIANUS, HUC et de l'autre face deux figures ayant chacune une lance à la main. La bonne conservation de cette médaille et surtout le relief des objets prouve qu'elle aurait pu être enfouie dans la terre depuis le règne d'Aurélien qui est monté sur le trône vers l'an 270. Cette médaille, il est vrai peut aussi marquer le passage des troupes romaines, ou la présence de mineurs romains dans la vallée. L'Alsace d'ailleurs était déjà très connue des Romains à cette époque, car depuis Jules César, qui en fit la conquête cinquante ans avant Jésus Christ, les légions romaines ne cessèrent de traverser cette région pour se rendre sur les bords du Rhin où elles avaient établi de nombreuses colonies.

Ensuite, il n'est pas impossible que ces conquérants qui apportèrent la civilisation en Alsace et qui restèrent pendant quatre siècles, n'aient pas connu les riches mines d'argent du Val de Lièpvre, tandis que 600 ans après, elles ont été exploitées par de pauvres ermites dans les solitudes d'Echéry¹³. Les premiers témoignages incontestables datent de la fin du Xe siècle dans le diplôme par lequel Otton III confirme à l'église de Toul la possession du monastère de Saint-Dié, il est question des dîmes des mines d'argent et les premières monnaies frappées à Saint-Dié appartiennent à cette époque. C'est aussi l'époque où est fondée la cella d'Echery, dépendance de Moyenmoutier au Val de Lièpvre, qui prit part de bonne heure à l'exploitation des gisements argentifères. Les moines ayant été dépossédés ou concédés ces mines aux nobles d'Echéry¹⁴, elles furent ensuite exploitées jusqu'à l'extinction de cette famille, puis ces mines furent ensuite partagées par les Sires de Ribeaupierre et les ducs de Lorraine. La technique utilisée à l'époque était celle des pingen ou puits verticaux qui étaient fréquemment inondés, puis les puits à ciel ouvert.

Les mines au Moyen Âge

On trouve encore autour de Sainte-Marie-aux-Mines de nombreuses anciennes mines qui ont depuis fort longtemps maintenant été abandonnées. Dans le district de Sainte-Marie-aux-Mines, on a repéré plus d'une centaine de puits appelés « Bingen » ou « Pingen », situés pour la plupart sur les crêtes des filons et qu'en raison de leur caractère primitif, tous les spécialistes s'accordent à reconnaître comme typiques de l'exploitation médiévale et même alto-médiévale à ciel ouvert. Jusqu'à présent, le plus ancien site fouillé placé très haut dans la montagne, date de la première moitié du Xe siècle. Il est tout à fait logique de penser que les filons qui affleurent plus près de la vallée (Blumenthal, Fertrupt, Saint-Pierremont) ont été mis en exploitation bien avant. On raconte qu'un condamné à mort s'échappa dans les bois aux environs de Sainte-Marie-aux-Mines. Il cherchait des fruits sauvages et trébucha sur une pierre. C'était un filon d'argent et sa découverte fut à l'origine de l'exploitation minière dans le val de Lièpvre.

En 1317, un des rares documents médiévaux concernant le val de Lièpvre, fait mention d'une église dédiée à Marie. Vers la même période, de nombreux puits de mines encore visibles aujourd'hui attestent de l'importance de l'activité minière et donc de la population. Mais ce n'est vraiment qu'au XVI^e siècle que naît Sainte-Marie-aux-Mines, à partir notamment des hameaux de Fertrupt et de Bréhagoutte (Saint-Philippe). Un plan des mines vers 1580 est illustré d'une vue de la bourgade de Sainte-Marie, telle que nous la connaissons aujourd'hui. L'agglomération est désignée sur ce plan sous le nom de Marienkirch et a la particularité d'être partagée entre la seigneurie des Ribeaupierre (Rappolstein) qui possède la rive droite de la Liepvrette et le duché de Lorraine qui en possède la rive gauche. Cette curieuse frontière résulte d'un partage aux implications multiples, religieuse, politique et linguistique passé du temps des nobles d'Echéry (Eckerich) dont le dernier s'éteignit en 1381. L'âge d'or de Sainte-Marie-aux-Mines correspond à l'apogée de l'exploitation minière (1530-1570). Il y avait alors deux à trois mille mineurs, venus surtout d'Europe centrale. La ville connaissait de ce fait une activité artisanale très diversifiée (forgerons, tisserands, passementiers) qui était déployée autour de l'activité des mines.

L'une des pièces les plus anciennes qui figure dans les archives relatives aux mines de Sainte-Marie-aux-Mines est datée du lundi avant la Saint-Laurent de l'année 1486; il s'agit d'une convention entre l'archiduc Sigismond d'Autriche et Guillaume de Ribeaupierre dans laquelle il demande sa part dans l'exploitation des mines. Dans ce document le duc revendique les 2/3 de l'exploitation minière et le reste au seigneur de Ribeaupierre. Cependant, une clause stipule qu'en cas où le duc venait à mourir sans laisser d'héritiers, sa famille collatérale pourrait se voir octroyer la moitié des revenus. Sigismond effectivement décédé sans laisser d'héritiers directs, Bruno,

Maximilien et Guillaume de Ribeaupierre firent en 1496 un arrangement avec le roi des romains.

L'âge d'or des mines

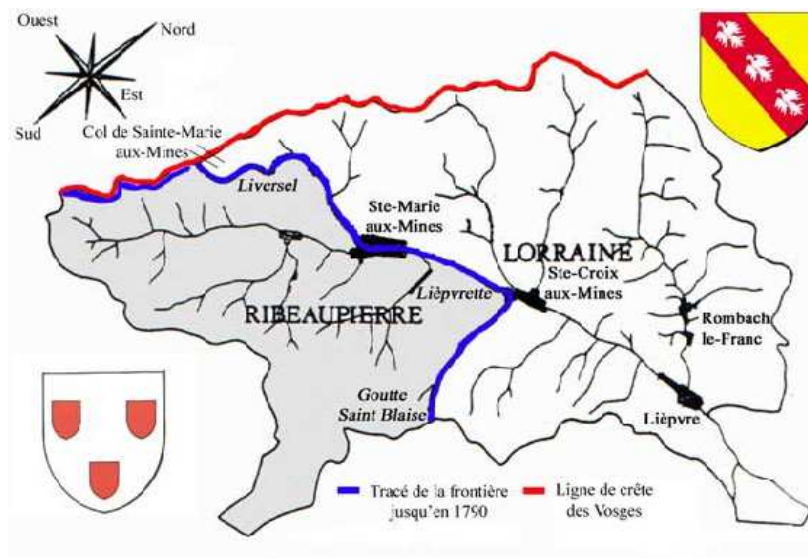
C'est à partir du XVI^e siècle que commence véritablement à grande échelle l'exploitation des mines du Val d'Argent. C'est Bruno de Ribeaupierre (von Rappolstein) qui donne le coup d'envoi et qui donnera un nouvel essor aux activités minières de la vallée qui constitue la grande époque vers la ruée de l'argent qualifiée d'« âge d'or ». On raconte que certains mineurs en quête de nouveaux gisements aurifères auraient prospecté la montagne avec une baguette de sourcier appelée "virgula divina". Cette méthode était paraît-il assez efficace si l'on en juge par les résultats obtenus. Les gisements découverts, d'une exceptionnelle richesse minéralogique étaient estimés à l'époque comme ayant le premier rang en France, le 2^e en Europe et au temps de la Renaissance les plus importants du monde. Les filons métallifères répandus dans les gneiss (roches) renfermaient près de quatre vingt espèces minérales constituant les minerais d'argent, de cuivre, d'arsenic, de plomb/galène, de zinc, de nickel de fer, ainsi que d'autres métaux plus rares, tel l'antimoine, le bismuth, l'uranium ou le manganèse. Ces gisements étaient répartis sur trois secteurs : du côté de Sainte-Marie Alsace (sud-ouest) vers l'Altenberg (ancienne exploitation) comprenant les anciennes exploitations comprenant les secteurs de Saint-Blaise, Fertrupt, Blumenthal, Saint-Philippe. Le deuxième secteur, le Neuenberg (nouvelle exploitation), au Rauenthal, Echéry, Rain de l'horloge et au pied du Brézouard granitique. Les exploitations allaient en général d'est en ouest dans la partie occidentale de la région au Neuenberg et nord-sud dans la partie orientale vers l'Altenberg. Le troisième secteur concernait la partie lorraine de Sainte-Marie-aux-Mines dont les exploitations minières s'étendaient sur la rive gauche de la Lièpvrette, notamment à la Goutte des Pommès, le Bois du Prince, le Petit Rombach, la Timbach, le Grand Rombach, Musloch dont l'exploitation a duré du XVI^e au XVIII^e siècle. À la même époque d'autres mines ont été ouvertes à La Croix-aux-Mines dans le département des Vosges, ainsi que dans la vallée voisine du Val de Villé, en particulier à Urbeis.

En 1502 on comptait à Fertrupt, à l'entrée du vallon, 67 galeries dont 37 étaient encore en bon état. Ces mines étaient situées à Saint-Guillaume où l'on a extrait surtout du plomb. Vers 1532 les mines de Saint Sylvestre, d'Eisenthur et à la Burgonde à la sortie de Fertrupt produisaient surtout de l'argent. À Echéry en 1524 les mines du Rauenthal et de la Petite Lièpvre (mine Saint-Nicolas) produisaient du plomb, de l'argent et du cuivre. À Mariakirch (Sainte-Marie côté Alsace) en 1522 fonctionnait la mine Saint Barthélémy où l'on a extrait de l'argent et du cobalt ainsi qu'à la mine Saint-Philippe. On a également travaillé à partir de 1525 dans les mines de Saint-Michel au Blumenthal. Certaines mines portaient Curieusement des noms

en rapport avec la religion. Au début du XVI^e siècle, cent cinq mines ont été ouvertes dont on a extrait environ 5 000 tonnes de cuivre, 300 tonnes de minerai d'argent, 80 000 tonnes de plomb. Devant la quantité de minerai extrait, les seigneurs de Ribeaupierre ont fait appel à des mineurs étrangers, recrutés surtout en Saxe, Autriche, Hongrie qui se fixèrent entre Saint-Blaise, Saint-Guillaume et Echéry. En peu de temps de nouvelles maisons sortirent de terre. Des incendies entre 1572 et 1589 décimèrent une partie de ces habitations. Ainsi 120 maisons du côté lorraine et 40 du côté Alsace partirent en fumée.

Le continuateur de Montrelet, dit qu'en 1516 deux seigneurs allemands, le comte Guerlande et le comte Francisque, déclarèrent la guerre au duc de Lorraine au sujet des mines de Lorraine. Ils prirent la ville de Saint-Hippolyte, qui fut bien tôt reprise par le duc Antoine. Les ennemis du duc qui s'étaient postés à l'entrée du Val de Lièpvre pour lui en disputer l'entrée furent défaits¹⁵.

Entre 1519-1521, il y eut quelques difficultés entre l'empereur et le duc de Lorraine au sujet des mines. On nomma des arbitres de part et d'autre. Les compte-rendus sont entreposés aux Archives de Meurthe et Moselle.



Châteaux et villes fortifiées du Haut-Rhin

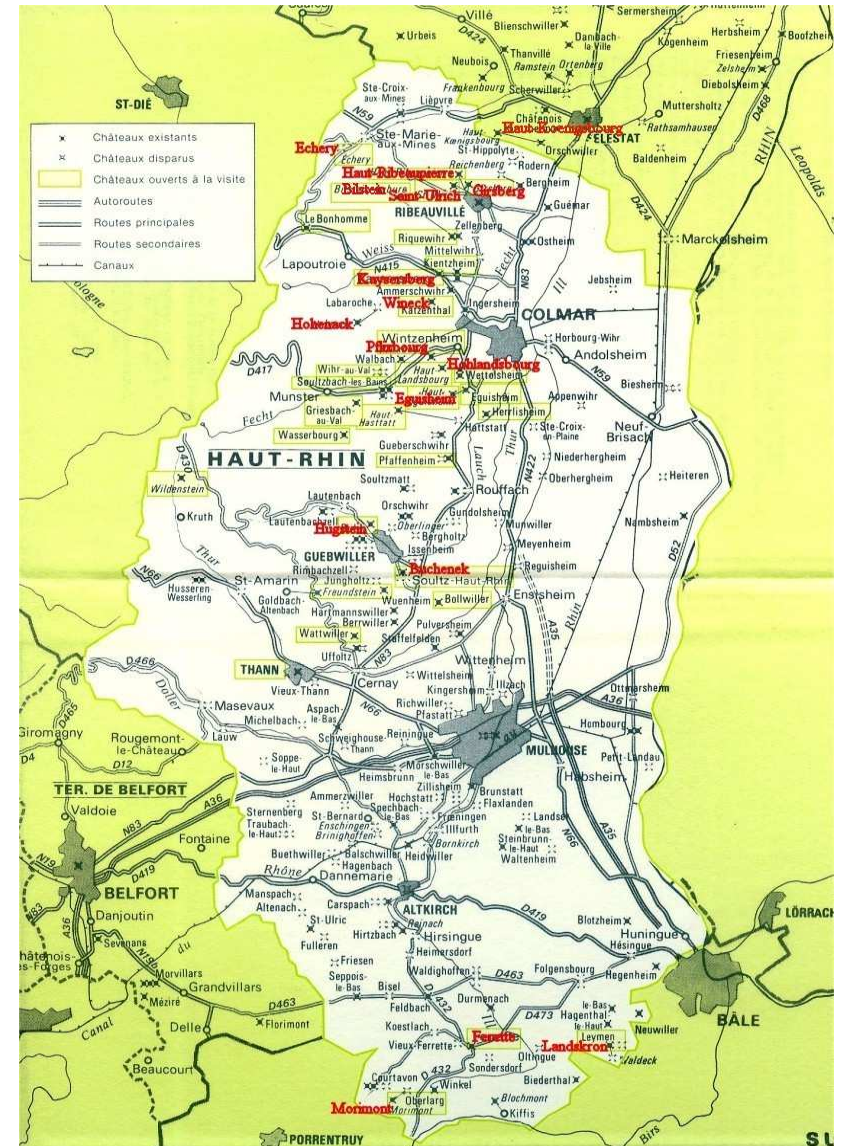
http://www.crdp-strasbourg.fr/data/lcr/chateaux/cartes_chateaux.php?parent=33

La Haute-Alsace est moins riche en châteaux que la Basse-Alsace. Cela s'explique d'abord géographiquement : les Hautes-Vosges, presque vides d'habitants, offrent en effet peu de possibilités de construire des châteaux en dehors des vallées. Seuls quelques rares châteaux sont érigés au-delà de 800 mètres d'altitude, comme le Hohnack ou le Freundstein.

Politiquement, la Haute-Alsace est, au Moyen Âge, bien moins morcelée que la Basse-Alsace, dominée par deux puissantes familles entre les XIIIe et XVe siècles : celle des comtes de Ferrette et celle des Habsbourg, principalement dans le sud de la région. Il y a moins de conflits locaux, moins de seigneurs indépendants, donc moins de châteaux. Il n'y a pas de guerre pour la succession des Ferrette, mais une union avec la maison des Habsbourg. Par contre, il y a des conflits quasi permanents entre le comté de Ferrette, l'évêché de Bâle et la maison de Bourgogne, puis entre les Habsbourg et les Confédérés helvétiques, qui lorgnent du côté de l'Alsace, ce qui explique la présence de châteaux dans le Jura pour la défense de la frontière sud. Les Confédérés finissent par chasser les Habsbourg de leurs montagnes et mettre un terme à la puissance bourguignonne, mais renoncent à leurs prétentions sur la Haute-Alsace, qui reste aux Habsbourg pour plusieurs siècles.

Quant au nord de la Haute-Alsace, elle est plus morcelée et voit des conflits assez violents entre les grandes familles où l'on retrouve les Eguisheim, l'évêque de Strasbourg (Rouffach), l'empereur (Kaysersberg), les turbulents Ribeaupierre, les Habsbourg, possesseurs du Val-de-Villé, les orgueilleux abbés de Murbach et jusqu'au duc de Lorraine.

Il est à noter enfin que quelques châteaux connaissent une tragique renaissance au XXe siècle. Transformés en casemates, bunkers ou poste d'observation lors du conflit de 1914-1918, ils deviennent des cibles de choix pour les artilleries des belligérants (Freundstein, Herrenfluh, Hirtzenstein, Schwartzembourg...).



Locations des châteaux du Haut-Rhin

Château d'Échery

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_d%27%C3%89ch%C3%A9ry

The castle was created by the Duke of Lorraine who gave it as a fiefdom to the lords of Echery, after whom the castle gets its name. It was first documented in 1250. The castle suffered two sieges in the second half of

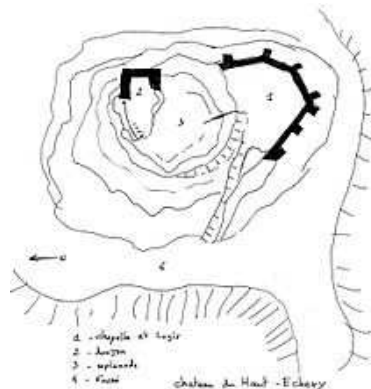


the 13th century, after which, with the extinction of the Echery family, it was shared between the Ribeaupierres and Hattstatts.[1] The two families frequently quarrelled, to the extent that a wall was built to separate the parts of the castle. In 1452, the Ribeaupierres

entrusted the safety of their part of the castle to the knights of Andolsheim; the Hattstatts followed suit in 1463. With the death of the last Andolsheim knight in 1472, guardianship of the castle passed to Herrmann Waldner. The castle was notorious for acts of banditry perpetrated by its occupants.[2]

A chapel was added in 1460, built outside the original enceinte, against a thick surrounding wall. The castle was abandoned during the Thirty Years' War and fell into ruins. After the French Revolution, it was bought by a private owner and sold to the government of Alsace-Lorraine in 1880.[1]

The castle was classified as a monument historique in 1898. However, owing to an advanced state of dilapidation, it was declassified in 1932. In 1993, it was sold by the state to an association (Association pour la conservation du château de Haut-Echery) which became responsible for its maintenance.[1]



Château de Bilstein-Aubure

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2727



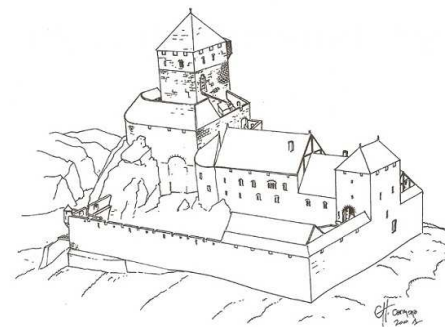
En 1217, le prévôt Mathieu, frère du duc de Lorraine et assassin de l'évêque de Toul, trouve refuge au Bilstein, alors possédé par les sires de Horbourg ; c'est la première fois qu'est mentionné ce château qui occupe l'extrémité de la côte du Schlossberg, à 757 mètres d'altitude. En 1324,

le château – fief du duché de Lorraine – passe au comte Ulrich de Wurtemberg. Dans les années 1470, des travaux d'entretien y sont réalisés, avec notamment la pose de nouvelles tuiles fabriquées à Riquewihr, puis à nouveau en 1546. L'année

suivante, les troupes de Charles Quint, en guerre contre les protestants, assiègent en vain le château. La place est toujours entretenue jusqu'à ce que, pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648), les Suédois s'en emparent par surprise et l'incendient en 1636. Pourtant, un bailli (agent d'administration seigneuriale) y réside jusque dans les années 1670. Bilstein est ensuite laissé à l'abandon.



Une zone de carrière de grès des Vosges, ayant alimenté le chantier du Bilstein, a été identifiée au sud-ouest du château, au lieu-dit Koenigstuhl.



Château du Haut-Ribeaupierre

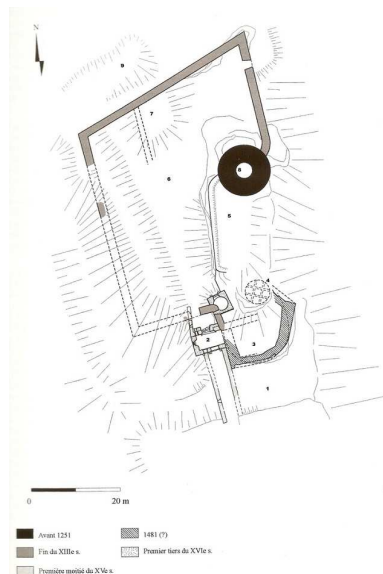
https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Haut-Ribeaupierre

Château du Haut-Ribeaupierre is the oldest of the Ribeaupierre's castles, its existence being known from 1084. It was constructed on an ancient Roman site. Then known as the "Altenkastel", it was Anselme de Ribeaupierre who took possession of the castle in 1288. Around 1368, Brunon de Ribeaupierre became owner. Dedicated to a ferocious hatred for the English, he imprisoned Sir John Harleston, who had an

imperial safe conduct, in the keep from 1384 to 1387. He was only freed with the payment of a large ransom and after pressure from the Holy Roman Empire. At the end of the 13th century, the castle became a residence of the Ribeaupierres. Another noted prisoner was held in the keep in 1477. Philippe de Croy, Count of Chinay, ally of Charles the Bold, was captured by a Ribeaupierre at Nancy.

Most of the castle today is completely ruined and surrounded by dense vegetation. It is being preserved.

It has been listed since 1841 as a monument historique by the French Ministry of Culture.

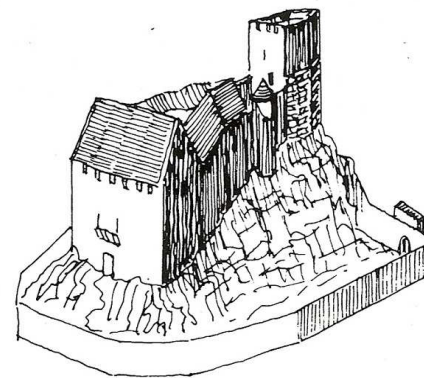


Château du Girsberg

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Girsberg

The Château du Giersberg (formerly named Petit-Ribeaupierre) is one of three castles (with the Château de Saint-Ulrich and the Haut-Ribeaupierre) which dominate the commune of Ribeauvillé in the Haut-Rhin département of France. It stands at an altitude of 528 m.

The Lords of Ribeaupierre built the castle, then named Stein (La Roche), in the 13th century. They rebuilt it after a fire caused by lightning in 1288. In 1304, they gave it to their vassals, the knights of Guirsberg, from whom the castle took its name. The Guirsbergs kept it until they died out in the 15th century. It was abandoned in the 17th century.



Château de Saint-Ulrich

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Saint-Ulrich



From the 11th to the 16th centuries, the castle was the principal residence of the powerful lords of Ribeaupierre. There must have been another castle on the same site which belonged in 1114 to the Bishop of Basle. It was occupied militarily by Henry V, Holy Roman Emperor, who used it as a strongpoint in his war against the Eguisheims. It was then returned to the Bishop of Basle who restored it to the Ribeaupierres. Anselme II de Ribeaupierre, who chased the other members of the family from the castle, successfully survived two sieges, in 1287 by Rudolph I of Germany and, in 1293, his successor Adolf. A celebrated criminal, Dame Cunégonde d'Hungersheim, was incarcerated in the keep and tried to escape with the aide of a guard.

The castle is a very fine example of the military architecture of Alsace in the Middle Ages, including a keep erected in the 12th century and a residence with chimney, also 12th century. In the 13th century, the salle des chevaliers (knights' hall) was decorated with nine beautiful windows in the Romanesque style which can still be seen. In the same period (1435), the chapel dedicated to Saint Ulrich, Bishop of Augsburg, was built.

The Ribeaupierre family left this castle in the 16th century for a Renaissance-style mansion (the present school in Ribeauvillé). The castle was dismantled during the Thirty Years' War.



Château de Kaysersberg

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Kaysersberg

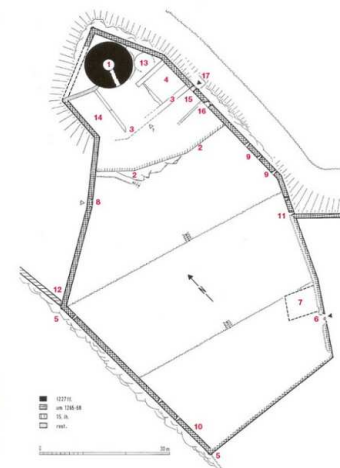
The castle was built for Albin Woelflin, imperial bailiff for Frederick II,



Holy Roman Emperor, around 1220. The site was acquired in 1227 by the lords of Horbourg and Ribeaupierre. It had an important strategic role as it allowed the Empire to close off one of the routes across the Vosges Mountains towards Lorraine. The circular keep is the oldest part of the castle and one of the first of this type in the

upper Rhine valley. It was designed at the same time as the keep at the Château de Pflixbourg. The first curtain wall, which included the keep, was replaced after 1261 by a wall enclosing the keep, according to a contemporary plan, which allowed an uninterrupted circuit of the walls and strengthened defences on the side likely to be attacked. In the 14th century, the castle was the residence of the imperial provost or bailiff. Following a fire, the enceinte was raised to 4 m. In the second half of the 15th century, the castle defences were modernised in response to developments in artillery and firearms; the crenels were closed with wooden shutters, the merlons were equipped with firing slits and the round walk was completely covered. In this period, the castle was merely a sub-bailliage and personnel were heavily reduced. During the German Peasants' War (1524/5), the castle was besieged. It was restored by Lazarre de Schwendi in 1583.

According to archaeological excavations and studies, the castle was abandoned at the end of the 16th century. After the French Revolution, it was declared a national asset and sold to François Joseph Boecklin de Boecklinsau, who planted vines, and later passed to the Bastard family.





Kaysersberg

Château du Wineck

https://fr.wikipedia.org/wiki/Katzenthal#Lieux_et_monuments

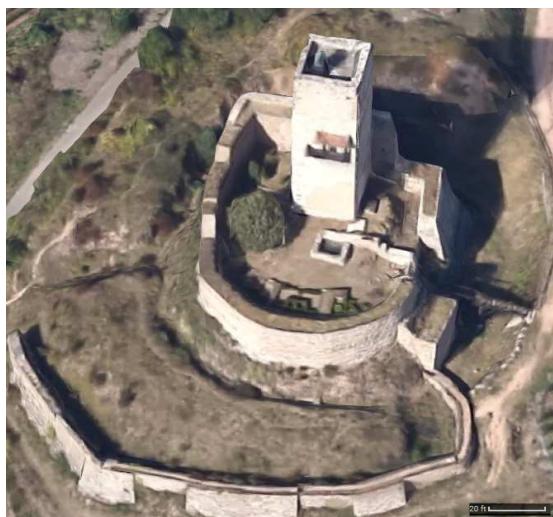


Le château-fort ruiné de Wineck, que l'on retrouve dans les documents anciens également sous les noms de Windeck ou Weineck (et qu'il faut se garder de confondre avec le Château de Wineck, sur la commune de Dambach, tout au nord de l'Alsace, dans le département du Bas-Rhin), surplombe le village et le vignoble de Katzenthal. Il est le seul château d'Alsace à être cerné de coteaux de vignes, et le célèbre grand cru Wineck-Schlossberg en tire son nom.

Construit vers 1200 par les comtes d'Eguisheim-Dabo, il est cité pour la première fois dans les annales en 1251, lorsque le comte Ulrich de Ferrette donne le château à l'évêque de Strasbourg. Tenu en arrière-fief par les chevaliers de Wineck, famille patricienne de Colmar, il devient au milieu du XIV^e siècle propriété des barons de Rathsamhausen, qui le conservent jusqu'en 1828, c'est alors la famille de Gail qui en est propriétaire jusqu'en 18644.

Se composant à l'origine seulement d'un donjon et d'un modeste logis, le château fut ensuite, au XIV^e siècle, agrandi et entouré d'une muraille d'enceinte, tandis qu'une seconde enceinte fut érigée qui délimitait la basse cour. Le château comprend aujourd'hui un rempart en fer à cheval et, se dressant sur la face nord, un donjon de 21 mètres de haut.

La Société pour la Conservation des Monuments historiques en Alsace l'acquiert en 1866 ; elle en est toujours propriétaire. La commune de Katzenthal a contracté, le 22 juin 2013, un bail emphytéotique de 19 ans avec la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace⁵. Occupé durant 250 ans, le château est cité comme « démolý » en 1502. Ce témoin de l'Histoire médiévale d'Alsace est restauré depuis 1972 par les Amis du Wineck, « Société pour la Restauration et la Conservation du Château de Katzenthal », qui l'ont tiré de l'oubli et sauvé de la destruction. Il est illuminé tous les soirs de 21 à 24 heures⁶.



Château de Hohenack

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Hohnack.htm>



Sur un piton dominant Labaroche, restes de l'enceinte flanquée de tours dans laquelle le tracé des logis a été dégagé ; le donjon carré au centre ne subsiste que sur la hauteur d'un étage. La vaste enceinte dans laquelle se trouvaient des logis et le donjon révèlent une construction du 12ème siècle ; les autres tours (carrées sur les côtés,

ronde pour la tour d'artillerie du sud) sont postérieures, mais leur intégration dans l'ancienne muraille a été très soignée. L'entrée était commandée par une importante barbacane.

Le Val d'Orbey appartient aux Eguisheim-Vaudémont : les Ferrette en héritent avant 1182 ; le château qui le défend existe sans doute à cette époque ; il est tenu par des ministériels qui en portent le nom. Lors de la guerre de succession des Eguisheim-Dagsbourg, ils doivent se reconnaître vassaux des évêques de Strasbourg, mais en 1271 ils en font oblation avec toutes leurs possessions à l'Eglise de Bâle.

En 1279 puis en 1288, les Ribeaupierre s'emparent de château et finissent par le conserver en arrière-fief ; il passe par mariage à Henri de Saarwerden, qui le tient en fief des Habsbourg. Il passe ensuite à Jean de Lupfen mais revient aux Ribeaupierre. Pendant la guerre de Trente ans, le château passe aux français qui le démolissent.



Wineck

Château du Pflixbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Pflixbourg



Si le site semble avoir été occupé depuis l'Âge de bronze, le château n'a été construit qu'entre 1212 et 1219 par Woelfelin de Haguenau, gouverneur impérial de Frédéric II de Hohenstaufen.

Il est alors appelé Blicksberg. Sa première mention apparaît dans une charte datée du 7 mai 1220, confirmant sa donation en faveur de Frédéric de

Schauenbourg, ministériel de l'empire.

En 1276, il devient la résidence principale du bailli impérial Conrad Werner de Hattstatt, dont la femme, Stéphanie de Ferrette, y meurt le 23 septembre. Le château est engagé par l'empereur en 1298 au sire de Usenbourg, en 1316 à Otto d'Ochsenstein, en 1330 au roi Jean de Bohême, en 1375 aux sires de Hus, puis en 1433 au vice-chancelier Caspar Schlick qui le vend en 1434 à Maximin de Ribeaupierre.

Verrou entre la plaine et la vallée de de la Fecht, le château est une place importante et possède une garnison. Il est gravement endommagé vers 1446, dans le conflit qui oppose les Hattstatt aux Ribeaupierre pour la domination de l'Alsace centrale. Il ne semble plus avoir été habité par la suite.

Il fait l'objet d'une inscription au titre des monuments historiques depuis le 17 décembre 1968.

<http://j57oihy.blogspot.com/2014/10/le-chateau-pflixbourg-68-sentinelledu.html>

Le château de PFLIXBOURG apparaît sous le nom de BLICKSBERG en 1220. C'est une possession impériale gérée par le bailli de HAGUENAU (67) qui demeurera principalement une caserne. Le premier châtelain nommé est Frédéric SCHOVINBURC, seigneur de BLICKSBERG. Durant toute l'existence de la forteresse, elle sera tenue par les baillis ayant le fonction de landvogt. Conrad Werner de HATTSTATT y tiendra ses

quartiers de 1276 à 1297. En 1298, Adolphe de NASSAU engage le château à la famille d'USENBOURG. Il passera ensuite à Otton d'OCHSENSTEIN et en 1330 au roi Jean de Bohême.

La suite de l'histoire n'est qu'une succession de baillis : 1336 STEINUNG, 1349 Hanemann de GIRSBERG puis Hans Ulrich de HUS dont le gisant est visible au musée de COLMAR. Les HUS garderont le château jusqu'à leur extinction en 1433 où il est occupé par Caspar SCHLICK. Ce dernier vend la place aux comtes de RIBEAUPIERRE mais les HATTSTATT s'opposent à cette vente. Une guerre va éclater entre les deux familles, le château n'y survivra pas.

En ruines depuis le XV^e siècle, Lazare de SCWENDI cherchera sans y parvenir à l'acquérir. En 1658, les français sous les ordres du marquis de MANICAMP lui donnent le coup de grâce.

A la révolution, le château est vendu comme bien de la Nation à un particulier. Aujourd'hui, les ruines sont toujours une propriété privée inscrites comme Monument Historique depuis le 17 décembre 1968.



Pflixbourg, vue de Hohlandsbourg

Château du Hohlandsbourg

<http://www.histoires-alsace.com/le-chateau-du-hohlandsbourg/>



Soyez le bienvenu au château du Hohlandsbourg. Vous êtes situés à l'ouest de Colmar à 620 m d'altitude sur un éperon qui domine la plaine d'Alsace et l'entrée de la vallée de Munster. Le promontoire offre une vue panoramique à 360° sur la plaine d'Alsace, les Vosges, la Forêt Noire et les Alpes bernoises, visibles par temps clair. A site exceptionnel, une occupation précoce. L'homme a occupé le terrain des la fin de l'âge de bronze, soit à une époque allant de 1200 à 700 ans avant J.C. En font foi, le résultat des fouilles archéologiques entreprises à partir de 1966 qui ont révélé les vestiges d'un mur d'enceinte, de nombreux tessons de céramique, des objets en bronze, des traces de poteaux ayant servi à la construction d'habitations. Aux temps préhistoriques, plus précisément protohistoriques, nous avons trace d'une agglomération dont les habitants se livraient à l'élevage et menaient un début de vie sociale et économique organisée.

Pour ce site singulier, nous possédons une double dénomination : Landsberg, la montagne du pays ou Landsburg, le château du pays. La première mention en 1279, dans les Annales des Dominicains de Colmar retient la forme de Landisperg. Suivront et alterneront pendant deux siècles les Landspurg, Landesperg, Landspurg et Landsperg. Au XVIe siècle, pour bien signifier que le château est en altitude, on ajoutera l'adjectif Hoh ou Hoch : Hohenlandsberg. Quand, en 1568, l'empereur Maximilien II éleva son fidèle homme de guerre, Lazare de Schwendi au rang de baron d'Empire, il lui conféra le titre de Freiherr zu Landsberg. Mais face à l'insistance du récipiendaire, il commuera le titre en Freiherr zu Hohenlandsberg. Durant le Reichsland, entre 1971 et 1918, la notion de Burg prédomine de nouveau. C'est l'époque de la restauration de la Hohkoenigsburg, cher à l'empereur Guillaume II. Le Hohlandsbourg fut francisé après 1918 en Hohlandsbourg ou berg, appellation plus régionaliste avant que le syndicat intercommunal qui gère l'édifice aujourd'hui n'opte pour le Hohlandsbourg, autrement dit le château est plus vendeur que l'éperon.

Le Hohlandsbourg est en Alsace un héritage des Habsbourg, cette grande dynastie, originaire du N.O. de la Suisse qui régna sur l'Allemagne par Rodolphe de Habsbourg à partir de 1273 puis par son fils Albert I avant son

assassinat en 1308 où la famille perdit le trône allemand. On sait qu'ils reviendront au pouvoir en 1438 pour garder le trône du Saint-Empire-Romain-Germanique jusqu'en 1806. Le château a été construit à partir de 1279 par Siegfried de Gundolsheim, prévôt de Colmar et devient dès 1281 propriété patrimoniale des Habsbourg avant d'être donné en gage à des familles nobles, à la fois créanciers de la maison d'Autriche et alliés fidèles. Les Ribeaupierre le reçurent en gage avant qu'il ne soit cédé en fief, en quasi propriété donc, à un vassal du suzerain, le comte de Lupfen dont les descendants gardèrent le château durant un siècle et demi avant qu'il ne soit vendu, en 1562, à Lazare de Schwendi, général en chef de l'armée impériale qui avait accédé à la gloire militaire en affrontant en Hongrie, en 1564, l'armée turque de Soliman le magnifique.



La guerre de Trente ans signa la fin glorieuse de l'édifice quand, tombé aux mains des Suédois, il fut démoli. La seigneurie, en l'occurrence, une baronnie, et ses ruines furent alors donnés par le Roi de France, qui avait pris possession d'une partie de l'Alsace à l'issue des traités de Westphalie en 1648, au baron d'Erlach, en 1649, puis en 1681 au baron de Montclar, commandant en chef des troupes françaises en Alsace. La ville de Colmar en hérita en 1714. Le château devint bien national en 1793, propriété privée en 1821 avant d'être classé monument historique en 1840. La Société pour la Conservation des MH d'Alsace fit débayer, en 1862, la cour et consolida les murs. Pendant la première guerre mondiale, l'armée impériale y installa un observatoire. L'armée française fit de même en 1939-40 en l'orientant vers le Rhin. La Wehrmacht récidiva à la fin de la guerre en orientant le poste d'observation vers le champ de bataille de la poche de Colmar.

En 1985 et 1990, en deux phases successives, le département du Haut-Rhin acquit l'ensemble. Ouvert au public en 1986, le château est l'objet d'une mise en valeur progressive depuis lors visant non pas à reconstruire un château idéal mais à consolider les maçonneries en déshérence et à reconstituer sur la base de données archéologiques irréfutables, certains bâtiments en vue de leur affectation ultérieure à des fins culturelles,

pédagogiques et touristiques. Une voie médiane entre konservieren et restaurieren dont le château du Haut-Koenigsbourg est le contre-exemple.

Comme vous pouvez le constater, le Hohlandsbourg est un des monuments médiévaux les plus importants d'Alsace. L'enceinte délimite un espace rectangulaire d'environ 100/60 m. Ce qui frappe le visiteur, c'est la vaste cour basse entourée par l'imposante muraille dont il est désormais possible de parcourir le chemin de ronde. Elle a été construite à la fin du XIIIe s. Après la prise de l'Oberschloss, le noyau fortifié primitif. Les courtines comptent plus de 30 archères ouvertes dans l'épaisseur de la maçonnerie, chacune comportant une vaste chambre de tir propre à accueillir confortablement l'archer ou l'arbalétrier appelé à la défense du château. L'épaisseur moyenne de l'enceinte est de 2 m. Sa hauteur après reconstruction partielle est de 12 m en moyenne. Le château a été implanté sur un éperon rocheux granitique dont les constructeurs ont habilement su tirer parti en concevant le système défensif. Les trois bâtiments dans le coté est de la basse-cour, coiffés d'un toit en appentis, s'appuient sur le mur d'enceinte. Le 2 et le 3 e ont servi de logements aux comtes de Lupfen (XV^e) et au baron Lazare de Schwendi qui reste la personnalité la plus connue ayant habitée le château.



Né en 1522 à Mittelbiberach dans le Wurtemberg du sud, il avait fait d'utiles et profitables études à Bâle et à Strasbourg. Il parle, outre sa langue maternelle, le latin et le français. Il entre au service de Charles-Quint en tant qu'homme de guerre et colonel de l'armée impériale. L'empereur le nommera chevalier et conseiller impérial en reconnaissance de son dévouement. Lazare de Schwendi servira, avec une égale fidélité, Philippe II et Ferdinand I^{er}, participera à la campagne de France – contre le roi Henri II et connaîtra son moment de gloire sous Maximilien II qui en fit son commandant en chef de l'armée impériale fortement engagée contre les Ottomans de Soliman le magnifique. Marié à une strasbourgeoise, Anne de Boecklinsau, Schwendi, qui contrairement à une légende tardive et insistante n'a pas introduit le cépage du Tokay en Alsace, gèrera avec soin ses domaines dans le Brisgau et en Alsace, le château de Hohlandsbourg et

celui de Kientzeim, non loin de Kaysersberg, où il réside le plus souvent. Ce catholique, qui avait épousé une luthérienne en seconde noce, pratiqua une tolérance active dans sa seigneurie. Usé par sa vie de soldat, il décède à 61 ans en 1583. Inhumé dans l'église de Kientzheim, il a souhaité que soit érigé près de sa tombe un monument funéraire le représentant revêtu de son armure. Le bas-relief qui figure en grandeur nature l'ancien général en chef de l'armée impériale et seigneur de Hohlandsbourg est toujours visible.

Autre curiosité que je porte à la connaissance des nombreux Sélestadiens présents, le château abrita au XIVe siècle, l'érudit rabbin Samuel Schlettstadt, probablement originaire de notre cité, qui dirigeait à Strasbourg une école talmudique réputée. Il rédigea, ici même, vers 1370-1375 un abrégé du volumineux Talmud, appelé le petit Mardochee. En proie à des persécutions à Strasbourg, il avait trouvé dans la seigneurie du Hohlandsberg, terre habsbourgeoise, sécurité et asile. La protection des Juifs fut, en effet, une constante de la politique des Habsbourg.

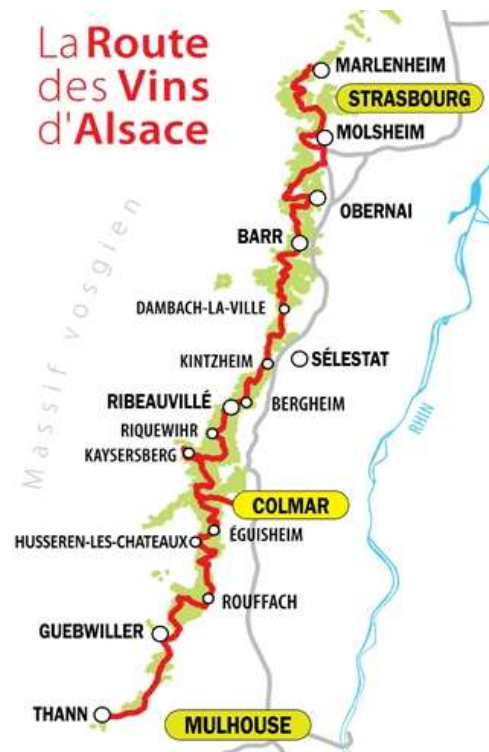


Histoire des Vins d'Alsace

<http://www.vinsalsace.com/fr/vignoble-route-des-vins/histoire-et-culture>

Les premières traces de vigne en Alsace

La vigne, sous des formes assez éloignées des variétés actuelles, a existé bien avant l'apparition de l'homme sur le territoire géographique qui devait former par la suite la vallée du Rhin.



Mais si les fruits de la vigne ont été utilisés dans cette région depuis des temps immémoriaux, le passage du stade de la cueillette à celui de la culture proprement dite s'est effectué après la conquête romaine. Des vestiges témoignent de l'importance grandissante de la viticulture : amas de pépins, restes de fûts de bois, puis peu à peu motifs de décoration utilisés à partir de la vigne sur poteries ou en bas-reliefs. L'existence, dès le II^e siècle, de transports de vin sur la Moselle et le Rhin prouve également que cette production est entrée très rapidement dans l'ère de la commercialisation.

La vigne résiste aux invasions

L'invasion des Germains au Ve siècle amène un déclin passager de la viticulture, mais des documents écrits nous révèlent que les vignobles ont assez rapidement repris une importance croissante, en relation d'ailleurs avec l'influence prépondérante, sous les règnes des Mérovingiens et des Carolingiens, des évêchés, abbayes et couvents fondés en grand nombre à cette époque. La vigne couvre peu à peu la terre alsacienne.

L'âge d'or

Au début du XIII^e siècle, on dénombre une centaine de villages viticoles, puis 170 au XIV^e siècle. Cette expansion se poursuit sans interruption jusqu'au XVI^e siècle, au cours duquel elle atteint son apogée.

Les maisons de style Renaissance, présentes encore dans maintes communes viticoles, témoignent de la prospérité de ce temps où les Vins d'Alsace s'exportent dans toute l'Europe grâce notamment aux transports fluviaux (l'Ill, le Rhin). Des taxes sur le vin, extrêmement lucratives pour les municipalités, les monastères ou les seigneurs, sont imposées.

Durant cette époque naissent également les premières réglementations sur les cépages – parmi lesquels sont déjà mentionnés le Traminer, le Muscat ou le Riesling –, leur culture et leur vinification. Ces réglementations, sévères pour l'époque, témoignent de la volonté d'affirmer l'identité des vins à travers une viticulture de qualité.



De la guerre de Trente Ans au phylloxera

La guerre de Trente Ans (1618-1648), période de dévastation par les armes, le pillage, la faim et la peste ont des conséquences catastrophiques sur la viticulture comme sur les autres activités économiques de la région. Les villages sont ruinés, le vignoble saccagé.

Le commerce fluvial est interrompu ainsi que les relations vers les pays nordiques (Pays-Bas, pays scandinaves, Allemagne du nord et du centre, Angleterre).

Mais dès la fin de la guerre et malgré la perte de ces marchés, les cités viticoles des collines sous-vosgiennes, à l'image d'Amerschwir, se reconstruisent. Tout au long du XVII^e siècle Strasbourg reste le centre privilégié des exportations en Allemagne et en Lorraine, tandis que Colmar et sa région visent le marché suisse, la Souabe, la Bavière, une partie de la Lorraine et les vallées vosgiennes. Les Vins d'Alsace « des coteaux » sont reconnus comme d'excellents vins blancs.

Devant le succès des Vins d'Alsace, certains propriétaires n'hésitent pas à dépasser les limites traditionnelles fixées pour la culture de la vigne. Le vignoble dévale dans la plaine où sont cultivés des cépages communs destinés à une production de masse, créant une opposition avec le vignoble des coteaux qui continue à produire des vins de qualité.

En 1731, un édit royal tente de mettre fin à cette situation mais sans succès, la tendance s'accroissant encore après la Révolution. En effet, la nationalisation des terres seigneuriales et ecclésiastiques a des conséquences importantes sur la physionomie du vignoble : les propriétés, morcelées, sont rachetées par les paysans qui produisent à leur tour du vin.

Avec l'époque napoléonienne, les vigneron produisent à outrance des vins appréciés par les armées, ce qui incite encore à la plantation de nouveaux cépages : la superficie du vignoble passe de 23 000 hectares en 1808 à 30 000 hectares en 1828.

Il s'instaure une époque de surproduction, souvent fatale aux vignobles des coteaux, aggravée par la disparition totale des exportations et une diminution de la consommation du vin au profit de la bière.

En 1870, cette production de masse est maintenue durant l'occupation des Allemands. Les négociants achètent à bon marché des vins acides provenant de cépages productifs. Ces vins, sans corps et sans fruité, se prêtent bien à la fabrication des vins artificiels allemands, coupés avec de l'eau, du sucre et des arômes. Les Vins d'Alsace perdent toute identité tandis que le déferlement de vins frelatés sur le marché aboutit à la chute des prix.

Les accidents climatiques et les maladies de la vigne, l'oïdium et le phylloxera, s'ajoutent à ce tableau déjà bien sombre.

Le renouveau après la Première Guerre mondiale

En 1918, de la plus grande région viticole allemande, l'Alsace redevient la plus petite région viticole de France.

Afin de résister aux maladies qui menacent d'éradiquer le vignoble, les viticulteurs ont recours aux hybrides. Deux tendances économiques s'affrontent alors durement : d'une part, les partisans d'une production de vins de qualité élaborés à partir de cépages typiques et, d'autre part, ceux qui sont persuadés qu'il faut produire des masses de vins bon marché, au besoin à l'aide d'hybrides-producteurs directs.

Le vignoble doute et régresse. Ainsi, la diminution de la superficie du vignoble, amorcée en 1902, se poursuit jusque vers 1948, tombant à 9 500 hectares dont 7 500 en appellation Alsace.

C'est au cœur de ces épreuves que les viticulteurs alsaciens se rassemblent et décident d'organiser la profession, au sein de l'Association des Viticulteurs d'Alsace (AVA). Ils mettent toute leur ténacité à améliorer la qualité des vins et à renouer avec la grande tradition des Vins d'Alsace.

Mais le contexte historique leur est une fois encore défavorable et il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour voir le vignoble se lancer dans un véritable plan de restructuration.

La période contemporaine : consécration en AOC

Une ordonnance est signée le 2 novembre 1945 par le Général de Gaulle. Elle définit les appellations d'origine des Vins d'Alsace et fixe les premières règles. L'aire de production est délimitée, en privilégiant les coteaux au détriment des plaines. Les anciens cépages productifs sont abandonnés au profit des cépages les plus fins. L'évolution du vignoble alsacien vers une production de vins de qualité se concrétise par la reconnaissance de l'AOC Alsace en 1962.

Peu à peu, la nécessité d'une harmonisation des intérêts et des moyens des différentes familles professionnelles apparaît, en particulier pour fixer le prix des raisins. En résulte la création par décret, le 22 avril 1963, du Conseil Interprofessionnel des Vins d'Alsace, dont les quatre missions fondamentales sont les suivantes :

- procéder à toutes études sur la production et la commercialisation des Vins d'Alsace et centraliser à cet effet toutes statistiques et tous renseignements d'ordre technique, économique et pratique ;
- apporter aux producteurs, coopératives vinicoles, négociants, courtiers et commissionnaires toute assistance technique et pratique, utile pour l'amélioration du vignoble et de la qualité des Vins d'Alsace ;
- faciliter les relations entre producteurs et acheteurs de raisins, notamment en étudiant chaque année les éléments de la fixation des prix des vendanges ainsi que les modalités de paiement applicables aux transactions les concernant ;
- informer les consommateurs, en particulier les consommateurs étrangers, de la qualité des Vins d'Alsace, et développer l'exportation de ces vins.

Suivent les décrets de l'AOC Alsace Grand Cru en 1975 et de l'AOC Crémant d'Alsace en 1976. Le cadre réglementaire fixé par ces AOC ne cesse depuis d'évoluer, avec la définition de critères plus sévères et plus ambitieux.

En cinq siècles, il n'est pas un vignoble qui ait subi autant d'aléas que celui d'Alsace. Aujourd'hui, il se situe parmi les plus belles et grandes régions de production françaises.

Grâce aux efforts constants accomplis ces dernières décennies par toute la profession, la qualité des Vins d'Alsace est unanimement reconnue. Proches de leur terroir et fiers du chemin parcouru, les viticulteurs alsaciens font des vins qui leur ressemblent, des vins authentiques, frais et aromatiques. Rassemblés au sein du CIVA (Conseil Interprofessionnel des Vins d'Alsace) et de l'AVA (Association des Viticulteurs d'Alsace), producteurs et négociants concourent ensemble au rayonnement des Vins d'Alsace dans le monde.

C'est en Alsace qu'est conservé le plus vieux vin du monde, datant de 1472, et le plus ancien foudre en activité.



Nidermorschwier



Histoire de Colmar

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Colmar>

Préhistoire et Antiquité

À la Préhistoire, entre 5000 et 4000 avant notre ère, des groupes humains venant du bassin du Danube ont peuplé les bords du Rhin, comme en témoignent les silex exposés au musée Unterlinden. Ces peuplements s'identifient à la culture rubanée et sont attestés dans les environs de Colmar³⁹. La présence de l'III et de ses confluent (la Lauch, la Thur et la Fecht) a fortement contribué à l'implantation humaine sur le site³⁶.



Une présence celte est attestée entre 1200 et 800 av. J.-C. grâce à la découverte de plusieurs urnes funéraires³⁶. Dans les derniers siècles avant notre ère et toujours aux environs de la ville, près du Hohlandsbourg, une agglomération remontant au Bronze final et se rattachant à la civilisation des champs d'urnes a été découverte et fouillée en 1968.

Les Raurarques ou Rauraques, dont la capitale est Argentovaria (le futur Horbourg), défendent la Villa Columbaria au moment de l'invasion alamane⁴⁰.

En 378, l'empereur romain Gratien soumet ces envahisseurs germaniques, dont des contingents entiers vont intégrer l'armée romaine et qui dès lors vont commencer à coloniser la région. Ces auxiliaires alamans ne parviendront pas à s'opposer, malgré une résistance acharnée, au passage du Rhin par d'autres tribus germaniques et orientales, comme les Huns, en 406⁴¹. Cependant, les colons alémaniques vont devenir peu à peu majoritaires au sein d'une population gallo-romaine. Le bas-latin, parlé par ces derniers, va alors disparaître au profit du germanique[Quoi ?].

C'est aux Ve et VIe siècles, lors de la conquête de la Gaule que les souverains francs occupent de grands territoires sur le futur domaine de la ville. Il s'agit là d'un peuple nomade qui construit de grands bâtiments de bois et de pisé (terre argileuse) : granges, écuries, pressoir, cuisine, basse-cour, colombier... et crée au centre une construction soignée pour son souverain^{GB 2}.

Haut Moyen Âge

L'aristocratie alémanique va finalement être défaite et massacrée par les Francs, mettant un terme au conflit multiséculaire qui oppose ces deux fédérations de peuples germaniques. La région de Colmar va alors être dominée par les clans mérovingiens et christianisée.

L'acte de donation de Louis le Pieux, rédigé à Francfort le 12 juin 823, mentionne pour la première fois la ville sous le terme « Notre fisc nommé colombier ». L'empereur carolingien cède à l'abbaye de Munster une partie de forêt du fisc de Columbarium^{GB 1}, alors habité par quelques domaines fermiers⁴².

À deux reprises, en 883 et 884, Charles III le Gros tient une assemblée où sont présents tous les dignitaires de l'Empire, entre la Meuse et l'Elbe, et au-delà des Alpes et de l'Italie du nord^{GB 2}.

Moyen Âge central

Vers 965, le domaine royal carolingien est scindé entre l'Oberhof (domaine d'en-haut), qui revient au monastère clunisien de Payerne (canton de Vaud en Suisse) ; et le Niederhof (domaine d'en-bas), qui devient propriété de l'évêque Conrad de Constance^{GB 2}. Vers l'an mil, on y construit une église en lieu et place de l'actuelle Collégiale Saint-Martin. Elle se composait d'une abside carrée, d'un transept de 19 par 8 mètres ainsi que d'une nef de 15 mètres de long^{GB 2}. La ville est détruite par un incendie en 1106^{GB 3}.

L'empereur Frédéric Barberousse fait étape à Colmar, sans doute pour signer le traité de Constance (il y repassera en 1156, 1179 et 1186) ainsi que le roi Philippe de Souabe en 1212^{GB 3}.

La commune se développe progressivement et accède au statut de ville impériale en 1226^{OT 2}, sous la suzeraineté de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen (qui se rendra dans la ville en 1235)^{OT 3}. C'est à cette époque que commencent à s'installer diverses communautés religieuses, telles que les Franciscains, les Dominicains et les Augustins³⁶.

Le prévôt Jean Roesselmann, après avoir libéré les Colmariens de la domination de l'évêque de Strasbourg en 1261, repousse une nouvelle attaque en 1262 au prix de sa vie⁴³.

En 1278, Rodolphe de Habsbourg donne à la ville libre du Saint-Empire romain germanique^{OT 2} ses Libertés communales. Dans ce document daté du 29 décembre et rédigé en allemand, le comte affiche quarante-quatre prescriptions relevant du droit pénal, du droit privé et des procédures. Par exemple, pour un meurtre sur le ban de la commune, la punition était la décapitation et la démolition de la maison^{GB 4}.

En 1293, la ville tente en vain de se soulever contre le roi Adolphe de Nassau. Deux ans plus tard, Colmar construit son premier hôtel de ville^{OT 3}.

Moyen Âge tardif

Le premier port de Colmar, le Ladhof (étymologiquement « l'endroit où l'on charge les marchandises »), voit le jour en 1337, au confluent de la Thur et la Lauch. Les marchandises y étaient embarquées jusqu'à Strasbourg, puis vers les pays rhénans.

La Décapole d'Alsace naît en 1342 grâce à l'agrément de Charles IV. Elle compte alors sept villes. Colmar la rejoint le 28 août 1354, pour donner naissance à la confédération des dix villes impériales. Il s'agit du premier syndicat intercommunal de la région^{GB 5}. Elles se promettent secours mutuel en cas d'agression extérieure mais n'écartent pas l'idée d'un conflit interne qui serait résolu à l'amiable⁴⁴. Haguenau, ville du Landvogt qui gère depuis le XIII^e siècle le domaine impérial peut être considéré comme chef-lieu administratif. Ce regroupement envoie des députés aux diètes de l'Empire et aux assemblés des villes impériales.



La ville se dote en 1360 d'une constitution stable. Le gouvernement est confié aux bourgeois et membres de la corporation^{GB 6}. En 1376, elle obtient le droit de fabriquer de la monnaie et entre, en 1403, dans l'alliance monétaire du Rappenmünzbund.

Une grande épidémie de peste bubonique frappe la ville en 1418.

En 1469, l'archiduc Sigismond, qui représente l'empereur d'Allemagne en Alsace, a d'impérieux besoins d'argent. Charles le Téméraire lui consent un prêt mais réclame en gage une partie de la province. Dans la région

conçédée, il délègue un bailli, Pierre de Hagenbach. Sa cruauté est telle que les villes d'Alsace se hâtent de rembourser le Téméraire. Mais Hagenbach refuse de céder la place. Battu et fait prisonnier, il est condamné à avoir la tête tranchée. L'honneur de l'exécution revient au bourreau de Colmar, en 1474⁴⁵. La tête de Hagenbach, momifiée, est conservée au musée Unterlinden, ainsi que le glaive du bourreau.

Le Koïffhus est achevé en 1480. Il sert à la fois de magasin pour les marchandises, de bureau de douane et de lieu de réunion des députés de la Décapole^{GB 6}.

Le XVI^e siècle et la réforme protestante

En 1512, la communauté juive est exclue de la ville. Elle y était présente depuis le XIII^e siècle et ne trouvera plus droit de cité jusqu'à la Révolution^{GB 7}.

Le statut communal est modifié en 1521, le nombre de corporations est rapporté à vingt.

La ville devient un foyer de propagande luthérienne entre 1522 et 1525 grâce aux ouvrages de l'imprimeur Farckall. À la suite de la guerre des paysans, les premiers groupes de sympathisants de la Réforme se rassemblent^{OT 2} (affaire du prédicateur Hans, tentative de sédition de l'aubergiste Bader). La ville échappe de peu aux violences de la guerre des paysans^{GB 7} en 1525.

En 1528, le médecin-alchimiste Paracelse se réfugie à Colmar avant de reprendre sa vie errante⁴⁶.

Malgré le ralliement de nombreuses villes alentour, la Réforme ne parvient pas à s'introduire à Colmar. L'échéance est retardée notamment par le prédicateur dominicain Jean Fabbri et le prieur des Augustins Jean Hoffmeister.

Le gouvernement de Colmar régleme, en 1538, la vie des clercs à l'intérieur des couvents à la suite d'abus constatés^{GB 7}.

La peste de 1541 fait 1 560 victimes dans la ville⁴⁷, les franciscains sont décimés.

Georges Wickram, considéré comme le créateur du roman populaire en langue allemande, crée en 1548 une école de chanteurs (Meistersingerschule).

En 1555, la paix d'Augsbourg rétablit officiellement la coexistence du catholicisme et du luthéranisme dans l'EmpireGB 7.

Le magistrat est renouvelé en 1564 et voit arriver des hommes neufs favorables à un changement de situation.

La réforme luthérienne est introduite en 1575OT 2, un demi-siècle après Strasbourg ou Bâle. Le 14 mai, le conseil de la ville, sous la direction de l'Obristmeister Michel Buob, autorise le culte protestant à côté du culte catholique. Le lendemain a lieu le premier culte protestant en l'église des Franciscains, officié par le pasteur de Jebsheim Jean CellariusGB 7.

L'architecte strasbourgeois Daniel Specklin dote la ville de nouvelles fortifications en 1580.

Guerre de Trente Ans (1618-1648)

La guerre de Trente Ans touche particulièrement l'Alsace48 et prend fin à la signature des traités de Westphalie, qui consacrent la victoire de la France et de la Suède sur le Saint-Empire romain germanique.

Le traité d'Osnabrück permet à chaque confession de récupérer les biens et droits qu'elle possédait au 1er janvier 1624. Quant au traité de Münster, il permet à la France de récupérer les possessions des Habsbourg, notamment le grand bailliage qui incluait les dix villes impériales de la Décapole, dont faisait partie ColmarGB 8.

Guerre de Hollande (1672-1678)

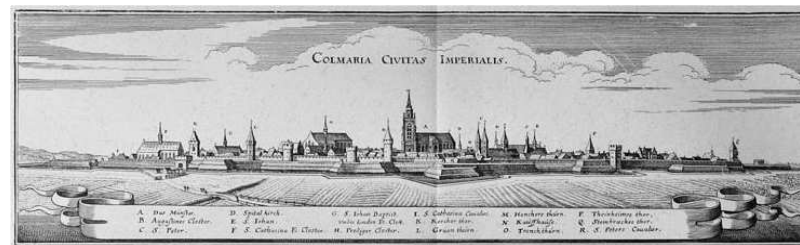
Lors de la guerre de Hollande, Colmar tente de renouveler ses privilèges impériaux. Elle participe notamment à l'effort de guerre de l'Empire contre les Turcs. Cet effort est connu comme la Türkenhilfe, littéralement « aide turque »GB 9.

Au printemps 1673, décision est prise de s'emparer de Colmar. Louvois et le marquis de Coulanges, accompagnés de 500 cavaliers, se présentent aux portes de la ville le 28 août. Il y pénètrent conjointement par les portes de Deinheim et de Rouffach. Les Colmariens sont désarmés le lendemain. 4 000 hommes sont mis à l'œuvre pour démanteler les fortifications qui avaient fait l'orgueil de la villeGB 9. Avec leurs restes sera construit un hôpital.

Le 30 août, le roi Louis XIV et son cortège de 200 carrosses se rendent dans la ville pour constater l'avancé des démolitions et prononce ces mots : « Messieurs les Colmariens ne sont plus si glorieux comme ils étaient ! »GB 10.

Toutefois, à l'automne 1674, les armées du Saint-Empire envahissent l'Alsace et le grand Électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume s'installe à Colmar avec 1 200 hommes.

Le 5 janvier 1675, le vicomte de Turenne bat les hommes de l'Empire à Turckheim. La peur de subir les mêmes atrocités pousse Colmar à se soumettre aux Français. Le traité de Nimègue, signé le 5 février 1679, met fin à la guerre. Le lys remplace désormais l'aigle, Colmar est devenue ville royale françaiseOT 2.



Trutzthaler de Colmar, 1666.

XVIIe et XVIIIe siècles

Le traité de Rueil est signé le 1er août 1635 entre Louis XIII et ColmarOT 2, la ville est placée sous la protection du roi, sans pour autant abandonner son statut de ville de l'Empire49. La parité confessionnelle des postes de gouvernement entre catholiques et protestants est instaurée, bien que ces derniers représentent les deux tiers de la populationGB 11.

En 1683, Colmar accueille la commanderie militaire de la Haute-Alsace (commissaires des guerres, commissaire régional d'artillerie, contrôleur de l'hôpital royal militaire, commissaire provincial des poudres et salpêtres)GB 11. Une nouvelle division territoriale relevant de l'Intendant d'Alsace voit le jour en 1695 : Colmar devient chef-lieu de subdélégationGB 11. La ville obtient en 1698OT 2 le siège du Conseil souverain d'Alsace50 (anciennement à Ensisheim), devenant ainsi la capitale judiciaire de la province d'Alsace. La première séance date du 22 mai et a lieu dans la maison dite du WagkellerGB 12.

En 1714, la ville fait l'acquisition de la seigneurie du Hohlandsbourg et cède le prieuré de Saint-Pierre aux jésuites qui sont installés dans la ville depuis 1698GB 13. L'architecte strasbourgeois Jean-Jaques Sarger édifie l'église des Jésuites entre 1735 et 1750, actuellement sur le terrain du lycée BartholdiGB 13.

C'est en 1751 que l'historien Jean-Daniel Schoepflin publie le premier tome de l'Alsatia Illustrata51



Voltaire séjourne à Colmar pendant l'hiver 1753-1754, à la suite de son renvoi de la cour du roi de Prusse Frédéric II. Il y effectue des recherches sur l'histoire de l'Empire, avec l'aide appréciable des conseillers et avocats du Conseil souverain dont il dira : « J'ai trouvé à Colmar des avocats qui sont plus instruits de l'histoire de l'Empire qu'on ne l'est à Vienne. Gens d'un mérite solide, communicatifs qui ont de belles bibliothèques et sont entièrement à notre service. Je suis dans le seul pays de France où l'on puisse trouver des secours sur cette matière qu'on ignore parfaitement à Paris. » Les jésuites contestent ses talents d'historiens et dès lors il gardera un souvenir mitigé de son séjour à Colmar. Il parlera de la ville comme d'une « petite ville dévote, remplie de tracasseries, où tout le monde se confesse, tout le monde se déteste ».

Théophile Conrad Pfeffel fonde l'Académie militaire en 1773. Il s'agit en fait d'un lieu ne s'adressant qu'à des enfants protestants, nobles le plus souvent, et qui leur permettaient de se destiner à une carrière militaire. Il en dira : « Notre établissement n'est pas une école d'élite pour des soldats ou des commerçants, mais une pépinière pour tous ceux qui veulent émerger du vulgaire. » L'école a accueilli 288 élèves en vingt ans.

La Révolution et le XIXe siècle

La ville, promue chef-lieu du Haut-Rhin en 1790, compte alors plus de 13 000 habitants. Étienne Ignace Salomon en devient le premier maire.

En 1791, la ville devient siège de l'évêché constitutionnel du département et la collégiale Saint-Martin est érigée en cathédrale, et ce jusqu'au concordat de 1802. Hérault de Séchelles convertit le tribunal criminel du Haut-Rhin en tribunal révolutionnaire en 1793. Treize exécutions seront prononcées en quelques mois. En 1800, la ville devient chef-lieu du département et accueille son premier préfet, Jean-Baptiste Harmand. Son siège se trouve initialement dans l'abbaye cistercienne de Pairis (actuel hôtel de ville), avant de déménager en 1866. La ville redevient capitale judiciaire et reçoit un tribunal d'appel qui deviendra une cour d'appel en 1804. À la suite du plébiscite pour l'Empire, elle devient une cour impériale et la ville retrouve un maire, François Antoine Richter.

Colmar accueille le roi Charles X en 1828, ainsi que le duc d'Orléans et de Nemours en 1831.

Au XIXe siècle, Colmar est marquée par de nombreuses émeutes. La première se tient en 1833. Surnommée « émeute de la piquette ». Elle fait suite à la volonté de l'administration fiscale de taxer un petit vin local, le Bubberi, comme les vins des grandes tables. La révolte gronda fin octobre : les ouvriers rejoignent les maraîchers et les vignerons. Des barricades sont dressées. La garde nationale fut requise mais le texte fut retiré sous la menace du déversement de la piquette dans le ruisseau de la Sinn. Le vicomte de Croismare fut destitué.

L'inauguration de la ligne de chemin de fer Bâle-Colmar-Strasbourg a lieu en 1841. L'année suivante se tient l'émeute dite « des fagots » : en 1842, la municipalité, conduite par le maire Chappuis, décida de taxer le bois de chauffage. Des manifestants occupent la mairie en juin et, devant leur détermination à en découdre avec le maire, il fait intervenir un escadron de lanciers venu de Sélestat.

La ville atteint les 20 000 habitants en 1845. En 1854, une épidémie de choléra sévit sur la ville : 505 personnes sont touchées, et 349 décèdent des suites de la maladie. La cause principale en est la propreté des rues et des maisons. Au plus fort de l'épidémie et effrayée par l'hygiène déplorable, l'administration décide d'interdire les aliments à risques, dont le concombre. S'ensuit une troisième émeute, dite « des concombres ». Les maraîchers, et notamment trois sœurs, s'en prirent au marché à un sergent et à son escouade. Ils furent bombardés de légumes. La police et l'armée durent intervenir pour rétablir le calme. Le maire Chappuis se serait bien passé de cette nouvelle émeute.

En 1855, Colmar est encore marquée par une émeute, dite cette fois « des corbillards ». Les Colmariens avaient la tradition de leur dernière demeure au Rappendantz (l'endroit où dansent les corbeaux), accompagnés par des

charpentiers, serruriers, sculpteurs et porteurs. Cette année-là, la ville voulut confier les enterrements à une société de pompes funèbres. Les premiers corbillards durent travailler entourés de gendarmes et de policiers. L'affaire déplut au préfet qui finit par destituer le maire ChappuisGB 20.

Guerre franco-allemande de 1870 et annexion

Débutant le 19 juillet 1870, la guerre oppose la France du Second Empire et le royaume de Prusse. Le 14 septembre, Colmar s'illustre par la résistance de ses habitants au pont de Horbourg, épisode auquel participe Auguste Bartholdi.

L'Alsace est particulièrement meurtrie ; de nombreux combats ont lieu. Le bombardement de Strasbourg a notamment entraîné la destruction d'un manuscrit du XIIIe siècle, le Hortus deliciarumGB 21.

Le conflit prend fin le 29 janvier 1871 et la France, défaite, signe le traité de Francfort le 10 mai suivant⁵³ et donne l'Alsace et la Moselle. Colmar devient chef-lieu du district de la Haute-Alsace dans le Reichsland d'Alsace-Lorraine. Le Conseil municipal reste en place et les élections à l'Assemblée Constituante française sont tolérées par l'occupant. Une disposition libérale du traité permet à plus de 3 000 habitants de prendre la nationalité françaiseGB 21.

Le français est banni des textes officiels en 1883GB 22.

Début du XXe siècle

En 1902, une ligne de tramway en 1902 est ouverte entre la gare et le canal. Une seconde ligne verra le jour en 1914 entre les routes de Bâle et de StrasbourgGB 23.

L'année 1908 est marquée par une visite officielle de l'empereur allemand Guillaume II⁵⁴GB 24.

En 1910, la ville compte 43 800 habitants, dont 4 000 militairesGB 24.

Première Guerre mondiale

La première Guerre mondiale débute le 3 août 1914. Le 23 août, des patrouilles de chasseurs à cheval français pénètrent dans la ville et laissent espérer une libération rapide. L'armée se repliera sur les VosgesGB 25.

Quatre personnes meurent dans des bombardements le 8 août 1917. D'importants dégâts sont occasionnés aux bains municipaux et à l'école d'UnterlindenGB 25. Le 16 août, un combat aérien oppose 14 appareils allemands à des avions français.

La guerre prend fin le 11 novembre 1918. Le 22, la ville acclame l'arrivée du commandant en chef des armées de l'est, le général CastelnauGB 26. Les représentants du gouvernement Clemenceau et Poincaré arrivent en ville le 10 décembreGB 26. D'autres personnalités suivront comme Joffre et Foch.

Le traité de Versailles signé le 28 juin 1919 met fin à la guerre et rend à la France ses territoires perdus, l'Alsace et la Lorraine annexées⁵⁴.

Entre-deux-guerres

En 1928, a lieu le « procès de Colmar » contre les chefs autonomistes alsaciens. Cela fait suite au malaise suscité entre autres par les déclarations d'Édouard Herriot (le 17 juin 1924) qui voulait introduire l'ensemble de la législation républicaine dans la régionGB 27.

Seconde Guerre mondiale

La France entre en guerre le 1er septembre et les Allemands entrent à Colmar le 17 juin, l'Alsace est annexée de fait. Il s'ensuit une brutale germanisation et nazification. Des monuments sont saccagés comme la statue de l'amiral Bruat et la statue du général RappGB 27. La région reste cependant juridiquement sous souveraineté française.

En 1942, les Allemands démantèlent le réseau de résistance colmarien, actif depuis 1940, et emprisonnent ses responsablesGB 27. Le 25 août, une ordonnance rend obligatoire le service militaire, et 123 000 jeunes sont contraints d'endosser l'uniforme de la Wehrmacht ou de la Waffen-SS, 40 000 n'en reviendront pasGB 27.

Le 18 septembre 1944, un train de munitions explose à la gare de marchandises, provoquant des dégâts dans un rayon d'un kilomètreGB 27.

Le 2 février 1945, Colmar est la dernière ville alsacienne à être libérée de l'occupation nazie⁵⁵, après une longue résistance de la poche de Colmar⁵⁶. Le général de Gaulle se rend dans la ville libérée le 10 février et y reviendra en tant que président de la République le 20 novembre 1959GB 28.



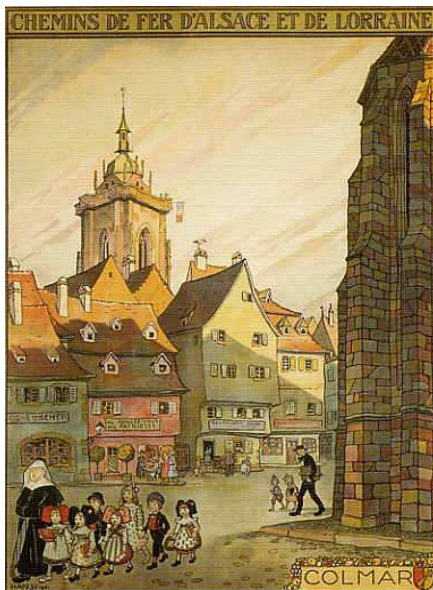
Jean-Jacques Waltz aka Hansi

<http://www.ot-colmar.fr/en/famous-people-from-colmar/177-jean-jacques-waltz-aka-hansi>

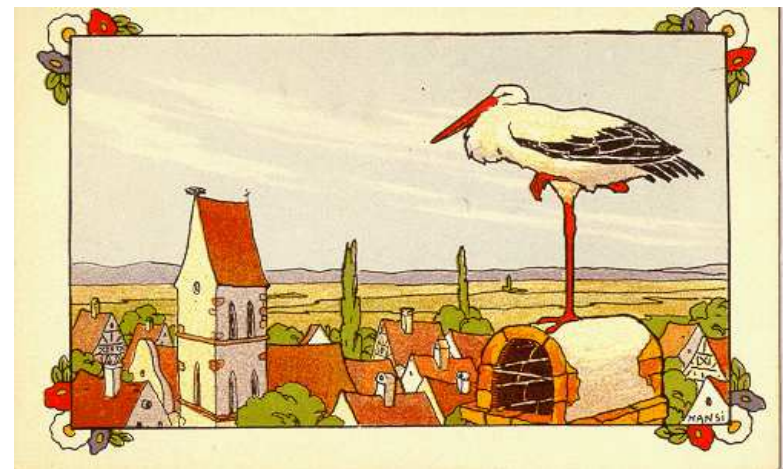
From his real name Jean-Jacques Waltz (1873-1951), Hansi was a painter, a draftsman and a caricaturist. Before and during the First World War he exercised his verve against the Germans who had annexed Alsace in 1871. Jean Jacques Waltz was born in Colmar in 1873, 2 years after the annexation of Alsace by Germany. He is the son of Andrew Waltz, a butcher who became librarian and then curator of the Unterlinden museum. After studying at the Beaux-Arts de Lyon from 1892 to 1895, where he discovered that he felt nostalgic for France, he returned to Alsace and worked as a textile designer, first in Cernay and then in Logelbach. In 1909 he resigned to devote himself exclusively to drawing.



The work of the man, who took as pseudonym "Hansi" in 1907, was affected before the war by a deep anti-Germanic feeling. His works « der Professor Knatschke » (1908), « L'Histoire d'Alsace racontée aux petits-enfants par l'Oncle Hansi » (1912) or « Mon village, Ceux qui n'oublient pas » (1913), all show a strong attachment of Alsacians to France and their desire to become French again. Imprisoned at the beginning of the Great War, Hansi escaped and joined the French army to become translator in a service of propaganda. After the war, he presented in its various publications like "le Paradis tricolore" (1918), "l'Alsace heureuse" (1919) or "Colmar en France" (1923) the image of a patriotic Alsace which was happy to be French again. But this idyllic image of a rural, wonderful, pleasant, red, white and blue and somewhat backward-looking and folkloric Alsace did not correspond to reality.



Exceeded by the misunderstandings between the French administration, who wanted to clear 50 years of German occupation, and the Alsacians, who wanted that their cultural specificities were recognized, Hansi, whose work had helped to hide the extent of the disagreement, gradually leaved the public arena. He made the choice of the future by talking to children as "Uncle Hansi," in "La Merveilleuse histoire du bon Saint Florentin d'Alsace" (1925). If he succeeded to his father as curator of the Unterlinden museum, he also showed great activity in advertising, particularly among the "Mines domaniales de potasse" of Alsace, where he designed a new logo and many postcards. Hansi, known for his anti-Germanism, first fled in Burgundy and then in Agen, where the services of the prefecture of Haut-Rhin were, after the declaration of war in 1939. Caught by agents of the Gestapo, he was beaten on the night of 10 to 11 April 1941 and left for dead. After a visit in the south, he found shelter in Lausanne (Switzerland), where he would wait the end of the war to return to his native Colmar. He died there June 10, 1951.



Dabo

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Dabo>



Dabo est une commune française située dans le département de la Moselle, en région Lorraine.

Dabo est un village, situé en plein cœur des Vosges mosellanes, entre Sarrebourg, Phalsbourg et Saverne. Le vaste territoire de la commune s'étend sur le versant ouest du massif vosgien, dans sa partie gréseuse. Ce grès du Buntsandstein, âgé d'environ 240 à 250

millions d'années, constitue un élément marquant du milieu : il se décline dans des reliefs ruiniiformes, tout à fait classiques du modelé en structure gréseuse en de multiples endroits de la commune, comme au lieu-dit des Rochers des Corbeaux. Les espèces végétales sont bien adaptées au substrat gréseux qui confère un haut degré d'acidité aux sols : les épineux ou les fougères couvrent une importante partie du ban communal.

Des vestiges attestent de la présence humaine dès l'âge de pierre, puis des Celtes, des Triboques, des Romains puis des Francs.

Trois familles possédèrent Dabo : la famille de Dagsbourg, issue des ducs d'Alsace et des Carolingiens (IXe-Xe siècle) ; la famille d'Eguisheim jusqu'au début du XIIIe siècle ; la famille de Linange (von Leiningen), dont les descendants Linange-Heydesheim et Linange-Hartenbourg, résidèrent en Allemagne⁵.

Le comté de Dabo appartient aux Étichonides⁶ Hugues Ier, comte du Nordgau (Alsace), au début du Xe siècle, puis à son fils Eberhard IV vers 934. C'est à cette époque que fut construit le château de Dabo (Dachsbourg à l'époque, ou encore Dagsburg en allemand). Les murailles encerclaient tout le pourtour du rocher et comprenaient une tour d'habitation, de petites tours de guet et un bâtiment pour les réserves et les écuries, ainsi qu'un puits pour la réserve d'eau (encore visible aujourd'hui derrière la chapelle). Jouissant de l'immédiateté impériale, le comté de Dabo resta terre d'Empire jusqu'en 1793.

La petite-fille d'Eberhard, Helwige, apporta le comté de Dagsbourg à son époux Hugues VII, comte d'Eguisheim (mort en 1048). Le plus illustre représentant de cette branche d'Eguisheim-Dabo fut leur fils Brunon ou Bruno de Dabo, évêque de Toul puis pape, canonisé en 1087 (saint Léon IX).

Le comté passa en 1234 à la famille de Linange (ou Leiningen en allemand) lorsque l'héritière du comté, Gertrude de Dabo, fille et héritière d'Albert II

de Dabo-Moha et de Gertrude de Bade, laissa veuf son troisième époux, Simon de Linange, qui reprit le titre en 1234. Ce sont les Linange-Dabo qui régnerent sur le comté jusqu'à la Révolution.

Le 24 octobre 1648, l'Alsace fut cédée à la France par les traités de Westphalie. Les comtes de Linange-Dabo, qui refusèrent allégeance à Louis XIV engagé dans la politique des Réunions, prirent les armes contre lui en 1672. Mais après un long siège devant le château, qui constituait un obstacle à l'avancée des troupes, celui-ci dut capituler le 13 mars 1677. Le château de Dabo fut rasé en 1679 sur ordre de Louis XIV et de Louvois, son ministre d'État.

Le traité de Ryswick en 1697 rendit pourtant le comté aux Linange-Dabo, principauté germanique maintenant enclavée entre le duché de Lorraine redevenu indépendant et l'Alsace devenue française.

En 1793, les Linange-Dabo comptèrent parmi les princes possessionnés que la Convention nationale déposséda, afin de réunir leurs seigneuries à la France ; le comté de Dabo fut alors rattaché au département de la Meurthe. Le traité de Lunéville du 9 février 1801, conclu entre Bonaparte et le Saint-Empire romain germanique, octroya aux Princes de Linange, en compensation de leurs pertes territoriales en France, des compensations en Allemagne, en particulier Amorbach en Bavière.

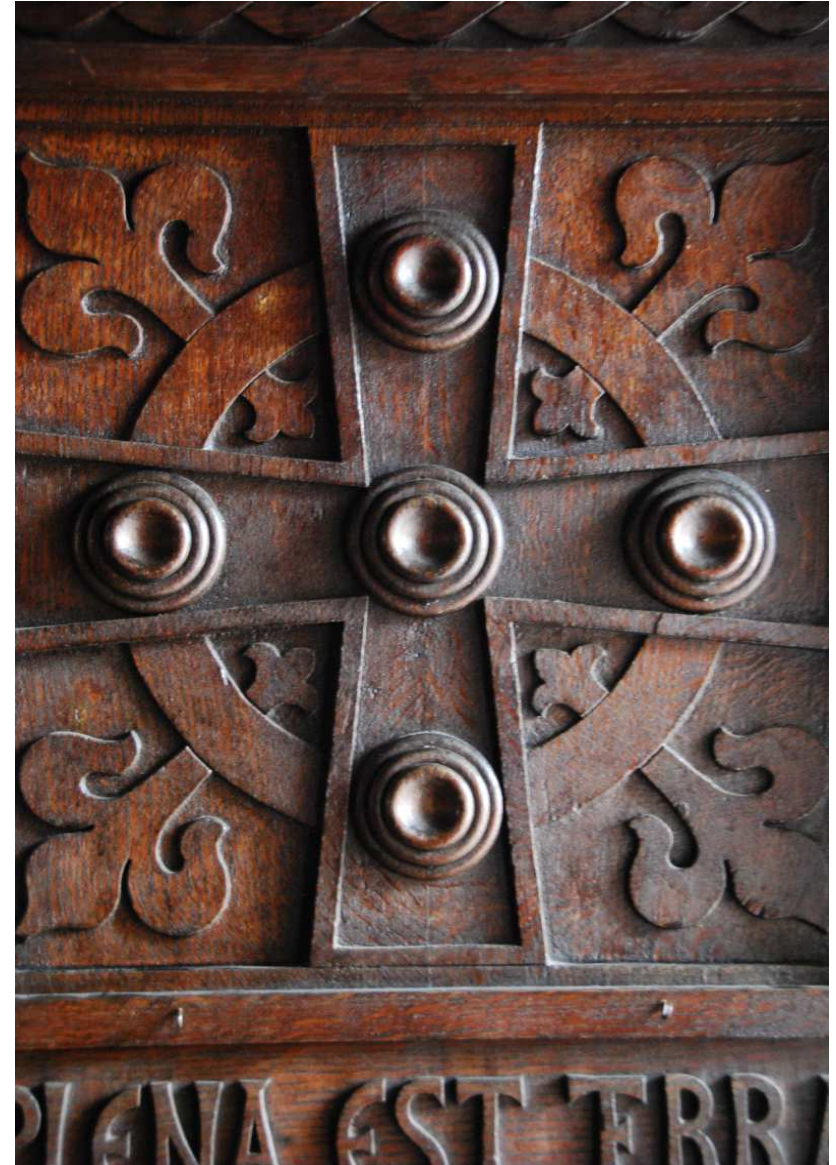
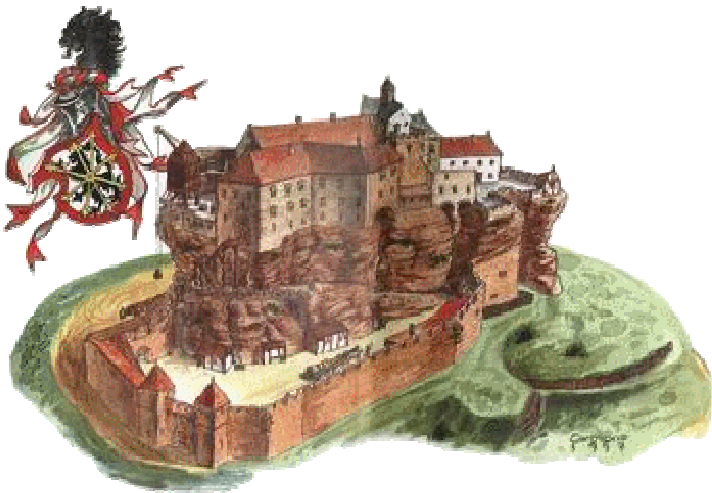


Leon IX

<http://www.ot-dabo.fr/decouverte/histoire.html>

Au début du Moyen Age, le Comté de Dabo était rattaché au Duché d'Alsace. Le château de Dagsburg a été construit par Eberhard, petit fils de Etichon, duc d'Alsace et neveu de Sainte Odile. A la fin du X^e siècle, Hugues IV, Comte d'Eguisheim, épousa Heilwige, fille du Comte de Dagsburg. De leur union naquit Brunon, le futur pape Léon IX.

Vers la fin du XV^e siècle les guerres dévastaient régulièrement le pays. Pour le repeupler, les seigneurs attirèrent des colons venant de France, de Bavière, de Suisse et du Tyrol, et leur accordèrent de nombreux droits forestiers. Le plus ancien règlement forestier date de 1569, et, de nos jours, les habitants de la commune, descendants de ces colons, bénéficient toujours de ces droits dont le plus important est le bois bourgeois c'est à dire l'octroi de 8 arbres résineux par an. L'attribution de ces 8 arbres donne lieu à une importante foire annuelle qui se déroule après le 11 novembre.



Chapelle Saint-Léon IX, Eguisheim

Famille Hattstatt

https://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_Hattstatt



La famille Hattstatt (ou Hadtstatt ou Hadistat) est une famille noble, puissante et l'une des plus riches de la Haute-Alsace qui apparaît vers le XIIe siècle.

Cette famille est originaire du village alsacien de Hattstatt dans le Haut-Rhin et commençait à s'illustrer vers le XIIe siècle. L'existence de la famille des Hattstatt est attestée dès 1188 au cours d'un procès que le fils de Conrad Wernher a avec la commune de

Morswiller (Morschwiller). Cette famille descendait rarement dans la vallée des alentours et vivait seule coupée de la population.

Conrad Wernher fut un redoutable guerrier et renommé par la rudesse et l'inhospitalité de son caractère. Il fut investi dans la dignité de Landvogt par Rodolphe de Habsbourg. Il était parti, atteste Jacques Bretel dans son Tournoi de Chauvency, (avec 100 cavaliers d'élite) au côté de ce roi d'Allemagne pour combattre le roi Otakar ou Ottokar II de Bohême, vaincu et tué lors de la bataille de Dürnkrut.

Il fit construire un château au lieu-dit le Barby à 826 mètres d'altitude, à l'entrée de la vallée de Saint-Grégoire qui reste dans la famille jusqu'à la fin du XVIe siècle. Il subit avec le temps plusieurs assauts. En 1466 il est incendié et son donjon abattu. Les successeurs des Hattstats, les Truchsess de Rheinfelden vendent ensuite une partie des matériaux du château en ruine à la ville de Colmar. Conrad Wernher finit ses jours en 1283 sous l'habit de l'ordre Teutonique¹.

Après lui on trouve les Hattstats qui se divisèrent en plusieurs branches. On les trouve dans toute l'Alsace, à Kaysersberg, Guebwiller, Sélestat, Herrlisheim et même à Strasbourg. Depuis 1285 ils étaient propriétaires de la cour franche de Kaysersberg. Au XVIe siècle la propriété passe entièrement sous leur contrôle à titre de fief impérial. Vers 1285 ils acquièrent du duc de Lorraine Ferry les lacs et terres de Gérardmer et de Xonrupt-Longemer².

En 1294 on trouve un certain Conrad de Hattstatt qui se vit contraint d'abandonner à l'évêque de Strasbourg tous ses biens qu'il avait dans le village qui porte son nom³. Ses descendants ne possédaient plus qu'un château situé sur l'emplacement de la cure actuelle. Plus tard cette famille fut investie du château de Barbenstein sous le nom de Hoh-Hattstatt. Vers 1460 elle retrouva les biens du village de Hattstatt. Au XIe siècle cette

famille possédait le village de Thanvillé qu'elle gardera jusqu'au XVIe siècle⁴.

Cette noble famille possédait des biens considérables qui leur avaient été donnés par les évêques de Strasbourg, les empereurs d'Allemagne et les ducs de Lorraine. Les Hattstats faisaient partie de l'ancienne chevalerie de Lorraine et possédèrent pendant très longtemps des fiefs lorrains. On connaît entre autres Werner et Conrad, dit Gutman, chevaliers qui le 12 janvier 1312 donnent au monastère de Marbach tous leurs droits et droits de patronage de l'église de Herrlisheim et de la chapelle d'Obermorschwihr. Le 15 février suivant, l'évêque de Bâle, Gérard de Wippens approuve cette donation par un acte rédigé en termes identiques mais non muni du consentement du chapitre de l'église cathédrale. Le 24 avril de la même année cette donation est ratifiée par le pape Clément V. En 1314, ils tenaient la moitié du village de Sulcebach aujourd'hui Soultzbach-les-Bains⁵ et dès 1381 à la mort du dernier de la famille des Eckerick la moitié du château d'Échéry qui se dressait sur un pic rocheux du Petit Rombach dans le village de Sainte-Croix-aux-Mines.

En 1401 les Hattstats reçurent en fief la partie lorraine du Val de Lièpvre et devinrent par la même occasion protecteur du prieuré de Lièpvre avec l'approbation de la puissante abbaye de Saint-Denis qui en était le véritable propriétaire. En 1404 ils reçurent également la moitié de la Bresse. À partir de 1457, ils obtenaient du duc de Lorraine la moitié du village de Zimmerbach composée de 6 maisons et d'une rente de 2 florins, plus cinq mesures de vin⁶. Vers 1507, ils reçurent en outre la moitié de la tour de Reichenberg avec les personnes qui habitaient entre ce château et le village de Bergheim, ainsi que le droit de patronage sur l'église Saint-Pierre, près de Bergheim⁷ plus la moitié de Guevolzsehe (Gérardmer) et de Langesehe (Xonrupt-Longemer). Antoine de Hattstatt de Villé reçut du duc Charles de Lorraine à perpétuité jusqu'à sa mort, la ville et le château de Saint-Hippolyte. Antoine de Hattstatt fera du duc de Lorraine son héritier direct⁸. Le duc Antoine octroya vers 1503 à Jacob de Hattstatt six journaux de vignes au ban de Riquewihr, trois journaux⁹ de vignes au ban de Hunawihr et une rente en vins dans cette même commune ainsi qu'à Ribeauvillé. Le duc lui accordera également une rente de 40 gelines (poules) à Ribeauvillé. Malgré l'importance des fiefs que reçurent les Hattstats des ducs de Lorraine, ils ne furent pas toujours de fidèles vassaux. Si en 1331, nous voyons Wernher promettre son appui à Elisabeth de Lorraine contre Jean d'Échéry¹⁰ et en 1344 Henry et Martin aider le duc de Lorraine Rodolphe contre l'évêque de Metz et le duc de Bar¹¹, il faut constater qu'il y eut souvent des hostilités sérieuses entre le suzerain et ses vassaux. Tout en se reconnaissant vassaux de Lorraine pour certains fiefs, les Hattstatt prétendaient souvent tenir ces mêmes fiefs directement des empereurs. C'est le cas pour notamment pour les villages de Zimmerbach et Thanvillé et des

terres situées dans le Val de Lièpvre. En 1361, ils obtinrent des archiducs d'Autriche le château de Bilstein et le village de Bassemberg¹². Ils préservèrent ce fief pendant deux siècles. En 1377 les Hattstatt sont chargés par le prieuré de Lièpvre et l'abbaye de Saint-Denis de défendre les biens qu'ils possèdent dans la vallée de la Liepvrette. Ils jurent sur les reliques des saints de protéger le prieuré et d'y maintenir les intérêts des moines. Les Hattstatt gardèrent le Val de Lièpvre jusqu'à la mort de Nicolas de Hattstatt en 1587. Le bailliage de Lautenbach qui appartenait aux Habsbourg est cédé dès le XIIIe siècle aux nobles de Hattstatt.



Le Haut-Hattstatt est situé à 797 mètres d'altitude ce qui en fait l'une des ruines médiévales les plus haute d'Alsace (après le Freundstein et le Hohnack). De nos jours, il ne reste que peu de vestiges de ce castel. La végétation a repris le dessus des lieux. Seul subsiste un mur d'une longueur de 2,50 mètres sur une hauteur d'environ 2 mètres, unique témoignage de la gloire disparue des seigneurs de Hattstatt.



Eguisheim

Count of Vaudémont

https://en.wikipedia.org/wiki/Count_of_Vaud%C3%A9mont



The title Count of Vaudémont was granted to Gérard 1st of Vaudémont in 1070, after he supported the succession of his brother, Theodoric II, Duke of Lorraine to the Duchy of Lorraine. Counts of Vaudémont served as vassals of the Dukes of Lorraine. After 1473 the title was held by the Duke of Lorraine and was bestowed on younger sons of the Duke. It was later restyled "Prince of Vaudémont".

House of Alsace

- *1070-1118 Gérard I of Vaudémont (c.1060-1118), son of Gérard d'Alsace: married in 1080 to Hedwig Dagsbourg
- *1118-1155 Hugh I Vaudémont' (d. 1155), son of the previous count: married in 1130 to Aigeline (or Anne) Burgundy (1116 - 1163), daughter of Hugh II of Burgundy, and Mathilde Turenne
- *1155-1188 Gerard II Vaudémont (d.1188), son of the previous count: married his first wife in 1158 to Gertrude Joinville, daughter of Geoffroy of Joinville: second marriage in 1187 to Ombeline Vandoeuvre
- *1188-1242 Hugues II Vaudémont (d.1242), son of the former Gertrude and Joinville.: married in 1189 to Hedwig Raynel lady Gondrecourt
- *1242-1244 Hugues III of Vaudémont (d.1244), son of the previous count: married to Marguerite de Bar, daughter of Theobald I of Bar, Count Bar and Luxembourg and Ermesinde Luxembourg
- *1244-1278 Henry I Vaudémont (1232 - 1278), son of the previous count: married to Marguerite de la Roche, daughter of Guy I de La Roche, Duke of Athens
- *1278-1279 Renaud of Vaudémont (1252 - 1279), son of the previous count
- *1279-1299 Henri II of Vaudémont (1255 -1299), brother of the preceding: married to Hélisente Vergy, daughter of John I of Vergy and Marguerite de Noyers
- *1299-1348 Henri III of Vaudémont (d.1348), son of the previous count: married in 1306 to Isabelle of Lorraine (d.1335), daughter of Frederick III, Duke of Lorraine, Duke of Lorraine and Marguerite de Champagne
- Henri IV Vaudémont (1310 -1346), son of previous count, became de facto count in his father's later years, but died before him, killed at the Battle of Crecy.



Count Hugh I of Vaudemont embraces Aigeline of Burgundy

Munster Histoire et Patrimoine

http://www.munster.alsace/histoire_ville.aspx



Les origines

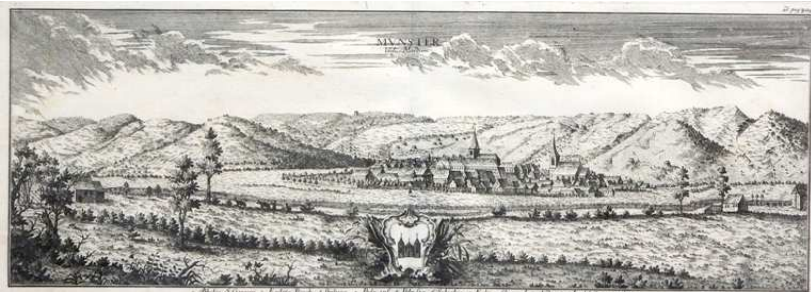
Munster s'est progressivement constituée autour du monastère fondé à la confluence des deux Fecht sous Childéric II vers 660 par des moines disciples du pape Saint-Grégoire le Grand. Cet établissement qui est à l'origine de l'abbaye bénédictine est tout d'abord dénommé Monasteriolo Confluentis en 673, d'où Munster tire son nom.

Dans une charte datée du 4 mars 673, le roi Childéric II confirme au duc Adalric et au comte Robert qu'il a donné à l'abbé Valedius et au monastère des terres et des biens situés en plaine à Ohnheim et Muntzenheim.

En 747, le monastère porte le nom de Monasterio Sancti Gregorii, ancienne dénomination de Val Saint-Grégoire pour la vallée. Par la suite, les villages qui s'installèrent à proximité formèrent avec la ville « La Communauté du Val St. Grégoire », qui persista jusqu'à la Révolution.

Le roi de Germanie, Otton I le Grand restaure l'empire de Charlemagne et fonde en 962 le Saint Empire Romain Germanique dont Munster fera partie jusqu'au XVII^e siècle. Munster est ruiné par un incendie le 4 mai 1182.

La ville et la communauté de Munster



En 1235, l'abbé remet ses droits de juridiction à l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, qui va transmettre ces droits aux habitants de la vallée. Munster devient ville impériale avec immédieté d'Empire.

1287 est l'année de la confirmation de l'existence de la Communauté du Val St Grégoire qui comporte Munster et les neuf communes de la vallée. La communauté dispose à présent de son sceau « S. Communitatis Vallis Sancti Gregorii ». Au plus tard en 1287, la Ville de Munster est entourée de remparts, de tours et de portes fortifiées. Une forêt nommée Hag ou Haag,

qui barre la vallée entre Gunsbach-Griesbach et Munster, avec le mur et fossé, protège cette dernière contre les agressions extérieures.

Le traité de Marquart signé entre la ville et l'abbaye en 1339 énumère dans les détails tous les droits de l'abbé et par conséquent toutes les servitudes auxquelles étaient assujettis les habitants du Val Saint-Grégoire.

En 1349, la peste bubonique ravagea la moitié de la population de la vallée. Selon l'acte de fondation du roi Charles IV le 28 août 1354 fut créée la ligue des dix villes libres d'Alsace comprenant Munster, la Décapole, qui engage ces villes à se porter assistance en cas de conflits.

La moitié de la ville est détruite par un incendie en 1466.

La Réforme



(Hans Matter)Entre 1543 et 1559 les trois quarts des habitants de la vallée passent à la Réforme luthérienne. L'Hôtel de ville est construit en 1550.

Un traité est signé à Kientzheim le 19 mars 1575 entre l'administrateur du monastère et les représentants de la Communauté du Val et de la Ville de Munster, sous l'arbitrage de Lazare de Schwendi.

Les termes de ce traité, dit « Traité de Kientzheim », reconnaissent la liberté de confession (protestante) des habitants de la vallée, l'abbaye bénédictine s'engage à payer le pasteur de Munster.

Les malheurs de la guerre de Trente Ans (1618-1648) font irruption dans la vallée en 1628. Brutalités guerrières, famine, maladies et l'insécurité permanente sont les lots quotidiens de la population. Les Suédois s'installent dans la vallée en 1632 et y commettent des exactions. Les Français font leur apparition en 1635.

Le rattachement à la France

En 1648, la vallée est totalement dévastée et l'abbaye est en ruines ; la ville passe progressivement sous la souveraineté de la couronne française. Des régiments lorrains sèment encore la désolation dans la vallée de Munster en 1652.

Le XVIII^e siècle est marqué par de graves conflits entre les Munstériens et l'autorité royale. La nomination, en 1736, d'un préteur royal, qui a tout pouvoir et qui peut s'opposer aux décisions du Conseil de la Communauté occasionne des remous dans la vallée.

La Révolution française

Après la révolution de 1789, qui a vu le siège de l'Hôtel de Ville, les dix communes indivises furent érigées en communes distinctes, ayant chacune son maire et son conseil municipal, avec le maire de Munster comme président. Mais les biens communaux, qui formaient le patrimoine commun, restèrent indivis. Cette organisation exceptionnelle et unique dans son genre, rappelant la constitution d'une république fédérale, a duré jusqu'en 1847.

L'abbaye ferme ses portes en 1791 et est ensuite vendue comme bien national. Munster devient chef-lieu de canton en 1793.



Munster, Salle de la Paix

Histoire de l'abbaye de Munster

http://www.munster.alsace/histoire_abbaye.aspx



La tradition dit que les premiers moines seraient venus s'installer vers 634 dans le vallon d'Ampfersbach près de Stosswihr. Ensuite, ils se sont établis dans le monastère fondé à Munster vers 660 qui deviendra l'abbaye Saint Grégoire qui fut l'une des plus grandes et anciennes abbayes bénédictines d'Alsace.

Cet établissement qui bénéficie de la protection des souverains mérovingiens et carolingiens, obtient de nombreux titres et privilèges ainsi que d'importantes donations : Childéric II (673), Carloman (769), Louis le Débonnaire (823 et 826), Lothaire I (843), Lothaire II (855), Zwentibold (896).

Au moins quatre religieux de Munster deviennent évêques de Strasbourg : Widegern (720-729), Heddo (734-776), Saint Rémy (776-783), Racion (783-813) ainsi que Wichardus qui devient évêque de Besançon à la fin du X siècle.

Pendant de longs siècles l'abbé, qui reçut le privilège d'exercer la juridiction absolue sur tous les sujets de l'abbaye est le seigneur des habitants de la vallée. L'abbaye obtient son immunité et la liberté d'élection du père abbé. Le 4 mai 1182, l'abbaye est totalement détruite par un incendie.

A partir de 1235 l'abbaye est élevée au rang d'abbaye d'Empire en contrepartie de l'abandon de ses droits de juridiction à l'empereur Frédéric II. Après 1262 l'abbaye et la vallée sont rattachées au Diocèse de Bâle dont elles feront partie jusqu'à la Révolution.

Durant les siècles suivants l'abbaye continue à obtenir des privilèges royaux et des bulles papales.

De nombreux incendies malmènent à plusieurs reprises la ville et l'abbaye. Entre 1470 et 1507, l'église abbatiale est reconstruite par les abbés Von Laubgass et de Monjustin.

L'abbaye connaît des difficultés lors de l'introduction de la Réforme à Munster et dans la vallée.

Dévastée au cours de la Guerre de Trente Ans (1618-1648), elle est reconstruite à partir de 1659 sous l'impulsion de l'Abbé Dom Charles Marchant et elle est intégrée à la congrégation lorraine de Saint Hydulphe et Saint Vanne, ce qui aura des conséquences bénéfiques sur son rayonnement.

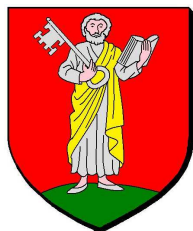
Le XVIII siècle est pour elle une période de prospérité et de rayonnement intellectuel et spirituel. En août 1791 l'abbaye est fermée, son mobilier vendu aux enchères, la bibliothèque riche de 8000 volumes est transférée à Colmar.

À partir de 1798, Hartmann construit autour de l'ancienne abbaye bénédictine le site industriel du Couvent. Celui-ci abritait le tissage, la teinturerie, ainsi que d'autres activités de production et de transformation. Le site de l'ancienne abbaye Saint-Grégoire a été racheté en décembre 1988 par la ville de Munster aux Établissements Hartmann.



Eguisheim: Les trois châteaux

https://fr.wikipedia.org/wiki/Eguisheim#Les_trois_ch.C3.A2teaux_d.27Eguisheim



Du temps des Mérovingiens, l'Alsace était gouvernée par les ducs. Le premier duc, Etichon (ou Aldaric, ou Attic) est le plus connu d'entre eux. La mémoire alsacienne le désigne comme le père de sainte Odile (VIIe siècle). Pépin le Bref mit fin à la souveraineté de cette dynastie en 754 mais celle-ci resta tolérée pour un certain temps à l'époque de Charlemagne.

Après la dislocation de l'empire carolingien (IXe siècle), les comtes d'Alsace reprirent les rênes de la région. Vers l'an 1000, l'un de ces comtes, Hugues IV de Nordgau, après le décès de son neveu Eberhard VI en 1027, se trouve investi du Nordgau, auquel il ajoute le comté d'Eguisheim.

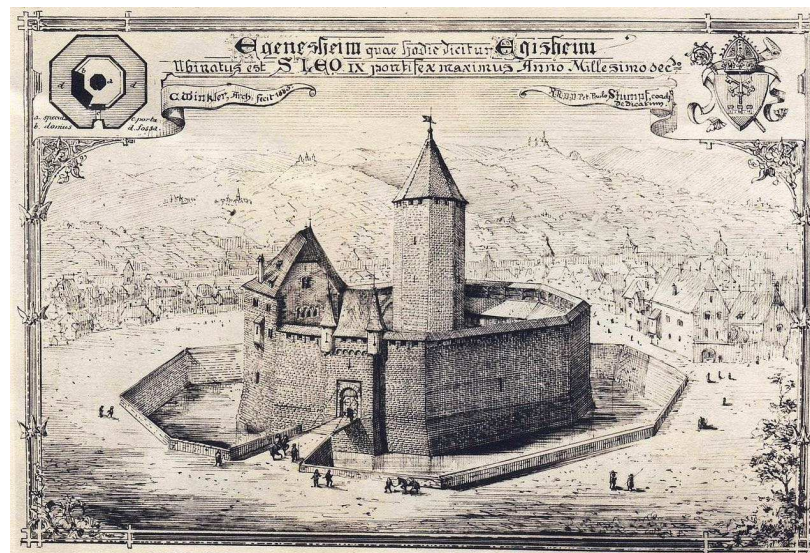


Cette famille liée aux dynasties les plus importantes compte dans ses rangs les comtes de Metz, les premiers empereurs du Saint-Empire romain germanique notamment à travers Adélaïde, mère de Conrad II.

Hugues IV, comte d'Eguisheim s'est marié à Heilwige du comté de Dabo (à l'époque Dachsbourg, ou Dagsburg en allemand, situé à 68 kilomètres à vol d'oiseau d'Eguisheim). Le couple aura neuf enfants. Brunon, le plus jeune des garçons, fera une carrière cléricale et deviendra par la suite le pape Léon IX.

C'est Eberhard, petit-fils d'Aldaric, troisième duc d'Alsace et neveu de sainte Odile, qui construit le premier château d'Eguisheim. C'est autour de ce château que se développe le village d'Eguisheim sous forme de résidence fortifiée, vers 720. En 727, il demandera à saint Pirmin de devenir abbé de l'abbaye de Murbach qu'il venait de construire.

Eguisheim est le village natal supposé de Bruno d'Eguisheim-Dagsbourg, ancien évêque de Toul, qui devint pape sous le nom de Léon IX. Il devint d'abord évêque de Toul, charge qu'il occupa entre 1026 à 1051. Il est né le 21 juin 1002, probablement au château du Haut-Eguisheim à 5 km de Colmar. Il était le fils de Hugues IV d'Eguisheim et d'Hedwige du comté de Dabo (Basse-Alsace, aujourd'hui en Moselle). Les ancêtres de Hugues IV descendaient directement des Etichonides. Selon certains historiens, Léon IX serait un lointain cousin de sainte Odile.



Vers l'an 1100, la race des premiers comtes de Dabo s'éteignit et leur terres furent partagées. Les Ducs de Lorraine en eurent une partie, les Évêques de Strasbourg en eurent une autre.

En 1227, une partie du comté fut partagée entre les évêques de Metz, le duc de Lorraine, le marquis de Baden et l'évêque de Strasbourg. Les princes de Linange possédèrent le reste.

Le comté fut possession des comtes de Linange du XIIIe siècle jusqu'en 1680, par la suite le château et le comté furent réunis à l'Alsace.

Le traité de Ryswick de 1697 rendit le comté aux Linange-Dabo. Ceux-ci le gardèrent jusqu'en 1793.

En 1789, les comtes de Linange qui possédaient Dabo n'avaient de commun avec l'Alsace que le fait d'y être seigneurs des villages de Hohengott et Weyersheim.

Famille Eguisheim

Sans doute directement héritière des ducs d'Alsace, la famille apparaît dès la fin du 10^{ème} siècle comme la plus puissante d'Alsace, possédant le titre comtal et un large patrimoine du nord au sud de l'Alsace, apparentée notamment par alliances aux principales familles princières dont les ducs de Franconie. En 1049, l'un de ses membres, Bruno, évêque de Toul, est appelé par l'empereur à devenir pape sous le nom de Léon IX.

Mais les ambitions de la famille se heurtent aux nouvelles venues des comtes de Buren, possessionnés aussi en Alsace et qui briguent le duché de Souabe. Sous le nom de Hohenstaufen, ils parviendront à leurs fins, éliminant leurs adversaires par la trahison : le comte Hugues d'Eguisheim est assassiné à Strasbourg avec la complicité de l'évêque. Les Hohenstaufen ajouteront l'Alsace à leur titre et peu après l'empire, mettant fin aux prétentions des Eguisheim. Ceux-ci s'allient définitivement à la famille lorraine de Dagsbourg (Dabo), sans doute de même origine, mais ils ne joueront plus un rôle de premier plan. En 1225, la dernière héritière des Eguisheim-Dagsbourg s'éteint, déclenchant une guerre de succession implacable entre ses maris successifs et les évêques de Strasbourg ; les comtes de Ferrette et de Linange devront finalement s'incliner : la majeure partie de l'immense patrimoine d'Eguisheim passera à l'Eglise de Strasbourg et à l'empire. Quant au titre honorifique de landgrave, il revint aux Habsbourg qui commençaient leur fulgurante ascension.



Les trois châteaux



Les trois châteaux sont appelés dans les anciens titres, le Dagsbourg, le Wahlenbourg et le Weckmund. Ce dernier a été érigé au XIII^{ème} siècle et a probablement été construit par le duc Ulrich de Vaudémont, petit-fils de Gérard d'Alsace. Actuellement ils sont désignés sous le nom de Trois-Châteaux, die drei Exemer Schloesser.

Le Wahlenburg, le plus ancien est connu depuis 1006. Il aurait fait l'objet d'un assaut dès 1026 par le duc de Souabe, Ernest II de Souabe. Le Dagsbourg était celui qui était le plus imposant des trois et le moins ancien. Les comtes d'Eguisheim sont les plus anciens seigneurs de la région. Descendants d'Etichon, ils ont dans leur lignée plusieurs maisons souveraines d'Europe.

Ce château, castrum Hegenheim, mentionnée pour la première fois dans la Bulle de la Rose d'or (1049) doit son origine selon la chronique d'Ebersmunster, au comte Eberhard, le fondateur de l'abbaye de Marbach. On en attribue la fondation au comte Hugues qui d'après Berler⁹, y avait établi sa résidence, avec la comtesse Heilwige^{Note 14}. Entre 1049 et 1054, Brunon d'Eguisheim le futur pape Léon IX aurait consacré une chapelle castrale qui était située dans l'enceinte même du château dédiée à saint Pancrace.

Le Dagsbourg et le Wahlenbourg étaient entourés d'un fossé particulier. Le Weckmund, placé à l'avant-poste servait de vigie et de rempart aux deux autres auxquels il était relié par un pont-levis. À côté du Weckmund se trouvait une tour ronde, appelée Nellenbourg, que Billing nomme la tour d'oubli ou la prison de la forteresse. Dans l'enceinte commune des Trois châteaux, il y avait une chapelle dédiée à Saint Pancrace et consacrée par le pape Léon IX. Toutes ces constructions, sauf la chapelle, furent ruinées en

1466, à l'occasion de la guerre que le meunier Hermann Klee suscita contre la ville de Mulhouse.

Si l'on en croit une vieille légende, les Trois-Châteaux seraient l'un une source de feu, l'autre une source d'eau, et le troisième une mine d'or. Ailleurs on affirmait que les trois tours servaient de cadran solaire aux travailleurs de la plaine. À onze heures, l'ombre du château couvrait complètement la façade du Dagsbourg, à midi celle du Wahlenbourg, à une heure celle du Weckmund. À trois heures les Trois-Châteaux projetaient leur ombre tout droit devant eux sur la déclivité de la montagne.

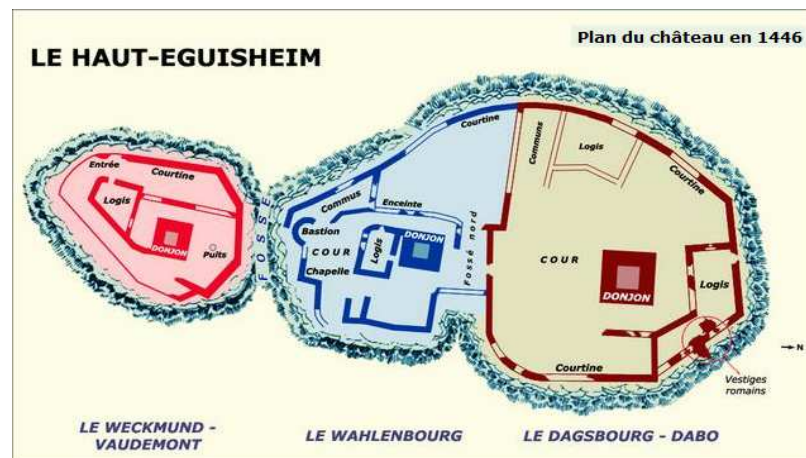
C'est dans le château (Castrum Egisheimiense) qui est mentionné la première fois dans "la Bulle de la Rose" en 1049 que serait venue au monde Bruno d'Egisheim, fils du comte Hugues IV d'Egisheim et Heilwige du comté de Dabo.

Eberhard était le petit-fils d'Etichon et le fils d'Adalbert. De ce dernier sortirent les deux branches des Luitfridigènes qui furent les comtes du Sundgau et des Eberhardigènes, les comtes de Nordgau. L'un de ceux-ci, Eberhard IV, fondateur de l'abbaye d'Altorf, eut plusieurs enfants, entre autres Adalbert I, souche de la maison de Lorraine, et Hugues III chef de la lignée Egisheim-Dagsbourg. Son fils Hugues IV avait épousé Heilwige, fille et héritière du comte Louis de Dabo. C'est de ce mariage que naquit celui qui devint le pape Léon IX. Les Egisheim s'allièrent par la descendance féminine avec les comtes de Vaudémont et les comtes de Metz. Un petit-neveu de Léon IX, le comte Hugues VI, fut surnommé le petit soldat de Saint Pierre, indefessus miles S. Petri, à cause du zèle qu'il déploya pour défendre la cause de Grégoire VII contre l'antipape Guibert. Il fut assassiné par trahison dans le lit de l'évêque Othon, avec lequel il venait de se réconcilier à Haselach. Le dernier qui porta le titre de comte d'Egisheim, fut Ulrich de Vaudémont, petit-fils de Gérard d'Alsace et petit-neveu de Léon IX. Il fonda l'abbaye de Pairis et mourut sans enfants en 1144. Sa sœur Stéphanie ayant épousé le comte Frédéric Ier de Ferrette, et c'est ainsi qu'une partie du comté d'Egisheim passa aux Ferrette, de même qu'un mariage devait un siècle plus tard amener le domaine des Ferrette dans la maison des Habsbourg-Autriche.

Quant aux Egisheim-Dagsbourg, ils s'éteignirent en la personne de Gertrude de Dabo, fille d'Albert II de Dabo-Moha, comte de Metz et de Moha et de Gertrude de Bade (Zähringen), fille d'Hermann III, margrave de Bade, et de sa femme Marie de Bohême. Celle-ci s'était mariée trois fois : premièrement à Thiébaud Ier de Lorraine, deuxièmement à Thibaut IV de Champagne et troisièmement à Simon III de Sarrebruck, comte de Linange. À sa mort en 1225, ses biens échurent aux évêques de Metz, de Liège et de Strasbourg. Ce dernier hérita des terres de Dabo et en grande partie de

celles d'Egisheim. En 1251, le château d'Egisheim était devenu un fief castral de l'évêque de Strasbourg et l'ancienne seigneurie fut incorporée dans le Haut-Mundat, formant un troisième bailliage composée des communes de Gueberschwihr, Gundolsheim, Ossenbihir, Orschwihr, Soultzmatt avec la vallée, la moitié de Westhalten, Wittelsheim, Obermorschwihr, Osenbach, et Weinfelden (Suisse) avec Egisheim comme chef-lieu.

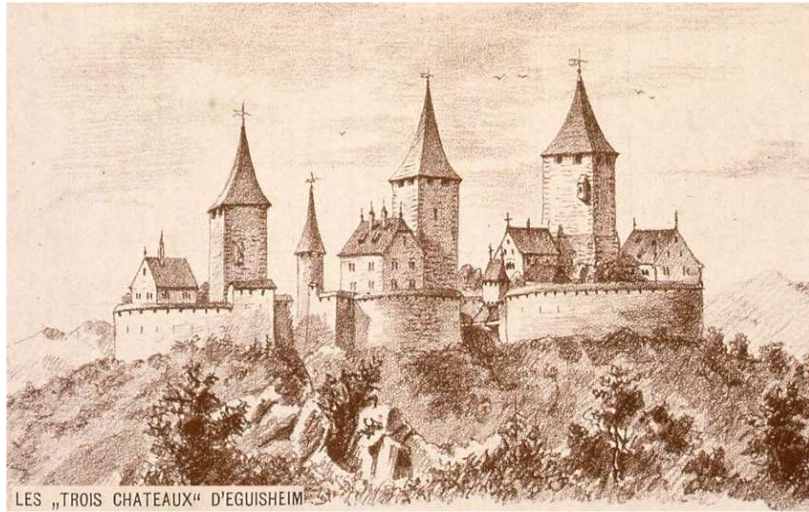
Les trois châteaux furent plusieurs fois ravagés et réparés. Le premier des trois édifices est détruit une première fois en 1026 au cours d'un assaut du duc Ernest de Souabe. Il fera l'objet d'une nouvelle attaque dès 1144 et une troisième fois en 1198. En 1298, le village d'Egisheim assiste impuissant au siège de l'empereur Adolphe de Nassau, mais résiste néanmoins. Devant tant de vaillance les troupes de Adolphe de Nassau levèrent le siège. C'est à la suite de ces attaques que le village fut entouré d'une muraille, octogonale comme celle du château sous Rodolphe de Habsbourg. Le château et le village sont de nouveau pillés entre 1370 et 1380 par les Anglais, puis en 1444 par les Armagnacs conduits par le dauphin de France, le futur Louis XI.



En 1466 lors de la guerre des Six Deniers, le Wahlenbourg et le Weckmund sont détruits par les milices de Turckheim et Kaysersberg. Un meunier avait à cette époque réclamé son dû à la ville de Mulhouse. Il vint se plaindre auprès de Pierre de Régisheim. Ce dernier alerta la noblesse alsacienne et emprisonna des ressortissants de Mulhouse. En signe de représailles, les bourgeois de cette ville, aidés des gens de Kaysersberg et de Turckheim vinrent mettre le siège aux châteaux qu'ils incendièrent. Le château était occupé alors par Pierre de Régisheim. Le Haut-Egisheim ne s'en relèvera jamais. Le Dagsbourg est abandonné deux siècles plus tard.

Dagsbourg, Weckmund et Wahlenbourg

<http://chateauxalsaciens.free.fr/ Carte%209/4-Eguisheim.htm>



Les trois donjons, se profilant sur la colline du Schlossberg, dominent la plaine d'Alsace, à 591m d'altitude. Les trois châteaux de Husseren, aussi appelés trois châteaux d'Eguisheim ont été construits aux XIe et XIIe. Au sud, s'étend le Weckmund, avec son logis seigneurial, au centre le Wahlenbourg, au nord, les beaux vestiges du Dagsburg. Le site est long de 140m et couvre moins d'un demi-hectare. La restauration très réussie d'il y a quelques années, a permis de sauver ce site à l'histoire particulière et captivante. Ce site est incontournable pour les passionnés d'histoire médiévale.

Aperçu historique

1006 : probablement le plus vieux château d'Alsace, le Haut-Eguisheim apparaît, alors propriété du comte Hugues et de son épouse Heilwige. Il réutilise une fortification romaine. De l'établissement du IVe, il reste la base d'une tour ovale (il y en avait deux, qui encadraient la porte). Vers l'an 1000, les reliefs du socle rocheux étaient beaucoup plus accentués que de nos jours et les bâtiments s'étagaient sur trois niveaux. Sur la partie la plus élevée se dressait encore probablement un "speculum" (une vigie romaine), c'est là qu'était bâti le logis comtal. Les maisons des serviteurs familiaux et des officiers étaient dans les mêmes parages, mais sur une plate-forme un peu plus basse. Les habitations des guerriers et les écuries étaient nettement en contrebas.

Vers l'an Mil, le château de Haut-Eguisheim est le principal centre de commandement des comtes dont les possessions s'étendent dans toute l'Alsace, du nord au sud, et débordent vers la Haute-Saône et la Lorraine.

1026 : le château est dévasté par le duc de Souabe Ernest.

1049-1054 : fondation de la chapelle castrale Saint-Pancrace, consacrée par le très illustre fils du comte Hugues, le pape Léon IX.

1070 : le château devient une copropriété entre le comte Hugues VIII (mort en 1089) et sa nièce Helwige, épouse du comte Gérard de Vaudémont. Le centre de la seigneurie se déplace alors, avant 1090, vers le château de Dabo ou Dagsbourg (à 18 Km au sud de Phalsbourg, Moselle, château qui n'est pas mentionné avant 1064). Hugues se dit comte de Dabo.

1074 : le comte Gérard, petit-neveu du pape Léon IX et chef de la famille des comtes d'Alsace, réside encore au château d'Eguisheim.

1125 : Olry ou Ulrich de Vaudémont, fils cadet de Helwige, hérite de la seigneurie alsacienne et prend le titre de comte d'Eguisheim. La seigneurie est donc partagée en deux parts, l'une appartenant aux Eguisheim-Vaudémont, l'autre aux Eguisheim-Dabo.

1144 : Olry comte d'Eguisheim-Vaudémont meurt sans enfant. Mais auparavant, il a adopté son neveu Louis, fils de sa sœur Stéphanie de Vaudémont mariée à Frédéric de Ferrette. Louis Ier, comte de Ferrette, est donc le petit-fils d'Helwige d'Eguisheim. Il récupère les possessions alsaciennes des Eguisheim et hérite de la moitié de la seigneurie et du château, qui garde la qualification de "part de Vaudémont", tandis que l'autre moitié reste possession de la branche masculine qui maintenant se nomme d'après son château de Dabo. A cette époque le Dagsburg, château septentrional est construit.

1197 : le comte Albert de Dabo joue un rôle très actif dans la révolte des vieilles familles aristocratiques contre l'Empereur. Pour cette raison, le roi de Germanie, Philippe de Souabe, le frère de l'empereur Henri VI, détruit en 1198-99 ses châteaux et parmi ceux-ci, celui de Haut-Eguisheim.

Vers 1200 : le morcellement des deux châteaux intervient (Dagsburg-Dabo et Wahlenbourg signifie en effet "château des Romains", nom qui fait référence à la construction du IVe siècle). L'organisation du château nord (Dagsburg) en entité indépendante a demandé la construction d'un nouveau palais seigneurial. Celui-ci est édifié à l'extérieur de l'emprise primitive, sur une plate-forme aménagée artificiellement au nord et en contrebas du rocher. Un fossé intermédiaire entre les deux châteaux est creusé.

1225 : Après le décès de la dernière descendante directe des comtes de Dabo-Eguisheim, Gertrude de Dabo, les Ferrette sont les plus proches héritiers et revendiquent sa succession. Mais l'évêque de Strasbourg achète

de vagues droits à d'autres parents (Margraves de Bade) et entre en guerre pour mettre la main sur des seigneuries qui sont généralement voisines des siennes. Il fait tout de suite envahir le château de Haut-Eguisheim par ses guerriers. Le comte de Ferrette se tourne alors vers le souverain, le roi Henri d'Allemagne. Il convient avec lui d'un acte d'association lui donnant la libre disposition du château. A cette occasion est construit le château octogonal de la ville d'Eguisheim, selon le modèle des châteaux impériaux.

1226-27 : le roi et le comte dressent une tour de siège au sud, à l'endroit de la basse-cour, pour bloquer le château de Haut-Eguisheim occupé par l'évêque. Cette tour, à l'extrémité méridionale du site, est un très curieux édifice qui porte la marque architecturale des circonstances de guerre.

1232 : le comte de Ferrette et l'évêque font la paix. Ce dernier gagne définitivement la partie et conserve la part de Dabo. Le comte de Ferrette reste en possession de la part de Vaudémont dont le nom survit dans la tour de siège qui devient alors le donjon d'un troisième château (château de Weckmund-Vaudémont).

1236 : l'empereur Frédéric II renonce à ses prétentions sur le château.

1324 : après les Ferrette, les Habsbourg font valoir leurs droits sur Eguisheim et entrent en possession d'une partie du Haut-Eguisheim.

1466 : le château est détruit pendant la guerre des 6 deniers. Celle-ci avait été initialement déclarée par un meunier mulhousien réclamant son salaire d'environ 6 deniers à la ville de Mulhouse. Le capitaine de la garde des châteaux d'Eguisheim, Pierre de Réguisheim, put enfin se quereller avec Mulhouse. A son grand désarroi, les troupes de Mulhouse détruisent le Wahlenburg et le Weckmund.



L'arrivée des troupes confédérées avec les drapeaux des cantons et le Sundgau qui brûle.

La Guerre Des Six Deniers: 1468

<http://six-deniers.heinis-jurascheck.com/>

F. Jurascheck

Comme souvent un prétexte futile et absurde se termine par des massacres et destructions hors de toute proportion.

L'histoire de ce conflit débuta réellement en 1446 par l'envoi en exil des Nobles mulhousiens qui avaient pris le parti des Armagnacs en 1444, qui étaient les ennemis de Mulhouse. Ainsi la ville se retrouva cernée de beaucoup d'adversaires à son extérieur. Le Grand Conseil chercha alors des aides à l'extérieur et en particuliers à Strasbourg. Sa réponse dubitative ne satisfait pas Mulhouse.

En 1465 un aide-meunier Herrmann Klee, originaire d'Esslingen, alla demander à deux de ses anciens maîtres le remboursement du reliquat d'une solde de 6 Plapperts (= 12 Sous Tournois). Ces derniers n'acceptèrent pas cette demande, mais voulurent transiger avec lui.

Klee semble néanmoins avoir été de mauvaise foi ; car il se détourna de ses créanciers et adressa sa demande au Maire, qui laissa trainer l'affaire et Klee quitta alors la ville.

En Novembre 1465 il adressa une lettre à la Magistrature pour demander le remboursement à la ville et en donnant une adresse à Brunstatt. Le Grand Conseil envoya un émissaire avec ladite somme ; mais quand Klee le vit arriver il s'absenta et envoya une seconde lettre dans laquelle il réitéra sa demande, en priant de lui adresser la somme à Bergheim, mais Klee ne chercha pas son argent. En Avril 1466 il envoya une missive à Mulhouse dans laquelle il déclara son aversion et son hostilité à Mulhouse !

Pendant ce temps les Nobles exilés se concertèrent et lui demandèrent d'envoyer sa créance à Pierre de Réguisheim, seigneur de Brunstatt, qui en voulait à la ville d'avoir exilé ses ancêtres. Avec quelques autres il tomba sur Illzach, la mit à sac et captura quelques citoyens. Mulhouse s'entoura alors de deux centaines de mercenaires suisses qui mirent à sac quelques villages appartenant à Pierre de Réguisheim ;

Entre temps Mulhouse avait signé le traité avec Bern et Soleure (1466) et quitté la Décapole alsacienne (Alliance militaire et financière de dix villes alsaciennes). Voyant cela le Bailly impérial de Haguenau mobilisa des troupes autrichiennes et se porta devant Mulhouse. Il attaqua en passant avec l'aide des villes de Kaysersberg et Türkheim, les châteaux de Haut Eguisheim (où se trouvait Klee comme garde) et Haut-Hattstatt, situé à la

limite septentrionale du domaine actuel du Truchsess qui furent détruits. Klee fut estoqué et pendu !

L'archiduc d'Autriche à Ensisheim voulut mettre fin aux combats, Pierre de Réguiheim demanda la paix et paya une grosse somme à la ville de Mulhouse (825 Gulden en Or) en dédommagement de ses exactions.

Les inimitiés cependant se poursuivirent ; Mulhouse qui avait pris le chevalier Konrad Kiefer en otage, refusa de le libérer. Les Nobles exilés, avec l'aide de mercenaires à leur service, s'attaquèrent au Reberg mulhousien, détruisirent cabanes et vignes, puis attaquèrent Illzach et Modenheim et enfin traitèrent les Mulhousiens de « vaches suisses ». C'est alors que les Mulhousiens pillèrent et brûlèrent Sausheim, Battenheim et Baldersheim, puis Flaxlanden.

Cela provoqua bien entendu un état de belligérance avec les Autrichiens qui possédaient la vallée rhénane supérieure avec une ville principale : Ensisheim, siège d'un Archiduc. L'affaire de la dette mulhousienne envenima donc les choses et conforta cet état de belligérance entre l'Autriche et Mulhouse, alliée à Soleure et Bern. Freiburg, Breisach et Neuenburg avaient une attitude hostile envers Mulhouse qui se vit attaquée. Elle appela donc ses alliés Suisses au secours.

Le contingent Bernois venu à Mulhouse, est engagé contre l'armée des lansquenets autrichiens (première image de la Berner Kronik1 des Diebolt Schilling). Nous voyons ainsi le contingent Suisse avec lances et gonfalon arriver devant la ville de Mulhouse. Notons que cet épisode se situe avant la Réforme et que Mulhouse est encore catholique et assujettie aux Guelfes : maison d'origine allemande représentant la papauté.

L'entrée des Suisses (200 lansquenets sous la conduite de Hans Wanner) en haute Alsace provoqua des destructions : Rixheim fut incendiée et détruite avec morts et blessés; Brunstatt subit le même sort avec morts, blessés et prisonniers ; Didenheim fut incendiée par des Mulhousiens qui étaient partis chercher du fourrage et emparés du troupeau de la localité. À ce moment les Autrichiens avec la ville de Thann avaient envahi et détruit le Reberg de Mulhouse. Alors une grosse bataille fut livrée autour de l'III avec morts et blessés entre Autrichiens et Mulhousiens aidés par les Suisses (2° image), où on voit les Mulhousiens par dessus l'III s'attaquer aux Autrichiens.

La bataille se fit avec des armes à feu, les Mulhousiens perdirent une quinzaine d'hommes et environ 20 chevaux. L'III est franchie par les Mulhousiens, mais les Lansquenets avec armes à feu sont pris en étau et ne doivent leur salut qu'à des troupes mulhousiennes fraîches.

Finalement la bataille se termine aux avantages de Mulhouse et les Autrichiens sont battus. Puis les combats continuent dans le Rebberg qui est totalement détruit par les Autrichiens et les Thannois (3° image). Enfin une déclaration de guerre est envoyée par les villes de Bern, Fribourg et Soleure aux Autrichiens, car Mulhouse avait appelé alors les Cantons au secours. Les Cantons mobilisèrent 7000 hommes et envahirent le Sundgau, provoquèrent destructions et exactions dans de nombreuses localités et châteaux (4° image).

Pendant ce temps les escarmouches continuent devant Mulhouse. L'arrivée de l'armée suisse dans le Sundgau et qui se nourrissait sur l'habitant fut une catastrophe pour la région.

Sur cette dernière image on voit les contingents des divers cantons primitifs en route pour Mulhouse ; cela ne fut pas anodin ; loin de là de très nombreux villages et châteaux en firent les frais. Sur cette 4° image tout le Sundgau brûle. Les contingents des cantons sont représentés par leurs enseignes respectives et suivent Bern et Soleure, avec Fribourg à sa suite. À remarquer qu' Uri n'est pas représenté par la tête de taureau traditionnelle, mais par l'arbalète de Guillaume Tell. Le fanion à 2 croix n'a pas pu être décrypté. Les Suisses sont partagés en 3 armées (Ces renseignements ont été tirés du texte des images, en correspondance avec le texte original de la Berner Kronik). Les 200 mercenaires suisses de Mulhouse accueillirent avec joie et soulagement cet énorme renfort de leur pays.

La traversée des troupes Suisses à travers le Sundgau comporta de très nombreux dégâts. Sous la conduite du Comte de Valendis elles traversèrent le Bas Hauenstein, Puis en passant elles détruisirent Habsheim, Sausheim, Brunstatt, Zillisheim, Froeningue, Uffholtz, Vieux Thann, Pfästatt, et de nombreux villages et châteaux de la plaine du Rhin, mais elles échouèrent devant le château de Schweighouse. À Thann elles s'enivrèrent avec les vins du Rangen, mais la ville leur résista. Le Hirtzenstein fut mis à sac et détruit, le fanion de l'Abbé de Murbach fut donné à Fribourg.

L'ensemble des Confédérés s'est retrouvé avec ses enseignes sur l'Ochsenfeld. Ils attendirent les troupes des Nobles locaux pour en découdre, mais ceux-ci bien entendu devant la supériorité des contingents Suisses ne bougèrent pas. Les Suisses confédérés fraternisèrent, reçurent les remerciements des Bernois et de Soleure et repartirent vers Bale.

Par après 40 hommes durent amener du vin et des aliments ; ils furent attaqués par des étrangers près de Hesingen. Les Bernois, qui étaient déjà plus loin qu'Altkirch, revinrent tous à Mulhouse et voulurent occuper Mulhouse, mais finalement y renoncèrent.

Enfin une paix fut initiée à Waldshut, (voir p. 139).

Tout cet épisode de la fin du Moyen-Age, qui par après fut suivi par la guerre des Paysans (1525), démontre la triste réalité d'une époque où la valeur d'une vie était totalement négligeable et où un petit épisode anodin entre un ouvrier et ses patrons permit de déclencher des misères incommensurables pour une population dont le quotidien misérable n'était qu'une lutte pour la survie. L'intolérance était devenu mode de vie. Ainsi en 1587, les habitants de Mulhouse, étouffés par les obligations de la Réforme, voulurent reprendre un mode de vie plus adapté ; ils furent conquis et massacrés par 4 villes Suisses (Bern, Bale, Zurich et Schaffhouse) pour les obliger de continuer à suivre la Réforme: 3000 habitants contre 2600 guerriers professionnels !

Mulhouse sauvée a pu poursuivre sa Réforme de 1523 et garder sa liberté par rapport à son environnement Autrichien, puis Français après la guerre de 30 ans ; cela contribua sans aucun doute à son essor industriel futur.

La ruine du château : la guerre des Six deniers

http://www.crdp-strasbourg.fr/data/albums/chateaux_eguisheim/index.php

En 1466, un différend oppose la ville de Mulhouse à un nobliau, Pierre de Réguisheim, un chevalier plus ou moins brigand au service des seigneurs de Hattstatt, alors propriétaires d'une partie du Haut-Eguisheim. Un certain Hermann Klee, garçon meunier, réclamait six deniers de salaire à Mulhouse. Comme la ville fait la sourde oreille, Klee s'adresse à Pierre de Réguisheim, qui rameute une partie de la noblesse de Haute-Alsace, prête à régler ses comptes avec la cité libre. La guerre est déclarée. Mais la ville reçoit le soutien de Berne et de Soleure, ainsi que de trois cités de la Décapole (Turckheim, Munster et Kaysersberg) excédées par les exactions des nobles.

Dans la nuit du 3 au 4 juin, les milices urbaines coalisées assiègent Haut-Eguisheim : Réguisheim s'enfuit, Klee et trois défenseurs sont exécutés, et Haut-Eguisheim est définitivement ruiné. Seule la chapelle St-Panrace sert encore quelques temps avant de sombrer dans l'oubli.



Berne



Soleure

Château du Hugstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Hugstein

The castle was built in 1227 by Hugo (Hugues) de Rothenbourg, abbot prince of Murbach from 1216 to 1236. It was constructed between the communes of Buhl and Guebwiller, to defend both the Murbach Abbey and the entrance to the Florival valley.



In 1313, the abbot Conrad Wiedergrun de Stauffenberg consecrated the castle chapel to the Holy Cross and Saint Benoît. Abbot Barthélémy d'Andlau modernised the castle during the 15th century, notably adding a gate tower decorated with a frieze and equipped with a drawbridge (visible in the photo).

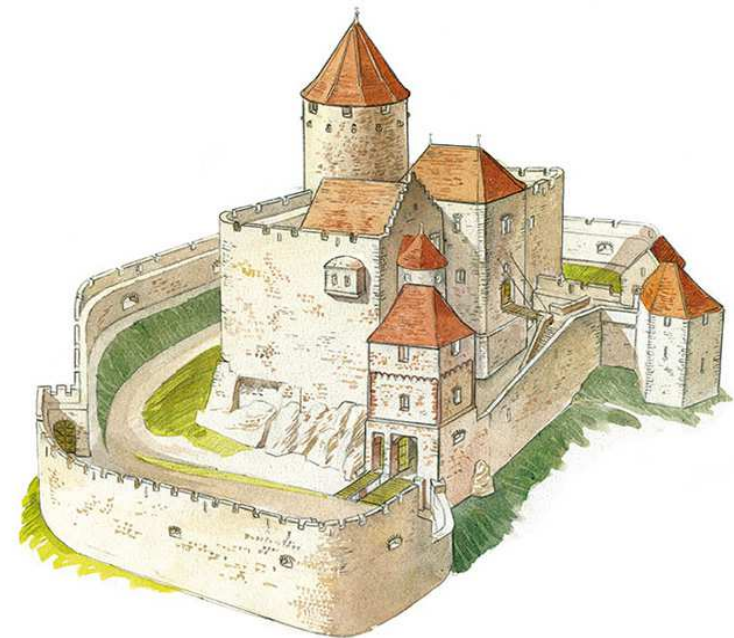
Two new towers were also added to the defensive system of the castle even though its principal role had become residential. Georges de Masevaux continued with the restoration but died in 1542. The castle then became the subject of a quarrel about succession between Henri de Jestetten and his cousin Rodolphe Stoer de Stoerenbourg, abbot of Honcourt and Capitulary of Murbach. The latter finally won, but the fortress suffered from the affair. In 1598, the castle was struck by lightning. At the start of the 17th century, it was used as a prison, particularly for Lutherans and witches, of whom it is said that some were burned in front of the castle. Abandoned, it provided shelter for the poor before finally being used as a stone quarry. The stone which built the castle was extracted from the moat which surrounded it.

The cylindrical keep, 10 m in diameter, is comparatively rare in Alsace. The higher part of the keep was removed when the site served as a quarry.

The main corps de logis had two or, indeed, three floors giving the building a certain magnificence. The Gothic keystone to the chapel vault, decorated with an Easter lamb, is displayed at the Florival Museum (Musée Théodore Deck) in Guebwiller

The defences consisted of ramparts rounded at the corners, designed to create an illusion to attackers that the castle was equipped with cylindrical towers.

The Château du Hugstein has been listed since 1898 as a monument historique by the French Ministry of Culture (though the Ministry database refers to it as de Hugstein).



Château de Buchenek

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Buchenek

The Château de Buchenek is a castle in the commune of Soultz-Haut-Rhin in the Haut-Rhin département of France. Dating from the second half of the 13th century, it was altered, possibly in the 14th century, and in the 16th century.[1]

The castle was first recorded in 1251. The logis, of a rectangular plan, possibly still dates from this period at the lower level; it was altered in the 14th century (there is evidence of building work) as well as in the second half of the 16th century (staircase tower). Restored after the Thirty Years' War, the castle was sold as national property. In the 19th century it was used as a factory. Bought by the town in 1976, the castle has had a significant restoration and, since 1990, has housed the municipal museum.[1]

It has been listed since 1984 as a monument historique by the French Ministry of Culture.[1]



Guebwiller

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Guebwiller>



Guebwiller (alsacien : Gawiller) est une commune française située dans le département du Haut-Rhin, en région Alsace. La ville a été le siège de l'une des sous-préfectures du département, jusqu'à la fusion de cet arrondissement avec celui de Thann pour former l'arrondissement de Thann-Guebwiller le 1er janvier 2015. Elle fait partie du découpage socio-économique Sud-Alsace.

La ville est mentionnée pour la première fois dans un acte de donation en faveur de l'abbaye de Murbach, du 10 avril 774, ratifié par un certain Williarus et dans lequel apparaît la forme primitive du nom de Guebwiller appelée alors villa Gebunvillare. Il s'agit alors d'un simple domaine agricole. La ville médiévale prendra forme au cours du XIIe siècle autour de l'église Saint-Léger et du château du Burgstall. La muraille d'enceinte est érigée entre 1270 et 1287. Guebwiller, capitale de la principauté de Murbach, prospère et compte 1 350 habitants en 1394. Guebwiller, église Saint-Léger.

Au fil des ans, la ville connaît de nombreux événements historiques :

- *tentative d'assaut des Écorcheurs dans la nuit du 13 au 14 février 1445, après avoir ravagé le pays. Mais Guebwiller étant protégée par son enceinte fortifiée, les ennemis voulurent utiliser la ruse. La surveillance s'étant relâchée, ils placèrent leurs échelles sur la muraille mais une Guebwilléroise, Brigitte Schick, veillait en secret et donna l'alerte. Les assaillants, pris de panique par l'apparition miraculeuse de celle qu'ils prirent pour la Vierge Marie, abandonnèrent leurs échelles. Celles-ci furent conservées dans l'église Saint-Léger, en hommage à la Vierge qui avait protégé la cité ;
- *révolte des habitants contre l'autorité des princes abbés de Murbach et leurs représailles ;
- *insurrection des Rustauds en 1525, mise à sac de la ville par les Suédois lors de la Guerre de Trente Ans ;
- *la ville est durement touchée par la guerre de Trente ans, le 21 juin 1637 elle est prise par un détachement franco-suédois et en partie incendiée, en 1657 il ne reste plus que 176 habitants à Guebwiller ; il faut attendre le 9 août 1680 pour que la ville soit réunie à la France par un arrêté du Conseil souverain d'Alsace2 ;
- *entre 1761 et 1764 a lieu la sécularisation du chapitre de Murbach qui s'installe en ville, dans le château de la Neuenbourg. La domination de l'abbaye de Murbach prend fin à la Révolution française ;

*à l'aube du XIXe siècle apparaissent les premières entreprises textiles. C'est le début de la grande épopée de l'industrie textile dans la capitale du Florival qui devient le deuxième site textile d'Alsace après Mulhouse. On y fabrique des toiles peignées, du ruban, des indiennes. On y file de la laine et du coton ;

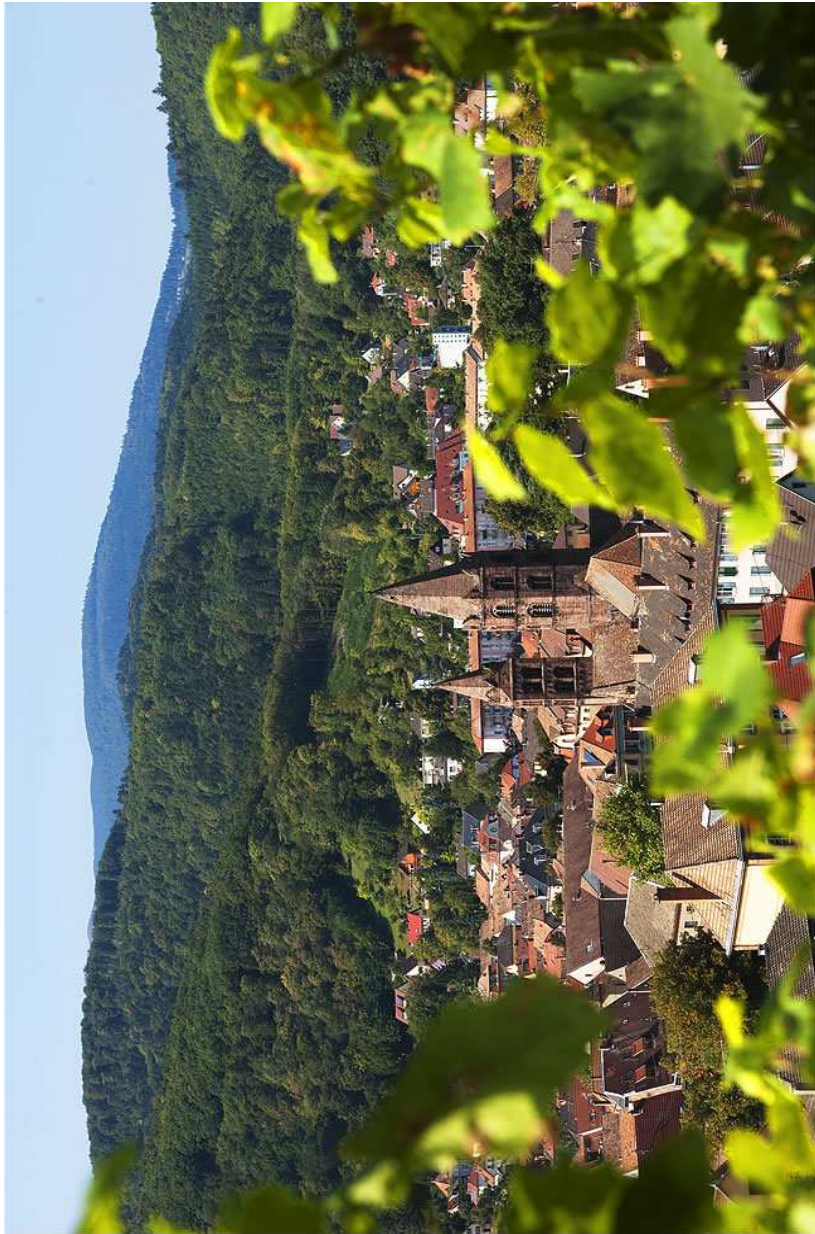
*1er mai 1864 : premier concours gymnique de France ;

*en 1905, Guebwiller compte 13 294 habitants ;

*durant la Seconde Guerre mondiale, les Guebwillerois subissent le sort de tous les Alsaciens-lorrains (l'incorporation de force, l'occupation allemande). Ils sont libérés le 4 février 1945 par un groupe de blindés du 4e régiment de spahis marocains ;

*l'industrie locale connaît un nouvel essor dans les années 1946-1953 puis amorce un déclin irrémédiable. Actuellement[Quand ?], seule la société N. Schlumberger perpétue cet héritage par la construction de machines spécialisées pour la filature de la laine et des fibres longues.





Guebwiller



Dans les sculptures du Murbach, il y a forcément un message adressé à quelques initiés. Aujourd'hui ces messages nous échappent complètement.

Murbach Abbey

https://en.wikipedia.org/wiki/Murbach_Abbey



Murbach Abbey (French: Abbaye de Murbach) was a famous Benedictine monastery in Murbach, southern Alsace, in a valley at the foot of the Grand Ballon in the Vosges.

The monastery was founded in 727 by Eberhard, Count of Alsace, and established as a Benedictine house by Saint Pirmin. Its territory once comprised three towns and thirty villages. The buildings, including the abbey church, one of the earliest vaulted Romanesque structures, were laid waste in 1789 during the Revolution by the peasantry and the abbey was dissolved shortly afterwards.

Of the Romanesque abbey church, dedicated to Saint Leger, only the transept remains with its two towers, and the east end with the quire. The site of the nave now serves as a burial ground. The building is located on the Route Romane d'Alsace.

The founder of the abbey, Count Eberhard, brother of Luitfrid of the Etichonids, brought Bishop Pirmin from Reichenau Abbey on Lake Constance to build up the religious community, which had previously used the Rule of St. Columbanus and become ill-disciplined. Pirmin solved the difficulty by introducing the Rule of St. Benedict.



Count Eberhard gave the abbey a rich endowment and extensive privileges, including the right of free election of the abbot. The monastery was obliged to have its privileges regularly confirmed and was thus closely dependent on the Pope and the Emperor (after 1680 the King of France). Murbach was placed under the patronage of Saint Leger, who had introduced the Benedictine Rule into Burgundy in the 7th century.

The abbey was important politically, and Charlemagne himself took the title "Abbot of Murbach" (Latin: Pastor Murbacensis; in a secular sense) in 792–93.

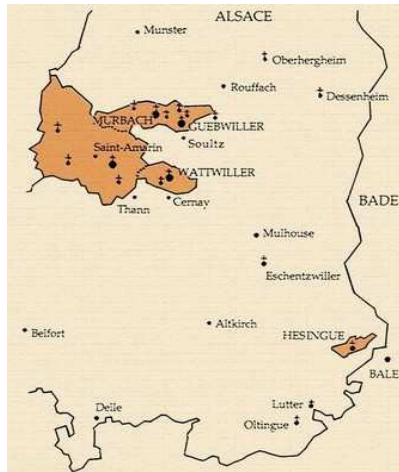
By about 850 Murbach had become one of the intellectual centres of the Upper Rhine; the library contained about 340 works of theology, grammar and history. In its decline, the library at Murbach still provided a possible source (aside from Fulda Abbey) for Poggio Bracciolini's recovery in 1417 of Lucretius' lost didactic poem *De rerum natura*.^[1] At the same time the worldly possessions of the abbey were increasing, thanks to large numbers of gifts. Murbach owned properties and rights in about 350 localities. Most of them were in Alsace, in the Bishoprics of Basle and Strasbourg. In addition there were properties on the right bank of the Rhine and even in the Black Forest. For example, in 805 the Alemannic nobles Egilmar, Focholt, Wanbrecht and Nothicho gave to the abbey their land and a church in the present Grissheim (Latin: villa Cressheim in pago Brisachgaginse). Further, the abbey acquired the territory of Lucerne in Switzerland and owned besides a whole series of estates in the Palatinate, near Worms and Mainz.

This first period of prosperity ended in 936 with the invasion of Alsace by Hungarians. By the 13th century the abbey had recovered and was able once again to play an important role in Alsace and the region of the Rhine.

Murbach Abbey played an important role in the creation of Switzerland. On April 16, 1291 Rudolf I bought all the rights over the town of Lucerne and the abbey estates in Unterwalden from Murbach Abbey. The Waldstätte or Forest Communities (Uri, Schwyz and Unterwalden) saw their trade route over Lake Lucerne cut off and feared losing their independence. When Rudolph died on July 15, 1291 the Communities prepared to defend themselves. On August 1, 1291 an Everlasting League was made between the Forest Communities for mutual defense against a common enemy.^[2] This league formed the nucleus around which the modern country of Switzerland grew.

From the 14th century the abbey began gradually to decline in influence. In the 15th and 16th centuries Murbach was a principality, and between 1680 and 1789 was enmeshed in the tensions between the King of France and the Empire. In 1764 the monks gave up the Benedictine Rule, and the

monastery became a collegiate foundation for members of the nobility (French: insigne chapitre collégial-équestre de Murbach, German: Adeliges Ritterstift Murbach). In 1789 the French Revolution and the rioting peasants gave the abbey its death blow.



Breisach

<https://en.wikipedia.org/wiki/Breisach>



The seat of a Celtic prince was at the hill on which Breisach is built. The Romans maintained an auxiliary castle on Mons Brisiacus (which came from the Celtic word Brisger which means waterbreak)

The Staufer founded Breisach as a city in today's sense. But there had already been a settlement with a church at the time. An 11th-century coin from Breisach was found in the Sandur hoard.

In the early 13th century, construction on the St Stephansmünster, the cathedral in Breisach, started. In the early 16th century, Breisach was a significant stronghold of the Holy Roman Empire. On December 7, 1638, Bernhard of Saxe-Weimar, who was subsidized by France, conquered the city, which Ferdinand II and General Hans Heinrich IX. von Reinach had defended well, and tried to make the centre of a new territory. After Bernhard's death in 1639, his general gave the territory to France, which saw it as its own conquest. In the Peace of Westphalia in 1648, Breisach was de jure given to France.



From 1670, Breisach was integrated into the French state in the course of the politics of Reunions. In the Treaty of Ryswick in 1697, Breisach was returned to the Holy Roman Empire, but then reconquered on September 7, 1703 by Marshal Tallard at the beginning of the War of the Spanish Succession. At the Treaty of Rastatt on March 7, 1714, Breisach became once again part of the Empire. Meanwhile, France founded its own fortress, Neuf-Breisach ("New Breisach"), on the left shore of the Rhine. In 1790, Breisach was part of Further Austria. In the revolutionary wars in 1793, Breisach sustained heavy damage and then, in 1805, was annexed to the de facto re-established state of Baden.

During World War II, 85% of Breisach was destroyed by Allied artillery as the Allies crossed the Rhine. The St. Stephansmünster was also heavily damaged.

Neuf-Brisach

<http://www.fortified-places.com/neufbrisach/>



In 1648, the Treaty of Westphalia gave France possession of Breisach, on the right bank of the river Rhine. This town was fortified by Vauban on the order of Louis XIV and it gave France an important bridgehead on the right bank of the Rhine. Breisach flourished, and so many people came to the town that it spread onto an island in the river, named Ville Neuve (new town). A fort was also built on this island. However in 1697 the Treaty of Rijswijk stated that Breisach be given to Austria, and the town of Ville Neuve be destroyed and its fortifications razed. Deprived of his stronghold on the Rhine, Louis XIV sent Vauban to strengthen French defences on the left bank of the river.



Vauban, seeing that Breisach (which was built on a hill next to the river) formed a prime position for the Austrians to bombard the left bank, decided to build fortifications some way back from the river. He considered fortifying Biesheim and Colmar before settling on a new plan - building an entirely new town and fortifications. The inhabitants of the recently destroyed Ville Neuve could be persuaded to move to the new town, named Neuf-Brisach (or Neu Breisach in German, meaning new Breisach), by allowing them special privileges.



Vauban designed the entire town from scratch. It was to be a regular octagon, making use of his 'third system' with tower bastions and detached bastions. The streets were laid out on a grid plan, with a large square in the centre, around which the most important civic buildings were built. This layout also allowed the troops of the garrison to move around the fortress quickly, using the wide, regular streets.

Vauban designed the town's fortifications to a plan that is known as his 'third system', where tower bastions are used at each corner and returning angles are placed half way along each wall, which give extra flanking fire along the wall. In front of the main wall is a line of false brays and detached bastions. The detached bastions are placed in front of each tower bastion, and the false brays in front of each section of wall, so there are 8 tower bastions, 8 detached bastions and 8 false brays. This effectively created a double layer of fortifications around the town. Beyond each false bray is a demi-lune, and beyond that is the covered way. The four demi-lunes that carry entrance roads are divided into two - a smaller reduced demi-lune and a form of counterguard protecting it. The large number of outworks meant that an attacker would be forced to take four or five outworks before being in a position to assault the main walls.

Situated on flat ground, the defences have the same strength at every point (because of their symmetry), so Neuf Brisach is an example of the so-called 'perfect fortress'. It was Vauban's last major fortification project, with work continuing beyond his death. In 1870 the French garrison made an impressive stand against the Prussian army, which eventually bombarded the town into submission.

Histoire et légendes de Thann

<http://www.ville-thann.fr/Culture-Tourisme-Patrimoine/Histoire/Histoire-et-legendes>



Historiquement, la ville de Thann s'est développée à la suite de l'installation d'un péage à l'entrée de la vallée de la Thur par les Comtes de Ferrette, une des trois grandes familles de la noblesse alsacienne descendant de Charlemagne. Les ruines de leur château dominent toujours la ville : c'est l'Engelbourg appelé aussi « Œil de la Sorcière ».

La dernière héritière des Comtes de Ferrette, Jeanne épouse Albert II, le Sage, Archiduc d'Autriche en 1324. Ainsi les possessions des Ferrette entrent dans le giron de la Maison d'Autriche et y demeurent jusqu'à la fin de la guerre de Trente Ans, où le Roi de France Louis XIV récupère les territoires de «l'Autriche antérieure» lors du traité de Westphalie en 1648.

Entre-temps, les Archiducs d'Autriche, souvent à cours d'argent ont engagé ces terres du Sundgau aux Bourguignons et notamment à Charles le Téméraire (1469-1474).

Pour récompenser le Cardinal Mazarin de tout ce qu'il a fait pour la couronne, Louis XIV lui fait don des anciennes possessions autrichiennes (1658). Par le jeu des alliances c'est aujourd'hui le Prince Albert II de Monaco, Prince Grimaldi, qui possède le titre de Comte de Thann.

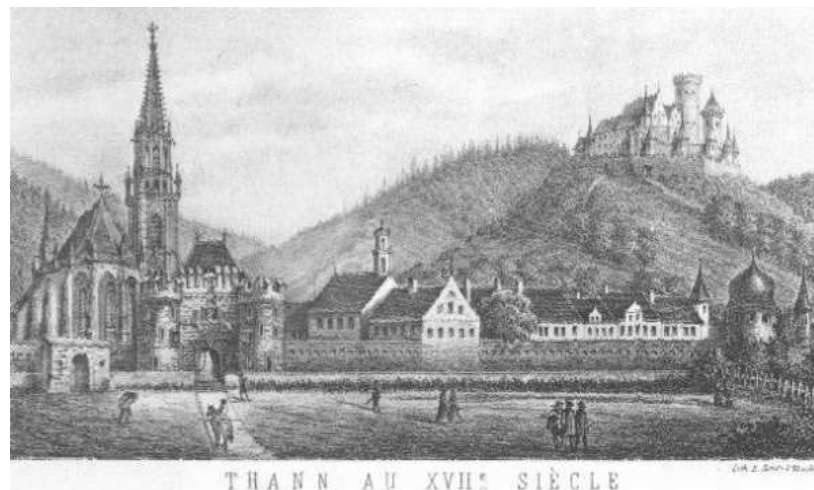
Le miracle du «pouce et de l'anneau» a rapidement drainé de grandes foules, surtout des régions de la mer Baltique, vers la petite bourgade qui se développe et s'entoure de remparts.

En 1324, commence la construction de la magnifique Collégiale Saint-Thiébaud, pur joyau de l'art gothique en Alsace (toutes les phases de l'évolution du style sont représentées). Cette construction est achevée en 1516 par l'architecte et maître d'oeuvre bâlois Rémy Faesch. Durant toute cette période, la cité vit des revenus du pèlerinage et de la culture de la vigne qui s'étend sur tous les coteaux et jusqu'en plaine.



Chaque année, depuis le milieu du XVIe siècle, la cité commémore «le prodige», en célébrant la « Crémation des trois sapins », au soir du 30 juin.

Les Habsbourg accordent aux habitants de la bourgade érigée en ville bon nombre de chartes : un blason, un sceau, le droit de battre monnaie, des foires.



Avec la Réforme qui n'a pourtant pas atteint Thann, l'attrait (et les revenus) du pèlerinage ont périclité et la cité vivote jusqu'à la Révolution.

En 1785, Pierre Dollfus crée la première industrie de toiles peintes. La présence d'une eau abondante, d'une main d'oeuvre nombreuse et habile incite des familles aisées à investir dans l'installation d'industries textiles (filature et tissage de coton surtout). Désormais, durant tout le XIXe siècle et jusque dans les années 1960, Thann vivra au rythme du textile.

En 1808, Philippe-Charles Kestner, un Hanovrien, établit à Thann une industrie de produits chimiques pour répondre aux besoins du textile. Cette fabrique est aujourd'hui la plus ancienne usine de produits chimiques d'Europe fonctionnant sur le lieu de sa création.

Le 1er septembre 1839 est inaugurée la ligne de Chemin de fer de Mulhouse à Thann. C'est la 3e ligne de chemin de fer de France ouverte au trafic passager. Elle a été financée par les industriels locaux.

La ville de Thann développe aujourd'hui des activités tertiaires et touristiques. L'hôpital Saint-Jacques est le plus grand employeur de la commune. Une zone d'activités intercommunales dynamique s'est

développée à l'entrée de l'agglomération à Vieux-Thann. Une deuxième zone intercommunale est en préparation à Aspach-le-Haut.

La guerre de 1870 et la défaite française à Sedan ont conduit au rattachement de l'Alsace-Lorraine au IIe Reich allemand ce qui a bousculé et modifié considérablement les circuits économiques. Bon nombre de Thannois ont opté pour la France et ont quitté l'Alsace.

La ville de Thann fut libérée par une des premières offensives françaises sur le front des Vosges le 7 août 1914 et devint, pendant 4 ans, la capitale de l'Alsace libérée. Elle a subi de graves destructions car le front s'était stabilisé aux portes de la ville. Elle eut l'honneur de nombreux visiteurs de marque : le Président de la République Raymond Poincaré, le Président du Conseil Georges Clémenceau...

Juin 1940 vit le retour des Allemands et une nouvelle annexion. Les Thannois ont eu beaucoup de mal à supporter cette nouvelle épreuve et certains d'entre eux ont créé des mouvements de résistance dès l'été 40 (d'où le monument à la résistance alsacienne au Staufen).

Outre la Collégiale Saint-Thiébaud, il convient de remarquer la Cabane des Bangards, près du Relais Culturel. De nombreuses rues et maisons bourgeoises valent le détour, notamment l'Hôtel de ville, construit selon des plans dressés par J.B. Kléber (le futur général), la Maison de l'Architecte, la Tour des Sorcières...

Malheureusement les destructions des «modernistes» du XIXe siècle ont été fatales à un certain caractère moyenâgeux de la cité qui y a perdu ses remparts, ses portes monumentales, sa chapelle Saint-Michel, ses couvents.

Le Musée de l'ancienne Halle aux blés (16ème siècle) conserve les traces de ce riche patrimoine.



La Ville de Thann

La Météorite d' Ensisheim

<http://www.meteorite.fr/pagehtml/444exep.htm>

Alsace, France: 7 Novembre 1492, 11h30...



Après une formidable explosion, une pierre noire d'environ 150 Kg fut retrouvée dans un cratère de 2 mètres de profondeur, dans un champ de blé, près des murs de la ville d'ENSISHEIM. C'est un jeune garçon, seul témoin de cette chute, qui conduisit les gens jusqu'au point de chute.

Aussitôt sur place, la foule s'empressa de prélever des fragments de cette "Pierre tombée du ciel" en guise de porte bonheur... Ce pillage fut heureusement arrêté par le bailli (maire) qui ordonna que la pierre soit portée sur le seuil de l'église...

19 jours plus tard, le 26 novembre 1492, le jeune roi Maximilien, héritier de la famille des Habsbourg, futur empereur d'Autriche, fit son entrée dans la ville d'Ensisheim. Il se fit apporter la pierre et vit alors en elle un signe miraculeux et de bonne augure pour le prochain combat à mener contre les Français... Il ordonna alors qu'elle soit conservée dans le chœur de l'église où elle y resta pendant 3 siècles...

Le premier texte relatant cet événement est une lettre de Sébastien Brant (1458-1521), professeur de littérature à l'université de Bâle. Dans ce texte, écrit en latin et en allemand, il parle d'une "pierre de tonnerre", assimilant la chute à un signe divin. Cette lettre est illustrée d'un dessin représentant la chute de l'objet céleste.

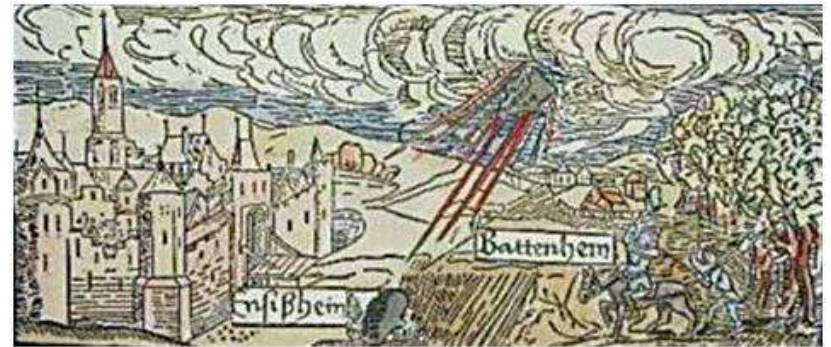
Cette lettre servit donc à des fins politiques et incita habilement le roi Maximilien à déclarer la guerre à Charles VIII. En effet, le 26 Novembre 1492, lorsque le jeune roi entre dans Ensisheim, il a déjà pris connaissance de la lettre de Sébastien Brant qui lui signifie clairement que Dieu est avec lui et qu'il peut déclarer la guerre à Charles VIII. Ce qu'il fit après avoir vu la pierre et en avoir récupéré deux morceaux ...

Le conflit se termina par la victoire des Autrichiens sur les Français et la signature du traité de Senlis...

En l'an III de la République, la météorite se retrouva au musée de Colmar pendant dix ans. C'est en 1803 que la ville d'Ensisheim la récupère pour la placer à nouveau dans son église, suspendue au clocher. C'est le 6 novembre 1854 que l'église voit son clocher s'effondrer. La météorite est alors remise à l'école, puis à la mairie.

Aujourd'hui, cette célèbre météorite est conservée dans l'ancien palais de la Régence à Ensisheim.

De part les nombreux prélèvements de fragments effectués sur cette pierre au fil des ans, cette météorite ne pèse plus aujourd'hui que 55 Kg. Elle est classée dans la catégorie des Chondrites à olivine et hypersthène, LL6.



Plaque commémorative du 500ème anniversaire de la chute de la météorite tombée à Ensisheim le 7 novembre 1492

Guntram "der Reiche" d'Alsace, comte de Sundgau

<http://www.geni.com/people/Guntram-der-Reiche-comte-de-Sundgau/6000000007331108288>



He was Count in Breisgau (962), and is said to have been Count of Sundgau (Upper Alsace), Count in Aargau, and Herr von Muri. His nickname, "the Rich", testifies to his wealth among his peers. In 952 he rebelled against the Emperor Otto I. His lands within the Holy Roman Empire were confiscated, but he retained what were apparently his allodial holdings (those for which he owed no feudal service) in the Aargau.

Guntram has long been known to be the ancestor of the Habsburgs. The Annals of the Muri Monastery, a manuscript history written in the twelfth century, was lost in the monastery library until its discovery in the 16th century. The annals give an account of the lives of the early Habsburgs, and prove that they descend from this Guntram.

A Count Guntram rebelled against the Emperor Otto I in 952. Jackman refers to "extraordinary confiscations...imposed on the rebel Guntram." Emperor Otto I granted property "habere Cuntramnus comes in pago Prisecegeuue in comitatu Pirihthonis in locis...Puckinga, Uringa, Muron" to Konrad Bishop of Konstanz by charter dated 21 February 962. Contemporary scholarship identifies the rebel Count Guntram with the Guntram who was ancestor of the Habsburg. [Hlawlitscha.]

There has been much disagreement about his ancestry. Guntram is now thought to have been a descendant of Eticho I of Alsace, but it is not clear to which branch of that family he belonged. According to some sources, he was son of Hugo von Hohenburg; according to others he was son of Luitfried V of Alsace, while still others identify him as a son of one Hunfried von Sundgau.

His given name, Guntram, was common to the Merovingians and was specifically identified with their kingdom of Burgundy. In that era of no surnames, given names were almost proprietary to the families that used them. Therefore, it is virtually certain that Guntram was connected, if only on the distaff side, with the Merovingian kings of Burgundy.

The now accepted genealogy was first proposed in the 17th century, that the Habsburgs are descended from the Etichoni Dukes of Alsace. First advanced in 1643, this theory was popularized in 1736, when the Empress Maria-Theresa, the heir of the Habsburg dynasty, married Francis Stephen,

Duke of Lorraine, who represented a male-line branch of the Etichoni. Hence, their marriage could be seen as a union of two collateral branches of the same family.



République de Mulhouse

https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9publique_de_Mulhouse

La République de Mulhouse (en allemand Stadtrepublik Mülhausen) est une ancienne cité-État d'Europe occidentale située dans le Sud de l'Alsace et constituée autour de la ville de Mulhouse. Elle adopta un fonctionnement républicain en 1347 par l'élection du premier bourgmestre. Elle est contrainte de rompre progressivement ses relations avec le reste de l'Alsace pour se lier militairement aux confédérés suisses à la suite de la Guerre des Six Deniers. Cet événement-clé de l'histoire de la cité voit la Décapole incapable de faire face aux armées de la noblesse décidées à mettre fin à l'expérience républicaine de Mulhouse. En 1529, la Réforme protestante aboutit à l'établissement complet et exclusif du culte protestant. À partir de 1746, elle devint un précurseur dans la révolution industrielle. Elle vota, sous la contrainte militaire, sa réunion à la France le 15 mars 1798, elle était alors une cité industrielle puissante et prospère, un moteur de la Révolution industrielle en Europe.



La conquête de l'autonomie urbaine:

En 1347, l'empereur Charles IV octroie à Mulhouse (comme à d'autres villes alsaciennes) un privilège selon lequel le prévôt doit être choisi parmi les bourgeois (c'est-à-dire la communauté des habitants de la ville bénéficiant par leur statut des privilèges de la ville, à l'image de « citoyen » qui désigne à l'origine l'« habitant de la cité »), modifia la représentation au conseil et permit à ce dernier et aux corporations d'élire un bourgmestre. Ce bourgmestre serait à la tête de la cité et ne pourrait être révoqué par l'empereur. Le premier bourgmestre élu sera Jean de Dornach. Le régime politique de Mulhouse, comme celui des autres villes d'Empire et villes libres, peut alors être assimilé à une république urbaine.

La république de Mulhouse dans la Décapole:

En 1354, la Décapole est créée par Charles IV, Mulhouse en devint membre dès sa création. Dans toute l'Europe rhénane les cités gagnèrent en puissance, s'enrichirent et prospérèrent, Mulhouse suivit la même évolution. Les nobles se coalisèrent contre les cités. En réaction les villes de Bavière, de Suisse, de Souabe et du Rhin mirent en place en 1385 une grande coalition. Mulhouse en fit partie. En 1386 les Suisses écrasent les troupes autrichiennes lors de la bataille de Sempach. En 1395, les Mulhousiens achetèrent à l'empereur Venceslas Ier la suppression du poste de prévôt impérial. En 1404, l'empereur instaura également l'autonomie fiscale. Tous les pouvoirs d'administration de la cité reviennent alors au conseil et au bourgmestre, élus par les Mulhousiens. S'ensuit une période de prospérité, en 1437, les Mulhousiens rachètent les territoires d'Illzach et de

Modenheim ainsi que des territoires attenants, les faubourgs s'accroissent. Les nobles des alentours semblaient alors incapables de rivaliser avec la montée en puissance de la cité.



L'invasion des Armagnacs et l'expulsion des nobles:

En 1444, l'empereur Frédéric III appelle le dauphin Louis, futur Louis XI et ses Armagnacs pour mater les cités suisses dont il avait perdu le contrôle. Appelés aussi les Écorcheurs, les Armagnacs dont on parle ici sont des bandes armées formées d'anciens mercenaires sans emploi qui vivent de pillage. Les nobles de Haute-Alsace se joignent à eux. Les Suisses sont défaits à Bâle et les Armagnacs se dirigent vers Mulhouse. Les Mulhousiens se préparent alors au siège, ils accueillirent et armèrent tous les habitants des alentours qui désiraient résister. Ils embauchèrent également des artificiers et tout ce qu'ils trouvèrent comme mercenaires. Tous se réunirent à l'intérieur des remparts après avoir pris le soin de détruire et brûler tout ce qui pouvait être utile à l'ennemi en dehors. Ils prirent également possession du château d'Illzach, y délogèrent les alliés des Armagnacs qui en étaient maîtres et y installèrent une garnison. Les Armagnacs entamèrent le siège et lancèrent le premier assaut le 18 septembre 1444. Ils furent repoussés par les Mulhousiens. Ils tentèrent de faire céder les Mulhousiens à l'usure et lancèrent par la suite trois autres attaques. Toutes furent repoussées et les Armagnacs se retirèrent au printemps 1445. Toute la région fut ruinée et les nobles, tenus pour responsables de l'invasion, en sortirent affaiblis. Les Mulhousiens voulurent en finir définitivement avec le danger que représentait la noblesse. Ils décidèrent de dissoudre la corporation des nobles et leur demandèrent de se fondre dans les autres corporations. Tous ceux qui ne s'y conformèrent pas furent expulsés. Les nobles quittèrent la ville avec un profond ressentiment qui engendrera les hostilités futures.

La Guerre des Six Deniers:

En 1466, l'autonomie de Mulhouse fut menacée par les Habsbourg, soutenus par les nobles du voisinage, qui déclarèrent la guerre à la ville sous un prétexte futile^{A 11} : six deniers dus par la ville à un garçon meunier, dénommé Hermann Klee, qui s'adressera à Pierre de Réguisheim, châtelain du Haut-Hattstatt, du Wahlenbourg et du Haut-Eguisheim. Le noble chevalier, en conflit avec la ville, pense tenir là un prétexte pour mettre la cité libre au pas. Le 11 avril 1466, il s'allie à d'autres nobles de la région et déclare la guerre à Mulhouse qui reçoit le soutien de Berne et de Soleure (d'où le nom de « Guerre des Six deniers » appelée en allemand : Sechs Plappertkrieg) puis de Turckheim, de Munster et de Kaysersberg, trois cités décapolitaines. Les nobles espéraient se venger des Mulhousiens et retrouver leur contrôle perdu sur la cité. Devant les forces en présence, les Mulhousiens sont abandonnés par les autres villes alsaciennes de la Décapole^{A 12} dont la cité faisait partie depuis sa fondation en 1354. Dos au mur et décidés à ne pas capituler, les Mulhousiens décidèrent de signer un traité d'alliance militaire avec Berne et Soleure en 1466^{A 13}. Les trois villes devaient s'apporter un secours militaire mutuel. À côté de cela, Schwytz, Uri, Lucerne, Zurich, Zug et Glaris prirent également le parti des Mulhousiens^{A 14}. La cité devient indépendante de facto, ce n'est à présent plus l'empire qui assure sa sécurité. À ce moment, Mulhouse ne se retire pas officiellement de la Décapole. Toutefois ses relations avec elle furent réduites au strict minimum. Les Mulhousiens finirent par ne plus y contribuer financièrement. Avec leurs nouveaux alliés, ils écrasèrent militairement les nobles. La guerre fut violente. Les cités alsaciennes de Turckheim et de Kaysersberg, effrayées par l'idée de voir les troupes de Mulhouse et des confédérés en Haute-Alsace, prirent l'initiative d'aider les Mulhousiens. Elles rasèrent les forteresses d'Eguisheim et du Haut-Hattstatt et tuèrent Hermann Klee. Face aux forces en présence, les nobles signèrent un traité de paix et Pierre de Réguisheim dut dédommager les Mulhousiens^{A 15}.

La noblesse humiliée choisit alors une autre stratégie, celle de jouer sur l'impopularité des Mulhousiens auprès des habitants des alentours^{A 16}. L'offensive militaire mulhousienne avant le traité de paix causa en effet de nombreux morts et dégâts sur les terres appartenant à la noblesse. Celle-ci décida de déclarer la guerre de plus belle. Illzach et Modenheim furent pillées et réduites en cendres par les nobles^{A 17}. Les Mulhousiens réagirent en saccageant et en incendiant les propriétés seigneuriales voisines. L'empereur Frédéric III du Saint-Empire ne parvint pas à faire cesser le conflit^{A 18}. Fribourg-en-Brisgau, Neuenburg et Brisach déclarèrent à leur tour la guerre aux Mulhousiens et s'allièrent aux nobles. Le Landvogt autrichien Thyring de Hallwyl s'unit également à eux. Une importante armée assiégea Mulhouse^{A 19}. La ville fut encerclée. À ce moment, les

confédérés décidèrent une offensive de grande ampleur pour venir en aide aux Mulhousiens. Ils envoyèrent une armée composée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes en Haute-Alsace. Les Bernois fournirent le plus gros contingent. Les nobles, les Autrichiens et leurs alliés furent écrasés et Mulhouse secourue^{A 20}. L'offensive dura quinze jours. Les Mulhousiens et leurs alliés mirent à feu et à sang toute l'Alsace ainsi que la Forêt-Noire^{A 21}. Les dégâts furent considérables : plus d'une centaine de villages furent complètement rasés sur les terres seigneuriales. Plus d'une dizaine de forteresses dans lesquelles les nobles s'étaient retranchés furent assiégées, tombèrent et furent détruites. La victoire des Mulhousiens et de leurs alliés fut sans appel. Sigismond d'Autriche dut signer en 1468 le traité de paix de Waldshut qui reconnaissait les franchises et les libertés dont bénéficiaient les Mulhousiens et leurs alliés. Il fut également contraint de dédommager financièrement les cités concernées^{A 22}. À la suite des violences commises, la tension entre les Mulhousiens et le reste des habitants de la Haute-Alsace demeura très vive.

L'alliance avec la confédération:

Bien que bénéficiant d'une autonomie déjà importante, Mulhouse fut contrainte de conclure une alliance avec Berne et Soleure lors de la Guerre des Six Deniers. Mulhouse acquiert alors de facto une indépendance presque totale vis-à-vis du Saint-Empire romain germanique. En 1515, elle conclut définitivement une alliance avec les cantons suisses afin de garantir une paix durable ainsi que le respect de sa souveraineté^{2, B 1}, elle se retire ainsi de la Décapole. La cité devient ainsi une république libre et indépendante sans aucun lien politique avec le reste de l'Alsace, son destin sera distinct du reste de la région pendant plusieurs siècles. Parce qu'elle est alliée à la Confédération Suisse, Mulhouse est épargnée par les conflits environnants, tels la Guerre de Trente Ans qui frappa violemment la région. Mulhouse sert alors de refuge aux habitants des alentours. En 1629, la peste se déclare dans la ville, qui est alors surpeuplée et en 1638, le nombre de réfugiés est bien supérieur à celui des Mulhousiens. En 1648, à la suite du traité de Westphalie, l'Autriche cède au royaume de France une partie de l'Alsace, principalement le sud de la région. La République de Mulhouse, exclue du conflit conserve son statut de ville indépendante mais se retrouve enclavée dans les terres du Royaume de France. Le 26 août 1728, le mathématicien, physicien et astronome Johann Heinrich Lambert naît à Mulhouse.

La Réforme zwinglienne:

À partir de 1523, et après d'importants débats et divisions, Mulhouse adhère à la Réforme, qui s'opère par étapes jusqu'au colloque de Berne en 15283, qui finalisera la réforme en 1529 avec l'établissement complet et exclusif du culte protestant. Les catholiques ainsi que les Juifs sont chassés de la ville⁴. Ces derniers s'établissent essentiellement à Dornach. Les Mulhousiens se

rangent derrière les thèses d'Ulrich Zwingli à l'instar de plusieurs cités alémaniques de la confédération. Les Habsbourgs dont les territoires enclavent la cité restent fidèles à l'église catholique romaine, la cité devient donc une enclave réformée. Des lois strictes d'inspiration religieuse sont décrétées, le blasphème et la consommation d'alcool interdits et réprimés, les relations homme-femme rigoureusement encadrées.

La révolution industrielle:

La Révolution industrielle à Mulhouse commence au milieu du XVIII^e siècle, avant sa réunion à la France. La Stadtrepublik est alors une petite enclave protestante dans le Royaume de France de Louis XV. En 1746, la première manufacture d'indiennes, Koechlin Schmalzer Dollfus & Cie, est créée dans la rue de la Loi par trois jeunes Mulhousiens : Samuel Koechlin (27 ans), Jean Jacques Schmalzer (25 ans) et Jean-Henri Dollfus (22 ans). Ce sera un formidable succès. C'est le début du développement industriel de la ville qui ne compte alors que quatre mille habitants^{B 2}. La production d'indiennes était interdite dans le Royaume de France par l'édit du 26 octobre 1686. En 1756, les trois associés se séparent pour se mettre chacun à son compte. Jean-Henri Dollfus crée alors Dollfus-Vetter & Cie qui deviendra Dollfus-Mieg et Compagnie (DMC) en 1800. Quand en 1759, le conseil d'État du Royaume de France légalise les indiennes, l'industrie mulhousienne a déjà pris une avance considérable. En quelques années la petite cité artisanale que Mulhouse était encore au XVIII^e siècle fut profondément transformée. Le développement de Mulhouse peut être comparé à celui d'une ville champignon, stimulé par l'expansion de l'industrie textile (draperie) et du tannage, puis par les industries chimiques et mécaniques à partir du milieu du XVIII^e siècle. Mulhouse entretient alors des relations privilégiées avec la Louisiane, d'où elle importe du coton, ainsi qu'avec le Levant. Des techniques diverses se développent, la ville innove, devenant un important lieu de stimulation intellectuelle dans le domaine social et dans celui des sciences et des techniques.

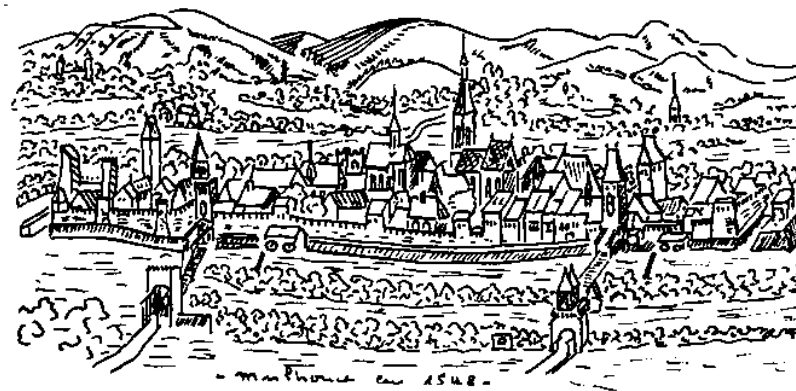
C'est également durant cette période faste de la République de Mulhouse, qu'en 1772, Johann Heinrich Lambert invente plusieurs systèmes de projection cartographique dont la Projection conique conforme de Lambert et la Projection azimutale équivalente de Lambert⁵.

La Réunion à la France

En 1798, à la suite notamment d'un blocus douanier qui asphyxiait économiquement la ville, le Grand Conseil de la République de Mulhouse vote son rattachement à la toute jeune république française, qui a lieu le 3 janvier 1798, à l'époque du Directoire (1795-1799). La fête de la Réunion se déroule le 15 mars de la même année. À cette date, la population a déjà augmenté de 50 % par rapport à 1746, les Mulhousiens sont au nombre de six mille. La cité repose sur des bases industrielles solides, elle contribuera

de manière spectaculaire au développement de l'industrie française. La Stadtrepublik Mülhausen devient ainsi la commune française de Mulhausen.

Petite anecdote, la rue Henriette, dans le centre ville, tient son nom du premier bébé née français à Mulhouse.



Guerre de Waldshut

<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F24647.php>

Trois causes sont à l'origine de la guerre de Waldshut: la menace que les nobles du Sundgau, favorables au parti autrichien, faisaient peser sur Mulhouse, ville d'Empire alliée des Confédérés, la poussée expansionniste de Berne et de Soleure dans le Sundgau et les guerres privées de nobles du sud de l'Allemagne (en particulier Bilgeri von Heudorf) contre Schaffhouse dans le Klettgau et le Hegau. Après avoir fait étalage de leur force dans le Sundgau à la fin juin 1468, mais sans mener de bataille ouverte, les Confédérés conduisirent leurs troupes (env. 15 000 à 16 000 hommes) à l'assaut de Waldshut, ville habsbourgeoise, à la fin juillet, tandis que, simultanément, d'autres Confédérés, passant par Schaffhouse, pénétraient dans le sud de la Forêt-Noire. Les Habsbourg tentèrent en vain de libérer la ville. Bien que dûment préparé par des tirs d'artillerie, l'assaut final ne put avoir lieu, en raison de divergences entre les Confédérés. Aux Bernois qui poussaient à l'action s'opposaient les Zurichois et les autres cantons, qui souhaitaient négocier avec les Habsbourg. Des discussions eurent finalement lieu sur l'initiative des Bâlois et aboutirent à la paix de Waldshut (27 août 1468). Aux termes de ce traité, le duc Sigismond de Habsbourg, régent d'Autriche antérieure, s'engageait à verser 10 000 florins avant le 24 juin 1469. Le défaut de paiement entraînerait la mainmise des Confédérés sur Waldshut et sur les territoires habsbourgeois de la Forêt-Noire. Sigismond parvint à s'acquitter en donnant en gage une partie de ses possessions d'Autriche antérieure à Charles le Téméraire. Les événements sont commémorés à Waldshut lors de la kermesse locale du troisième dimanche d'août.



In 1468, Sigismund clashed with the Swiss in the War of Waldshut, which he could end without significant territorial losses only by paying a large ransom, which he financed by



pawning territories in the Sundgau and the Alsace to Charles the Bold of Burgundy in 1469.[4] Charles did not, however, help Sigismund against the Swiss, and so Sigismund bought back the territories in 1474 and concluded a peace treaty with the Confederacy.

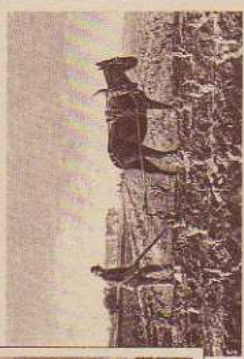
LA POTASSE D'ALSACE

ASSURE L'ABONDANCE DES RÉCOLTES
& LA QUALITÉ DES PRODUITS

BUVARD

La Polasse au Vignoble



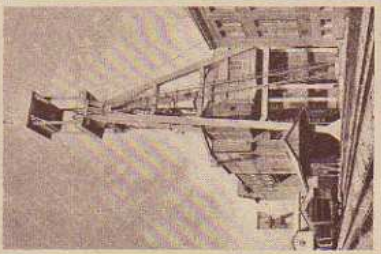
L'ENGRAIS POTASSIQUE

(Sylvinite riche - Chlorure de Potassium - Sulfate de Potasse)

EST INDISPENSABLE A TOUTES LES CULTURES

Pour tous renseignements sur le Mode d'Emploi des ENGRAIS POTASSIQUES s'adresser:

BUREAU D'ÉTUDES SUR LES ENGRAIS
6, Avenue Bertrand-Barère — TARBES



La Polasse à la Mine

Ives B. DEWARAZIN, Evros - France

Mines de potasse d'Alsace

https://fr.wikipedia.org/wiki/Mines_de_potasse_d'Alsace

Le bassin potassique est composé de deux couches de chlorure de potassium distantes l'une de l'autre d'une vingtaine de mètres. Ces deux couches se situent à des profondeurs allant de 400 à 1 100 mètres. La première couche atteint deux mètres d'épaisseur et contient environ 40 % de chlorure de potassium ; la seconde couche atteint 5 mètres de puissance et contient environ 30 % de chlorure de potassium. Ces deux couches possèdent également 60 % de chlorure de sodium.



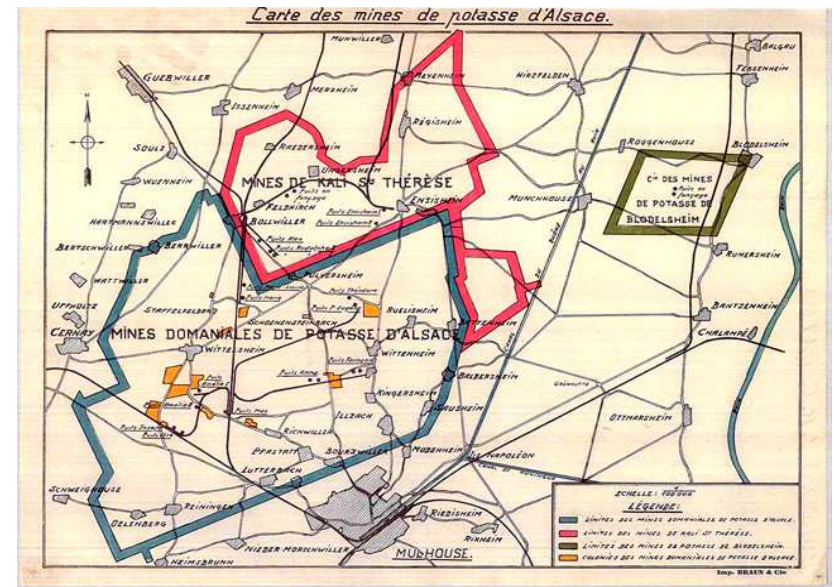
Amélie Zurcher, née en 1858 à Bollwiller, fille du propriétaire de l'usine textile de Bollwiller, est connue dans le sud de l'Alsace pour avoir été l'instigatrice de la découverte de la potasse dans le sous-sol sud-alsacien. Propriétaire de la ferme du Lützelhof, près de Cernay, Amélie Zurcher doit chercher de nouveaux moyens pour éviter la ruine après une terrible sécheresse en 1893. L'année suivante, elle fait la connaissance de Joseph Vogt, directeur d'une fonderie. Apprenant la possibilité de faire des forages souterrains, elle se heurte cependant aux doutes de ses proches, qui ne partagent nullement son avis, elle qui

pense que le sous-sol de ses propriétés recèlerait des richesses géologiques.

Pourtant, après dix années d'insistance, elle parvient à convaincre Joseph Vogt et Jean-Baptiste Grisez, spécialiste des sondages souterrains, de faire le premier sondage entre Cernay et Lutterbach. Ils espèrent alors trouver de la houille.

Le 21 mai 1904 est créée la « Société en participation pour la recherche de gisement de houille en Alsace », on recherchait notamment une éventuelle continuité des houillères de Ronchamp.

Le 11 juin 1904, le premier coup de sonde est donné. Alors que Vogt se décourage assez rapidement, Amélie Zurcher le convainc de persévérer et, finalement, c'est une analyse du laboratoire de Strasbourg qui annonce la nouvelle : le tube carottier a traversé des couches de potasse d'excellente teneur.



Après la découverte du bassin potassique, les prospections continueront jusqu'en 1910, avant que la totalité du bassin ne soit achetée par la compagnie allemande Deutsche Kaliwerke.

Le 13 juin 1906 fut créée la compagnie « Gewerkschaft Amélie » qui entreprit pas moins de 150 sondages ainsi que la construction de premier puits, le 22 avril 1908, baptisé Amélie I, dont l'exploitation commence en février 1910.

En 1911, la Gewerkschaft Amélie cède toutes ses concessions à la compagnie allemande Deutsche Kaliwerke (Bernterode, Saxe). Cette compagnie cède à leur tour une partie, le gisement alsacien se retrouve ainsi exploité par trois groupes à capitaux majoritairement allemands :

- Groupe Deutsche Kaliwerke : mines Amélie, Max, Marie-Louise, Joseph-Else.
- Groupe Hohenzollern : mine Fernand (Reichsland) et Anna
- Groupe Wintershall : mines Théodore et Eugène

Par ailleurs, Joseph Vogt, propriétaire des concessions du nord du gisement, réalise des sondages et crée en 1910, avec des associés lorrains, les Mines de Kali Sainte-Thérèse (KST), société française de droit allemand, enregistrée à Mulhouse le 16 juillet 1910, dirigée par son fils Fernand Vogt. Cette compagnie exploitera les mines Alex, Ensisheim, Rodolphe et Ungersheim.

L'année 1918 voit la fin de la Première Guerre mondiale et la victoire de la France. L'Alsace redevient alors française et les puits allemands sont confisqués par la France. En 1924, toutes les mines reviennent à l'État Français et, dans les années qui suivirent, de nombreux immigrants polonais arrivent dans la région pour travailler dans les mines.

Le 24 mai 1924, l'État français acquiert dix mines et les regroupe dans une compagnie publique : les Mines Domaniales de Potasse d'Alsace. Les mines alsaciennes ne sont donc désormais exploitées plus que par deux sociétés, l'une à capitaux publics, et l'autre, la société Kali Sainte-Thérèse, à capitaux privés.

En mai 1936, une forte grève éclatera juste avant l'arrivée au pouvoir du Front populaire. Les mineurs luttent en raison de leurs conditions de travail et de vie pendant la crise. Les Mines Domaniales de Potasse d'Alsace (MDPA) transforment alors la région. Au cours du reste du XXe siècle, l'exploitation de la potasse continuera avec plusieurs grands puits d'extraction, tel que le puits Rodolphe.

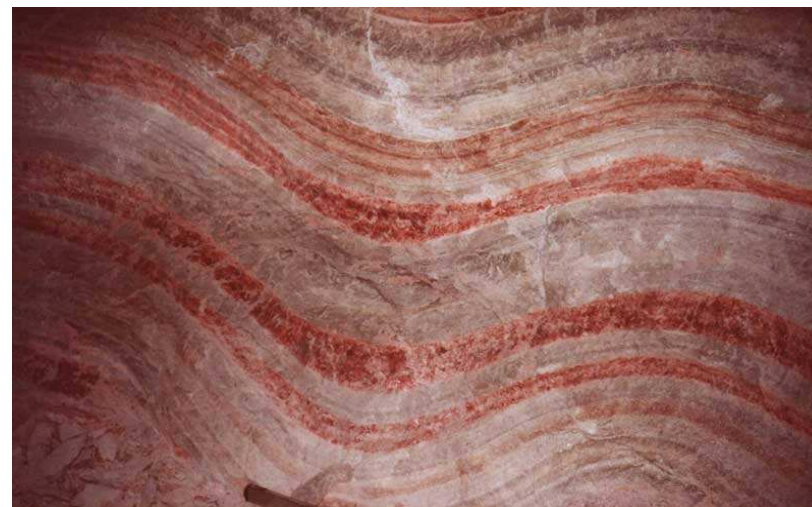


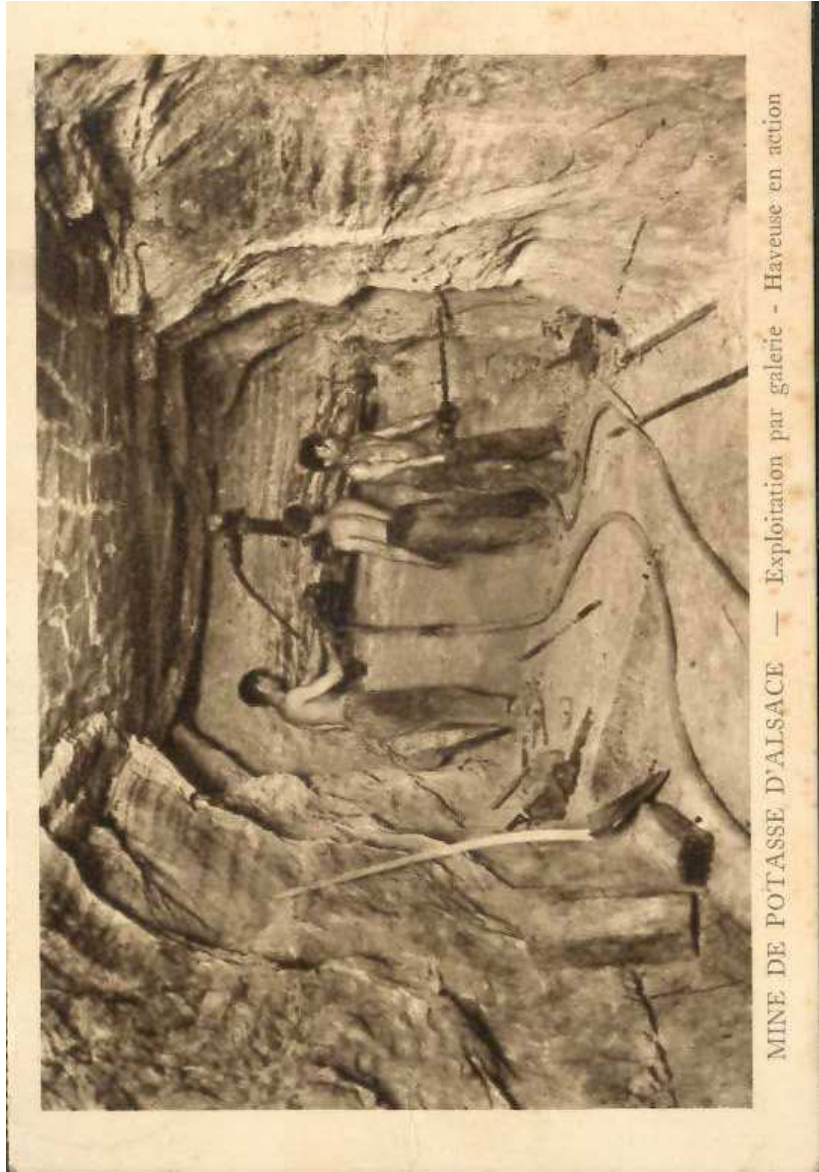
En 1940, l'Alsace est annexée au Troisième Reich. Les nazis décident de regrouper l'ensemble des mines de potasse dans une entité juridique unique : la Elsässische Kaliwerke. C'est pendant l'occupation allemande que le plus important accident a lieu à la mine Rodolphe : un coup de mur et un dégagement de grisou tuent 25 mineurs. Le bassin potassique est libéré par les alliés le 3 février 1945. Les installations ont subi d'importantes destructions durant les combats de la plaine d'Alsace.

Les années 1950 et 1960 sont une période qui voient l'arrivée de nouvelles techniques d'exploitation minière (machines d'abattage, havage intégrale, généralisation des soutènements marchants hydrauliques) et de traitement du minerai avec le mise en service de la première grande usine de traitement par flottation à la mine Théodore, remplaçant en partie le traitement thermique plus onéreux.

Depuis les années 1960 déjà, l'épuisement du bassin se fait sentir et l'on songe alors à se diversifier dans d'autres secteurs d'activités afin de favoriser la reconversion des mineurs. L'exploitation sera finalement stoppée en 2004. La plupart des installations seront démantelées puis démolies mais certains bâtiments témoignant du passé subsistent. Des monuments seront édifiés pour rendre hommage aux mineurs et aux découvreurs de la potasse qui ont contribué à l'essor industriel de l'Alsace.

Entre 1910 et 2002, près de 567 millions de tonnes de sel brut auront été extraites du sous-sol alsacien.



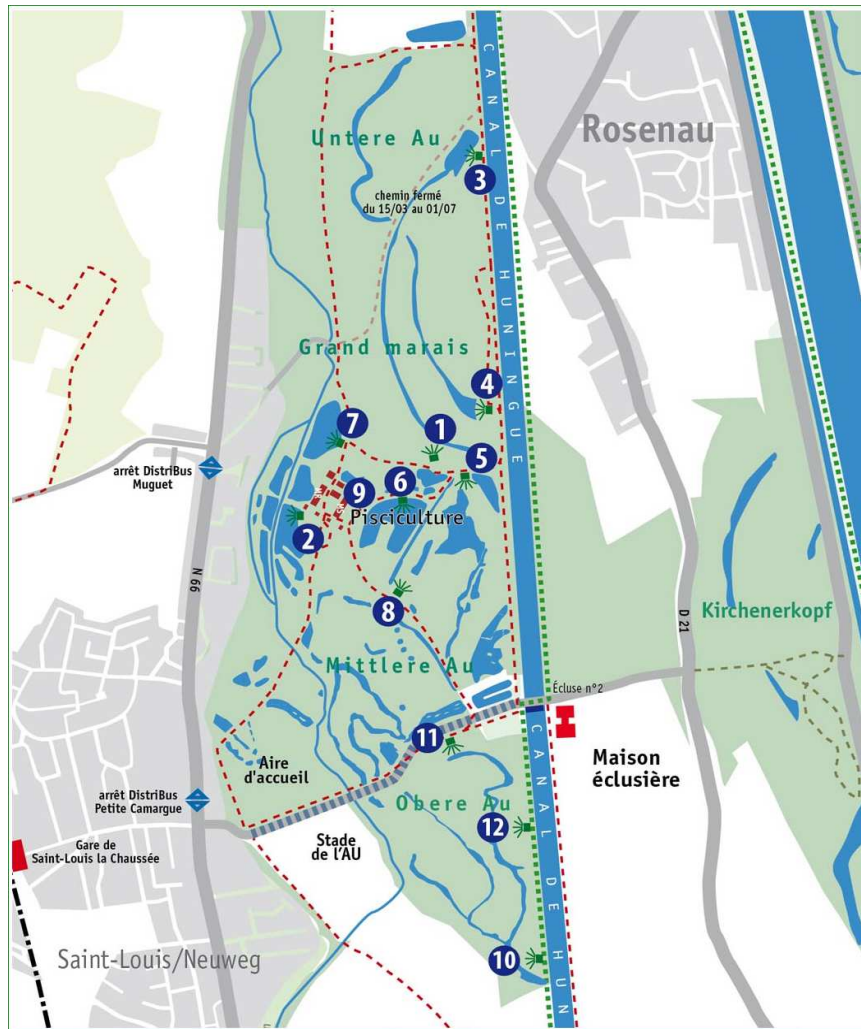


Petite Camargue Alsacienne

Petite Camargue Alsacienne

<http://www.petitecamarguealsacienne.com/fr/la-reserve-naturelle/observatoires.html>

Douze observatoires sont à la disposition des promeneurs pour pouvoir observer les animaux dans leur milieu naturel. Ces constructions ont été réalisées par l'équipe des bénévoles les "Bras cassés" depuis 1993.



N° 1 Observatoire du Grand Marais 1993	N°7 Observatoire de l'Etang Nord 2002
N°2 Abris banc Ornis 1996	N°8 Observatoires de la Mittlere Au 2003
N°3 Belvédère du Grand Marais 1997	N°9 Mangeoires d'hiver 2003
N°4 Abris-banc Lion's 1998	N°10 Observatoire de l'Obere Au 2004
N°5 Observatoire Georges Muller 1998	N°11 Observatoire rue du Canal 2005
N°6 Hexagone étang U 1999	N°12 Observatoire Jean Roland 2010

La casemate CORF 31/1 SF du Colmar

<http://www.alsacemagnot.com/pages/racine-decouverte-colmar-infcorf>

Définie le 3 avril 1929, la casemate CORF est l'élément principal de la Ligne Maginot. Indépendante dans tous ses équipements, on la retrouve tous les 1000 mètres environ (portée efficace des mitrailleuses), dans les intervalles des ouvrages plus importants. Les chambres et les locaux techniques se situent généralement à l'étage inférieur. L'équipage d'une casemate varie de 15 à 30 hommes suivant sa configuration.

Plusieurs évolutions vont voir le jour au fil des années. Au départ, la casemate des anciens fronts se distingue en deux versions (1929 et 1930) :

- > La casemate simple, souvent implantée en couple, équipée d'une chambre de tir pour deux JM et une cloche GFM type A.
- > La casemate double dotée de deux chambres de tir opposées pour deux JM chacune, plus une ou deux cloches GFM type A.

En 1931, on envisage d'installer le canon antichar, non prévu jusque-là. Son aboutissement n'interviendra qu'en 1934, mais déjà, on procède à des modifications dans la réalisation des chambres de tir. Le principe de l'alternance des armes est adoptée pour ne pas perdre en puissance de feu. Ainsi, le canon antichar de 37 mm, puis de 47 mm Mdle 1934 équipera la casemate et pourra se substituer, selon les besoins, au jumelage de mitrailleuses.

Citons aussi que d'autres modèles de casemates seront adoptés, notamment le long du Rhin et dans le Nord.

Vers 1931, l'apparition de la cloche JM va multiplier les possibilités. Ce nouvel élément, très bien défilé, sera placé de manière à agir dans la direction voulue, y-compris frontalement. Quelques casemates particulières recevront deux cloches JM et deux entrées.

En 1934, les chantiers de type nouveaux fronts CORF débutent. Le plan de masse de la casemate d'infanterie est plus élaboré, avec entre autres des chicaneuses intérieures et des visières pour les projecteurs. En outre, on notera des évolutions au niveau de certains créneaux FM, l'adoption de la cloche GFM type B, de la cloche AM et aussi de la tourelle pour 2 AM (tourelle de 75mm Mdle 1905, modifiée en 1934). Le principe de la casemate simple et double est maintenu.



Casemate CORF 31/1



1944 Reconnaissance photo superimposed on a modern view of the Rhine at Breisach.

Sundgau (Haut-Rhin)

<https://en.wikipedia.org/wiki/Sundgau>

Archaeological digs have revealed vestiges of palaeolithic and Neolithic settlements. Traces of Bronze Age cremation pyres have also been found. Excavations at Illfurth date from the Iron Age (650 BC to 430 BC).

In the 1st century BC, the Sequani tribe (the most "gaulish of Gauls" according to historian Henri Martin), which was centered around Besançon, settled in Sundgau. From 70 BC, they waged perpetual warfare with their neighbours, the Aedui, calling upon German mercenaries, led by Ariovistus. When the conflict finished, the Germans settled into the region, and the Sequani, to remove them appealed to the Romans. Julius Caesar defeated Ariovistus in 58 BC near Cernay, and a long domination by the Romans commenced. This ended suddenly in 405, when the



Alamani crossed the Rhine and occupied Sundgau. They, in turn, were followed by the Franks following their victory at the Battle of Tolbiac in 496. Sundgau was incorporated into the kingdom of Austrasia and Christianity was introduced under the Merovingians.

About 750, the Duchy of Alsace was divided into two counties, Nordgau (Unterelsass) and Sundgau, the latter being mentioned in the Treaty of Mersen in 870. Historically then, Sundgau coincides with the lands of the counts of Ferrette and Habsburg, excepting the town of Mulhouse and its territories of Illzach and Modenheim (fr). Geographically, Sundgau denotes a more restricted area comprising the hilly country to the south of Mulhouse and reaching to the valley of Lucelle.

During the 9th century and the 10th century Sundgau was administered by the Lieutfried family. Following the breakup of Charlemagne's empire, the region entered a period of instability, culminating in the emergence of feudalism. From 925 on, the Sundgau belonged to the Duchy of Swabia; it remained a part of Swabia until the Duchy disintegrated in the 13th century.

In 1125, Frederic, son of Theodoric I of Montbéliard, inherited the south of Alsace and became count of Ferrette. So, from 1125 to 1324, a large part of the Sundgau was administered by the counts of Ferrette. Ulrich III (1310–1324) conquered the valley of Saint-Amarin but died with no male issue. His daughter Jeanne married Albert II, Duke of Austria in 1324, and the County of Ferrette fell to Austria and was integrated with the other Habsburg possessions in the area.

The Landgraviate of Sundgau (also known as Landgraviate of Upper Alsace), the successor of the Carolingian county, had been administered by the counts of Habsburg since 1135. They had owned the adjacent County of Sundgau even earlier. The Habsburgs enlarged their possessions in the area with numerous acquisitions in the following centuries, until by the mid-14th century almost all of the former Carolingian county was in the possession of Habsburg. Their consolidated territories in the area became known simply as the Sundgau, and belonged to the Austrian Circle of the Empire after 1512. The Habsburgian Sundgau was administered from Ensisheim by a bailli (bailiff or seneschal) and divided into four bailiwicks (Landser, Thann, Altkirch and Ferrette). Enguerrand VII, Lord of Coucy tried unsuccessfully to claim the Sundgau during the Gugler War of 1375.

As of 1500, the Austrian Sundgau encompassed most of the southern Alsace and was bordered by the following states (from the north, clockwise): Imperial City of Colmar, County of Württemberg, the Austrian Breisgau, the Margraviate of Baden, the Imperial City of Basel, the Bishopric of Basel, the County of Württemberg (County of Montbéliard), the Duchy of Lorraine, the Abbey of Murbach, and the Bishopric of Strasbourg (the Mundat). The Imperial City of Mulhouse formed an enclave surrounded by the Sundgau.

The Reformation did not trouble Sundgau, despite the proximity of Basle and Mulhouse. The country maintained its fidelity to the religion of the Habsburgs, Catholicism.

Commencing in 1632, the Thirty Years' War broke upon Sundgau, with a violence unprecedented in the history of the region. The Swedish, supported by France, invaded the country, pillaging and burning all in their path. In reaction, the inhabitants of the countryside revolted. But the rebellion was subdued, and the Swedes hanged the ringleaders from roadside trees. From 1634, the Swedes ceded their fortresses to the French, and in 1648 the war ended with the Treaty of Westphalia. The butcher's bill was disastrous - some parts of Sundgau had lost up to 80% of their population. The country became French, and in 1659, the counthood of Ferrette was granted to cardinal Mazarin (nominally by the then 21-year-old Louis XIV).

The beginning of the 18th century was a period of prosperity with the development of agriculture and the development of the textile industry. But economic and social conditions dissimproved in the second half of the century, with overpowering taxation, and occasional famines.

In 1789, the repercussions of the French Revolution reached Sundgau, and many conflicts arose in the townships, mainly due to the unpopularity of the

ruling classes. In 1790, Sundgau was included into the département of Haut-Rhin, and Altkirch became its principal town.

Order was restored during the Consulate and the Empire. Little changed during the 19th century, agriculture remaining the principal economic activity, despite the establishment of industries such as the Gilardoni tileworks in 1835 and the construction of Xavier Jourdain's looms in Altkirch.

As a result of the 1870 war, Sundgau was annexed to Germany. Economic development picked up, and the region opened up to the rest of Alsace, for want of trade with France.

The battles of the First World War commenced in Sundgau in August 1914. The French blew up the viaduct of Dannemarie, and the front stabilised and extended from the Vosges to the Swiss frontier. The population suffered artillery bombardments and, for fear of spying, many were evacuated into those communes untouched by war.

Sundgau reverted to France in 1918, but its reintegration posed several problems; those Alsatians who since 1870 had to speak German, now saw themselves obliged to express themselves in French. By way of derogation, German was taught in schools for three hours a week.

Between the wars, 56% of the population worked in agriculture, 28% in industry and only 7% in services.

In the Second World War after the declaration of war, the communes bordering on the Rhine were evacuated. The German army crossed the river on June 15, 1940. Following the Armistice of June 22, Sundgau was once again in German hands. Jews, North Africans and French-speakers were expelled to the free zone between it and Vichy France, while school children were forced to speak German and absolutely forbidden to express themselves in French. Communes were renamed, and youngsters enrolled in Hitler Youth from 1942. From then also, men born between 1914 and 1925 were drafted in the Wehrmacht.

General Jean de Lattre de Tassigny's troops reached the Sundgau in November 1944, with Seppois-le-Bas being the first. As after the first World War, language issues arose. From 1945 to 1984 the use of German in newspapers was restricted to a maximum of 25%.

Post-war, there was a period of reconstruction and economic growth. Jean Fourastié's Trente Glorieuses, the thirty years of economic growth 1945 to 1973, ended by the first Oil Crisis, and the number of agricultural workers

dropped year by year. More than 35% of the population currently work in services.



L'histoire d'Altkirch

<http://www.mairie-altkirch.fr/La-ville/Decouvrez-AltKirch/L-histoire-d-AltKirch>



Bienvenue à Altkirch, petite cité médiévale située sur un éperon rocheux. La capitale sundgauvienne s'offre à vous avec son circuit du patrimoine.

Son patrimoine bâti actuel a trait à l'histoire de la ville elle-même, depuis qu'Altkirch existe comme lieu de culte et comme bourg fortifié.

La ville est construite par les comtes de Ferrette au début du 13^{ème} siècle. Elle est acquise, avec le Comté de Ferrette, par les Habsbourg en 1324 et devient siège d'une seigneurie. Le tribunal temporel de l'évêque de Bâle, l'Official, y siège de temps en temps. Au XVI^{ème} siècle ce tribunal y devient permanent et subsistera jusqu'à la révolution. Après la Guerre de Trente Ans, au 17^{ème} siècle, la ville reste le centre d'une seigneurie importante appelée baronnie. La révolution en fait une sous-préfecture. Le 19^{ème} siècle voit ce bourg agricole, doté de marchés et de foires, se transformer en centre industriel de moyenne importance avec surtout la Tuilerie Gilardoni, le tissage et les ateliers de construction de machines textiles de l'entreprise Jourdain et déjà l'exploitation d'une carrière pour fours à chaux. Le relais est pris par la cimenterie au début du XX^{ème} siècle.

L'actuel patrimoine bâti de la ville est marqué par ces cinq étapes historiques: Moyen- Age, Renaissance, 18^è, 19^è, et 20^{ème} siècle.

Du moyen Age la ville a gardé les volumes et les plans (des rues étroites et des maisons de 2 à 3 étages). Les bâtiments les plus anciens datent de la Renaissance. Ils se situent essentiellement au cœur de la vieille ville, autour de ce qui fut autrefois la place de l'Eglise. Le XVIII^{ème} siècle voit se renouveler considérablement ce patrimoine à l'intérieur du périmètre de la vieille ville. Ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle que la ville commence à s'étaler. Au XX^{ème} siècle, cette extension se fait à une vitesse vertigineuse.

Entre 1032 et 1044, l'Empereur Germanique Conrad II crée le comté



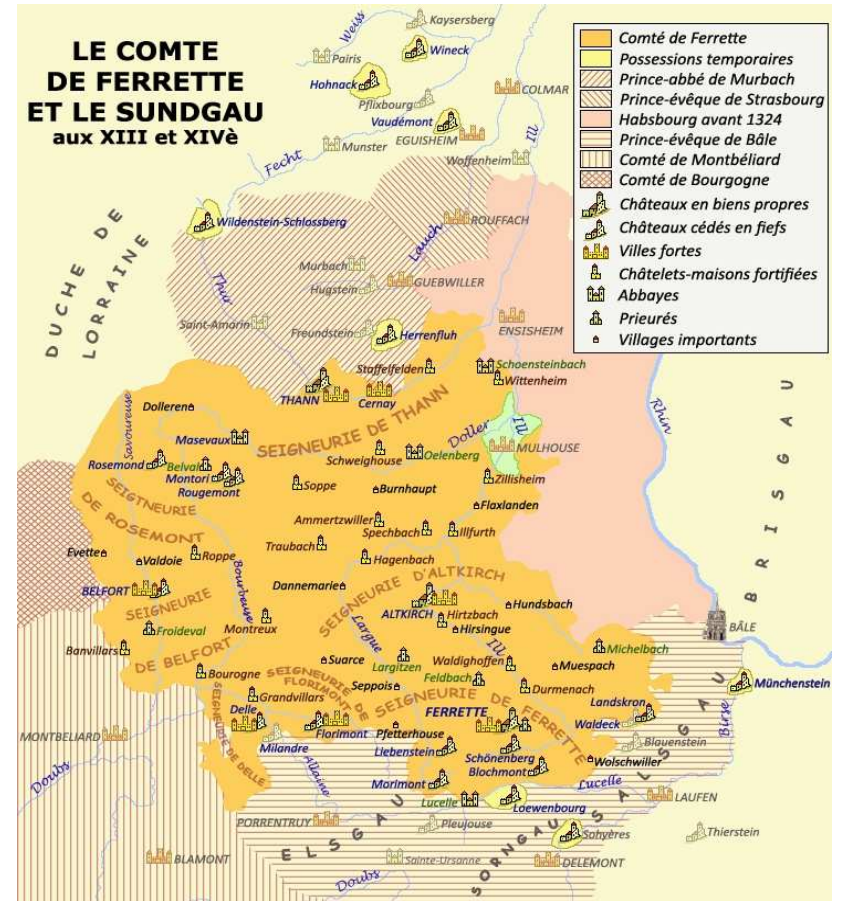
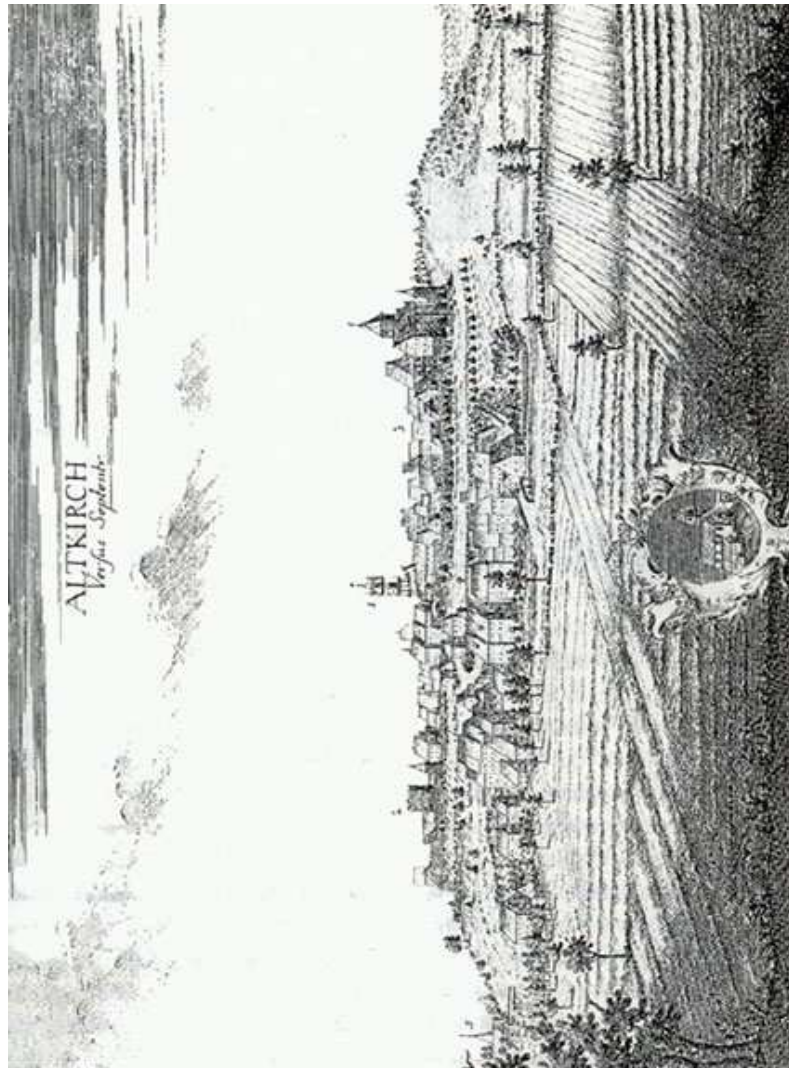
de Montbéliard qu'il confie au couple princier de Louis de Dabo, neveu de Brunon d'Eguisheim futur pape Léon IX et de Sophie de Bar, dernière héritière du duc Frédéric de Lorraine. Le comté est formé des territoires situés au sud des Vosges de Montbéliard à Huningue. Il se scinde en trois en 1125. Frédéric devient le 1^{er} comte de Ferrette, Thierry II conserve la partie Francophone autour de Montbéliard et Belfort et Renaud reçoit le comté de Bar (Bar le Duc).

Suite à des tractations délicates, le mariage de Jeanne de Ferrette et d'Albert II de Habsbourg est organisé. Par cette union et après une maternité tardive (Jeanne a 37 ans) un héritier naît et la dynastie Habsbourg est sauvée. Jeanne est appelée "La Mère des Habsbourg".

La région d'Altkirch, située entre trois fiefs importants du protestantisme (Bâle, Mulhouse, Montbéliard) reste catholique ; elle est par contre fortement blessée par les guerres de religions. En 1648 elle devient française et est donnée au Cardinal de Mazarin. A son décès, les possessions passent à sa nièce Hortense de Mancini puis à ses héritiers ; le dernier porteur du titre est Albert II de Monaco.

De 1871 à 1919, l'arrondissement devient le Kreis d'Altkirch au sein de l'administration allemande. De 1915 à 1918, Altkirch, totalement vidée de ses habitants, se trouve sur la ligne de front ; la ville subit de nombreuses dégradations. De 1940 à 1944, Altkirch, comme toute l'Alsace, est germanisée et placée sous administration allemande. Elle retrouve sa place dans la république dès la Libération.





Comté de Ferrette

https://fr.wikipedia.org/wiki/Comt%C3%A9_de_Ferrette



Au VIII^e siècle vit Boronus, propriétaire de toute la contrée nommée alors « Pagus Alsgaugiensis » ou « canton d'Elsgau ». Sa descendance n'est pas connue et un flou règne jusqu'à l'apparition de Louis de Montbéliard, dans le courant du XI^e siècle, qualifié de comte de Montbéliard, d'Altkirch et de Ferrette. Son petit-fils Frédéric I^{er} de Ferrette est considéré comme étant le bâtisseur du château. Il fait élever celui-ci à

l'emplacement d'une tour d'observation construite par les Romains¹.

Le comté de Ferrette (en allemand : Grafschaft Pfirt) est un ancien démembrement des domaines des ducs puis comtes d'Alsace, réalisé sous les carolingiens. Il dépendra du second royaume de Bourgogne, avant d'être réuni à l'Alsace, en 1032, après la mort de Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne. Malgré les tentatives de Rodolphe de Habsbourg pour que les comtes de Ferrette se reconnaissent comme mouvant de l'Empire, il n'en fut rien. Ces derniers jouissaient de tous les droits de souverains indépendants : d'ailleurs, lors de la vente du comté à l'évêché de Bâle en 1271, il n'y a aucune réserve indiquant un droit de suzeraineté de l'Empire ni même du comté de Bourgogne. Le comté de Ferrette n'était pas une entité compacte car il devait sa création au morcellement des terres d'Alsace, mais il avait réussi à s'agrandir au cours des siècles. Il correspondait aux territoires de trois seigneuries principales qui sont Ferrette, Altkirch et Thann, puis celles de Belfort, de Delle et de Rougemont ; son chef-lieu en était le Château de Ferrette¹.

En 1048, Bruno d'Eguisheim-Dagsbourg, élu pape sous le nom de Léon IX, parent de Frédéric, marquis de Suse, fils de Louis de Montbéliard, vient au château consacrer la chapelle Sainte-Catherine. À cette époque, Thierry, fils de Louis de Montbéliard, dirige le comté de Ferrette avec l'aide de son frère, Frédéric. Ce dernier accompagnerait Léon IX lors de son retour à Rome et fondait, à Ferrette, un collège de chanoines de l'ordre de Saint Augustin. Plus tard, il épousait Agnès, fille de Pierre de Savoie et d'Agnès de Guinnes, obtenant ainsi le marquisat de Suse. À son décès, en 1092, il laisse trois fils dont Pierre, chassé d'Italie par Henri IV, se retirait à Lucelbourg, ses deux autres fils, Bruno et Sigefroid, entraient dans les ordres. Thierry I^{er} de Montbéliard avait neuf enfants dont Thierry II et Frédéric I^{er} qui gouverneront le comté de Ferrette conjointement jusqu'en 1125, où les titres des deux frères ne sont plus confondus, Frédéric portant seul celui de comte de Ferrette¹.

Le domaine de Frédéric I^{er} de Ferrette comprend une grande partie de Sundgau, originellement partie intégrante de l'Austrasie avant que celle-ci ne soit divisée entre la Basse-Alsace, nommée Nordgau, et la Haute-Alsace nommée, Sundgau. Ce découpage devait donner des droits à Frédéric sur le pays de Porrentruy et la vallée de Delémont. Frédéric établit sa résidence à Ferrette et, avec le consentement de sa seconde femme et de son fils, Louis, il fonde le monastère de Feldbach (sur le territoire de Vieux-Ferrette) vers 1144. Dans le même temps, il fait bâtir une église qui deviendra le lieu de sépulture de plusieurs des membres de cette famille. Après le décès de son beau-frère, Hugues I^{er} de Vaudémont, il hérite d'une partie des terres d'Eguisheim¹.

En ce XII^e siècle Louis, fils de Frédéric, est souverain de Grandval qui était passé des mains des comtes d'Alsace à celles d'une branche des comtes d'Eguisheim. Il semble que ce soient les comtes de Sogren qui tenaient l'avouerie de ce fief, ceux-ci étaient seigneurs des terres situées au sud de celles de Ferrette et possédaient l'avouerie du Sornegau (région de Delémont). Le dernier comte de Sogren laissait deux filles dont l'une, Berthe, épousait un comte de Thierstein et l'autre, Agnès, se mariait à Louis de Ferrette. Cette union fait venir pour un temps dans la maison de Ferrette le château de Sogren, l'avouerie du Sornegau et celle de Grandval¹.

Frédéric II de Ferrette, petit-fils de Frédéric I^{er} de Ferrette, eut deux fils Ulrich et Louis. Le premier se voit confier le Landvogt, ou bailliage, d'Alsace par le jeune empereur Frédéric II du Saint-Empire. Ce titre place Ulrich presque à égalité du Landgrave car il ne dépendait pas de lui. Des tensions s'élevèrent en ce XIII^e siècle entre les comtes de Montbéliard et ceux de Ferrette pourtant parents. La cause en était la mauvaise délimitation des deux territoires du côté de Belfort où le comte de Montbéliard faisait élever un château, en réponse celui de Ferrette avait érigé une bretèche à Delle. Il fallut l'intervention du cardinal Conrad d'Urach, beau-frère de Frédéric II, pour aplanir les difficultés et convenir d'un traité d'alliance le 15 mai 1226 symbolisé par le mariage de Thierry III de Montbéliard avec Adélaïde de Ferrette. Les deux parties décidaient aussi que Frédéric abandonnerait au comte de Montbéliard le château de Montfort (bâti sur la colline de la Miotte à Belfort) et l'avouerie de Delle. Cette querelle à peine réglée une autre s'élevait avec l'évêque de Strasbourg Berthold I^{er} de Teck, parent lui aussi des comtes de Ferrette par la maison de Zähringen. Ce prélat voulait reprendre ses biens dans la maison de Dagsbourg et se heurtait aux refus de la maison de Lignange ; aussi il mettait le siège devant Eguisheim s'attirant par la-même la colère des comtes de Ferrette qui avaient des biens dans cette ville. Alors que la guerre faisait rage l'évêque s'avancait jusqu'à Vieux-Brisach (Allemagne) afin d'affronter le comte de Ferrette positionné entre Hirtzfelden et Blodelsheim. Le comte de Ferrette était mis en déroute laissant la région en proie aux brigandages¹.

Le comte Frédéric II mourait en 1233 de la main de son fils après que tous deux eurent une violente dispute liée à leur condamnation à la peine du harnascar (elle consistait en général dans l'obligation de parcourir processionnellement une certaine distance, en portant sur les épaules un chien, s'il s'agissait d'un haut baron, une selle de cheval, si c'était un simple chevalier, un gros missel, pour un ecclésiastique et une pièce de charrue pour les simples vassaux). Ils avaient été condamnés pour avoir fait arrêter et enfermer au château Altkirch l'évêque de Bâle Henri de Thun auquel ils contestaient la propriété de deux villages. Longtemps ce fut Louis, dit "Grimel", d'un caractère violent, qui fut accusé du crime jusqu'à la découverte d'un acte conservé par l'abbaye de Lucelle : "En présence de Dieu et de Marie sa mère, Nous Ulric, comte de Ferrette, faisons connaître que le meurtrier de notre père Frédéric, n'est point notre frère Louis que nous avons accusé injustement, et exclu de sa succession à cause de la malédiction paternelle, mais nous Ulric.

Que Dieu nous absolve de ce parricide, et aussi de la mort de Rodolphe, comte de Sogren ; c'est pourquoi, parvenu à la fin de nos jours, nous déclarons tous nos péchés à R. Bénédicte qui écrit ma confession pour qu'elle soit un monument de mon crime et de ma vraie pénitence. En témoignage de ces choses, la présente charte est munie de notre scel. Donnée l'an du Seigneur M.CC.LXXV, la veille des calendes de février". Néanmoins, pendant de longues années, Louis accepta de porter l'accusation du parricide et de quitter le château familial pour se retirer dans celui de Porrentruy. Selon les lois allemandes et un capitulaire de Lothaire, les crimes commis par un noble ayant droit de justice sur ses terres ne pouvaient être jugés que par tous les membres de sa propre famille. Privé d'une importante partie de son héritage et excommunié après l'enlèvement de l'évêque de Bâle, Louis décidait de partir à Rome rencontrer le pape pour solliciter l'absolution de ses fautes. Arrivé à Rieti, en Italie, le 18 août 1236 il ne put aller plus loin tant le voyage l'avait épuisé. Le souverain pontife avait envoyé à sa rencontre deux prêtres auprès de qui Louis se confessait et promettait de se soumettre à toutes les peines prononcées contre lui. Les deux prêtres l'absolvaient avec l'accord du pape et deux jours plus tard Louis décédait non sans avoir fait son testament : "Je, Louis comte de Ferrette, absous par frère Gottfried et frère Raynald, pénitencier du pape, de toutes excommunications dont je me sentais frappé, sain d'esprit mais infirme de corps, ne voulant pas mourir ab intestat, je déclare faire mon testament noncupatif devant l'archiviste et les témoins à cet effet. Je constitue l'église de Rome pour héritière de tous les biens meubles et immeubles qui peuvent m'appartenir de droit, quels qu'en soient les détenteurs, que ces biens soient des châteaux, des villages, des hommes et des vassaux, ou toutes autres choses, ne réservant que deux seuls villages, Hagenthal et Durlisdorf avec toutes leurs dépendances, dans le diocèse de Bâle, et je lègue ces deux

villages à ma femme. De plus je veux et je statue que, d'après les ordres du seigneur pape et sur de justes réclamations, on répare avec mes biens tous les dommages que j'ai causés personnellement ou par mon autorité, et qu'avec le restant de ma fortune, il envoie des gens de guerre au secours de la terre sainte. C'est là mon dernier testament et je veux qu'il soit stable et perpétuel"1.

La succession

Le 15 janvier 1271 le comte Ulrich, fils de Frédéric II de Ferrette, avec l'accord de son fils Théobald vendait à l'évêque de Bâle Heinrich III von Neuenburg-Erguel : "l'église, le château et la ville de Ferrette, le château de Sogren, Blochmont, Lœwenbourg, Mœrsperg, Liebstein, le château et la ville d'Altkirch, Ammertzwiler, Spechbach, Hohennach, Wineck, la courtine de Cernay et ses attenances tant au-dessus qu'au-dessous de la ville, avec ses juridictions et districts et tous les droits, de même que ses vassaux et ministériels, ainsi que les courtines de Dirlinsdorf, de Bouxwiller, de Riespach, d'Altkirch avec les mairies qui en dépendent ; Spechbach, Ammertzwiler, Burnhaupt, Schweighausen, les villes de Thann et de Dannemarie, avec les hommes, les avoueries, les mairies, les vignes, les champs, les prés, les pâturages, les forêts, les eaux et cours d'eau, les moulins, les étangs, les lieux cultivés et incultes, les districts, honneurs, juridictions et toutes les dépendances quelconques et droits de propriétés appartenant au vendeur, de quelle nature qu'ils soient, excepté le château de Schœnenberg et la courtine d'Ilfurt, pour la somme de 850 marcs d'argent, et que lui et son fils Théobald reprennent aussitôt ces biens en fief de l'église de Bâle, lui promettant solennellement que ni lui ni ses successeurs n'aliéneraient ces domaines en sorte de préjudicier à l'église de Bâle, sous peine d'excommunication"1.

Ulrich II de Ferrette, qui avait succédé à son père Théobald, était inquiet au sujet de ses terres qu'il tenait de l'évêque de Bâle car depuis neuf ans qu'il était marié il n'avait que deux filles et logiquement ce fief serait retiré des domaines de Ferrette et retournerait à l'évêché. Il rencontra donc, le 30 mai 1318 à Delémont, l'évêque Gerhard von Wippeningen ; celui-ci, en reconnaissance des services qu'Ulrich lui avait rendus, consentait à reconnaître comme apte à succéder à leur père Jeanne et Ursule. Dans le même temps Ulrich en profite pour s'associer avec l'évêque afin d'acheter un tiers de la succession de Berthold, comte de Strasberg et marquis de Bade1.

Jeanne de Ferrette épouse d'Albert II d'Autriche en 1324 et deux jours après l'inhumation d'Ulrich II sa veuve transfère à son gendre le riche héritage de Ferrette. En le recevant Albert II jurait de protéger les biens que sa belle-mère avait gardés, c'est-à-dire Granges, Rougemont, les vallées de Traubach et de Soppe ainsi qu'Uffholtz. C'est ainsi qu'Albert II entre en possession

des immenses terres du comté de Ferrette et les réunit à ses propres possessions formant ainsi ce qui s'appelait alors l'Autriche antérieure. Après la mort d'Albert c'est son fils Rodolphe IV qui prend le titre de comte de Ferrette¹.

Pendant plus de trois siècles (1324-1648) le comté de Ferrette appartient aux Habsbourg.

En 1469, l'archiduc Sigismond d'Autriche l'engagea, comme toutes ses possessions en Alsace, au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui le fit administrer par son bailli, Pierre de Hagenbach. La tyrannie de ce dernier y ayant fait éclater une révolte² (1474), le comté revint à la maison d'Autriche ; il fut compris comme les possessions autrichiennes dans l'héritage de Ferdinand Ier du Saint-Empire, du partage de 1522 entre ce prince et son frère Charles Quint. Depuis lors, « comte de Ferrette » n'est pratiquement plus qu'un titre nobiliaire.

La fin de la Guerre de Trente Ans par le traité de Westphalie (1648) provoqua le démantèlement de l'Autriche Antérieure dont dépendait la Haute Alsace. La France devait recevoir le comté de Ferrette mais il y eut contestation ; le comté ne fut définitivement cédé qu'en 1650. Reconnaisant, Louis XIV, le donna à Jules Mazarin en 1659 : « Les grands signalez et recommandables services rendus à nostre personne et à nostre estat, par nostre très cher et très amé Cousin le Cardinal Mazarin³. » Le cardinal reçut aussi le comté de Belfort, la seigneurie de Delle, les terres et seigneuries de Thann et d'Altkirch ainsi que la seigneurie d'Issenheim

Le titre revint aux Mancini par le mariage de Hortense Mancini, nièce du Cardinal Mazarin, avec Armand Charles de la Porte. Le Cardinal imposa au jeune époux d'abandonner son nom et ses Armes pour celles de Mazarin. Il obtint ainsi en héritage son immense fortune. En 1777, Louise-Félicité-Victoire d'Aumont-Mazarin, descendante de la nièce du Cardinal, épousa Honoré IV Anne-Charles-Maurice, duc de Valentinois et prince de Monaco. Aujourd'hui encore les princes de Monaco portent le titre de comte de Ferrette et ne dédaignent pas de temps à autre se faire acclamer par la population tout heureuse de les recevoir. (Voir les différents titres des Grimaldi.)

Les familles nobles de Ferrette

Le titre de seigneur puis comte de Ferrette sera donné à un membre de la famille de Montbéliard en la personne de Frédéric (? - 1092), aussi marquis de Suze, puis d'une façon formelle à Frédéric Ier de Ferrette (? - 1160). Parallèlement à ces seigneurs il existait une famille noble originaire de Ferrette dont les plus anciens membres trouvés sont Sigefrid et Adelbert cité dans l'acte de fondation de l'abbaye de Lucelle en 1123. Plus tard en 1144

lors de la fondation du monastère de Feldbach (sur le territoire de Vieux-Ferrette) il est cité Otton de Firretho, Valo, Reibold et Ulrich comme "dommus" ou chevalier de Firretho. Reibold sera "ministrel" de Louis de Ferrette. En 1213 un Rodolphe de Ferrette, fils de Luitfried, apparaît comme tenant un fief du comte de Thierstein. Cinq ans plus tard un Bourcard de Ferrette était petit-fils de Bourcard d'Asuel. Au XIVe siècle vivait un moine de Lucelle nommé Pierre de Ferrette et Ulrich II transigeait au sujet du château de Liebstein avec les chevaliers Théobald et Ulrich de Ferrette. Cet Ulrich, par ailleurs fils d'Ulmann de Ferrette, était un noble distingué du Sundgau et possédait l'avocatie du Brisgau alors que son père était avoué du Sundgau. Le petit-fils D'Ulmann, Pantaléon, eut deux fils Théobald et Ulrich qui seront les souches de deux familles nobles du nom de Ferrette. La première prenait le nom de son fondateur Théobald et s'éteignait en 1720 à la mort de François Théobald de Ferrette. La seconde dite "Ulricienne" se divisait encore en deux branches vers 1576 sous le titre de Ferrette de Carolsbach et de Ferrette de Florimont. Reinhard de Ferrette de Carolsbach était titré baron par Ferdinand III. Il eut trois fils : Ferdinand-Ignace fut chanoine d'Aichstadt, Antoine fut chevalier teutonique et Jean-Baptiste perpétua le nom ; le fils de ce dernier, François-Antoine baron de Ferrette épousait en 1741 Françoise de Reinach-d'Obersteinbrunn. Une autre branche apparaît vers la fin du XVe siècle sous le nom de Ferrette-Zillisheim dont un membre, Jean-Adam de Ferrette-Zillisheim, était conseiller de l'archiduc d'Autriche et bailli du Sundgau. Cette branche devait s'éteindre vers 1721. Les armoiries des barons de Ferrette étaient : De sable au lion à une ou deux queues d'argent, lampassé et armé de gueules et couronné d'or. En 1480 le cimier était "un buste d'homme vu de profil, de sable, figure en carnation et coiffé d'un bandeau d'argent", plus tard ce sera "un buste de lion d'argent, armé et lampassé de gueules, couronné d'or"¹.



Château de Ferrette

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Ferrette

It was on a rocky peak reaching 612 m altitude, overhanging the town of



Ferrette, that Frederic of Montbeliard, son of Louis IV, count de Mombéliard, built the Château de Ferrette. It is not known if Frederic completely built the castle or simply restored a fortress by building on the ruins of what was an observation

tower built by the Romans.

In 1103, Frederic I inherited the lands of upper Alsace, which later became the county of Ferrette. He died in about 1168. His son, Louis, succeeded him but died during a crusade he undertook in 1189.

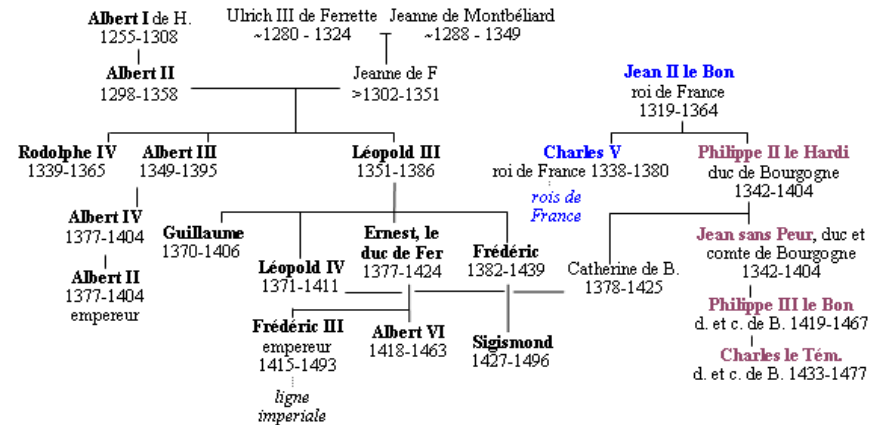
Louis' son, Frederic II, inherited. He developed his possessions to the point of attracting the covetous eye of the Bishop of Basel, with whom he had many conflicts. Frederic was assassinated in 1233, officially by his son, Louis, who was accused of patricide and excommunicated. His other son, Ulrich, seized power. It was only six centuries later that a parchment was discovered containing Ulrich's consent to the assassination of his father.

This patricide was not a success because in 1271, Ulrich was forced to sell the castle and the town of Ferrette to the Bishop of Basel, thus becoming a vassal of the Bishop, as were to be his son Thiébaud and his grandson Ulrich III.

With the death of Ulrich III, in 1324, Jeanne de Ferrette inherited the County of Ferrette. She married the Archduke Albert II of Habsburg and thus integrated her county into Austria, which had it managed by administrators appointed by the Emperors. Given as a bailiwick to the lords Reich von Reichenstein in 1504, then to the Fuggers of Augsburg from 1540 to 1567, the castle was transformed into a garrison.

In 1600, the castle had three buildings:

- The "Oberschloss" or higher castle, comprising six rooms and eleven bedrooms, kitchen, bathroom and cellars. This part of the castle had a well 60m deep and a chapel dedicated to the virgin Saint Catherine.



Château de Landskron

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Landskron

The Château de Landskron (or Landskron Castle) is situated in the southern part of Alsace, in the east of France, a few footsteps away from Switzerland, in the commune of Leymen. The village situated at the north of the ruin, Leymen, in the département of Haut-Rhin, lies in France while Flüh, at the south east foot of the ruin, is in Switzerland.



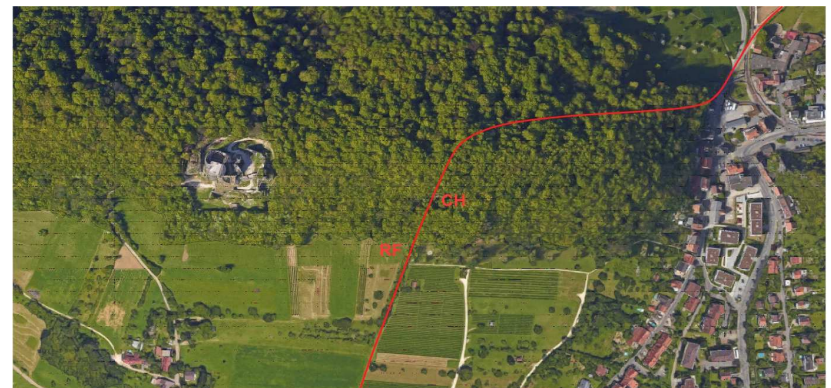
The castle was built before 1297. Several disputes concerning the ownership have been reported. It was widely extended in 1516. After 1665 Vauban rebuilt the fortress, converting the keep to a state prison for political prisoners and for the mentally ill. Bernard Duvergez a courtier at the French court, was held there from 1769 until 1790 when he was discovered by revolutionaries looking for political prisoners. He died while waiting for them to find him a better place. He is the subject of a local romance: The prisoner of Landskron

The castle survived the revolution, whereas the houses of the rich in Leyman were burnt. The castle was destroyed in 1813 by the Austrian and the Bavarian armies fighting against Napoléon Bonaparte.

After that time it was a ruin. In the 1970s, the former owners installed a colony of monkeys into the ruins. Since 1984, the castle has belonged to the Association pour la Sauvegarde du Château de Landskron (Association for the Protection of Landskron Castle) and was partly restored in 1996. Further restoration work is planned.

One of the main characteristics of the castle is its big rectangular tower or keep.

The Château de Landskron has been classed as a monument historique by the French Ministry of Culture since 1923.



Château de Landskron

Château de Morimont

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Morimont



The first documented mention of the castle is from 1271 when the count of Ferrette made an oblation to the bishop of Basel. It was occupied by, and takes its name from, the Morimont family, vassals of the Ferrettes and later the Habsburgs. A war with Basel and the Swiss led to the destruction of the castle some time between 1445 and

1468. It was rebuilt by the Morimonts in the 15th and 16th centuries with seven artillery towers. In 1582 they sold it to the counts of Ortenbourg Salamanque who kept it until the Thirty Years' War during which it was destroyed by French troops in 1637. In 1641, Louis XIV gave it and the manor to the Vignacourts, who stayed until the French Revolution. It subsequently belonged to Jean Bruat, Aaron Meyer and, from 1870, the Viellard family.



Gugler War 1375

<https://en.wikipedia.org/wiki/Gugler>

The Gugler (also G ugler) were a body of mostly English and French knights who as mercenaries invaded Alsace and the Swiss plateau under the leadership of Enguerrand VII de Coucy during the Gugler War of 1375.

During the lulls of the Hundred Years War unemployed knights and soldiers of free companies often rampaged and plundered the French countryside until they were again engaged and paid by French or British overlords to do their bidding. De Coucy gathered a mercenary army of such knights to enforce his inheritance rights versus his Habsburg relatives. The French king Charles V encouraged and financed de Coucy as he hoped also to move these free companies off the French lands. There is disagreement about the size of the army De Coucy put together, Tuchman estimates them to be a force of about 10,000 men, a contemporary Alsatian document names 16,000, and other writings place the numbers much higher.[1] As the army was plundering in groups it may not have presented a unified entity. De Coucy's plan was to gain the Sundgau, Breisgau and the county of Ferrette. According to a treaty they had belonged to his Habsburg mother Catherine of Bohemia but were retained by her former brothers-in-law, Albrecht III, Duke of Austria and Leopold III, Duke of Austria.

The mercenary forces assembled in the Alsace and plundered the Sundgau in October and November 1375. Forty villages were wrecked, and people were killed or raped. Leopold was unable to defend the Alsace and retreated to Breisach on the Rhine. After Engerrand's arrival in November some dissension arose about the further course of action. The Alsace had been plundered, winter was approaching, and the knights were unwilling to cross the Rhine. Coucy then led the army south.

In December 1375 the Gugler army crossed the Jura mountains, entered the Aare valley and proceeded in three units. Enguerrand de Coucy led the main army that headquartered at the abbey of St. Urban, Jean de Vienne led the second unit and was stationed at the abbey of Gottstatt, and Owain Lawgoch, the leader of the third unit, stayed at the abbey of Fraubrunnen. Some local nobles left their castles and fled to join Leopold, leaving the countryside open to the Guglers. Others resisted, among them Rudolph IV of Nidau, who was killed as the last of the Nidau counts. Resistance was also given by Petermann I von Gr unenberg whose attempt to displace the Guglers from St. Urban was thwarted.[2] The pillage by the roaming Guglers affected the western part of the Aargau, where the towns of Fridau and Altreu were completely destroyed.[1] However the populace of the area organized to strike back and, although outnumbered, were able inflict significant damage at Buttisholz on December 19, where 300 knights were

killed. The Bernese subsequently formed a citizen army, killed another 300 Guglers with apparently only minor losses at Ins on Christmas night, and led a decisive attack on the Guglers at the abbey of Fraubrunnen on December 27. Owain barely escaped, but another 800 knights were slain. These setbacks, the cold weather, and the obvious resolve of the Swiss populace led to the retreat of the Guglers; their main army and Enguerrand were not even involved in any pitched battle along the line of retreat.

In January 1376 the Guglers dissolved and returned to plunder the French countryside. Enguerrand compromised with Albrecht III in 1387 and received domain over B uren and part of the town of Nidau which he lost after only one year to the citizen army of Bern and Solothurn.[1] The successful defense of their lands against foreign invaders helped the local people in strengthening their budding independence. They confirmed, after their previous successes at the battles of Morgarten (1315) and Laupen (1329), that well organized armies of common men could defeat knightly armour, a feat they would repeat a decade later at Sempach on their route to Swiss independence. The encounters at the Gugler War showed that the epoch of the medieval knight was coming to a close.[2] When questioned by the chronicler Froissart many years later, Enguerrand de Coucy flatly denied he had been in Switzerland at all.[1]



English and French forces battle during the 100 years war.

Le tram de Gerardmer vers le Hohneck via la Schlucht et de Munster vers la Schlucht

<http://www.le-blog-de-pierre.fr/le-tram-de-gerardmer-vers-la-schlucht-et-le-honeck.html>

Quand on montait de Munster à la Schlucht en une heure
De 1907 à 1914, des milliers de Français et d'Allemands ont emprunté le tram qui reliait Munster au col de La Schlucht, en longeant la petite vallée de Munster.



C'était la plus haute voie ferrée de l'Empire allemand, celle qui permit de développer le tourisme au col de La Schlucht au début du XXe siècle, mais aussi de contempler, d'un côté, les terres alsaciennes perdues, de l'autre, les Vosges françaises. La Schlucht était alors l'un des postes frontière entre l'Empire et la France. Dès 1902, un projet avait été mis à l'étude pour établir une voie ferrée entre Munster et la Schlucht, et le 13 mai 1907, la voie est inaugurée. Durant sept ans, ce tramway électrique convoie 409 534 passagers à la belle saison.

Son départ se faisait juste à côté de la gare de Munster. On pouvait donc quitter Colmar par le train jusqu'à

Munster (ligne inaugurée en 1868), faire quelques mètres à pied et monter dans le tram pour se rendre jusqu'au col de La Schlucht. Il fallait alors compter une heure de voyage, la vitesse de croisière étant, au plus fort de sa puissance, de 17 km/h. Les arrêts étaient nombreux : Hohrod, Stosswihr, Ampfersbach, Rosselwasen, Schmelzwasen, Saegmatt et Altenberg.

Jusqu'à l'hôtel des grands

L'originalité de ce tram, selon l'historien Gérard Leser, est qu'il combine une partie de 10,8 km en adhérence normale et une autre de près de 2,8 km à crémaillère afin de grimper des pentes de 22 %. Il était en adhérence normale de Munster au fond de la vallée de Stosswihr. Il commençait par rouler en ville, où il marquait des arrêts, puis suivait la route et la quittait à gauche de l'église catholique de Stosswihr, jusqu'au restaurant des Cascades, la dernière station « à plat ». Pour grimper la pente à 22 %, il empruntait une crémaillère installée grâce à du matériel suisse jusqu'à la

route devant l'emplacement de l'Altenberg où avait été construit à l'initiative d'Alfred Hartmann, issu de la famille d'industriels munstériens, un hôtel de luxe. Cet hôtel, où sont passés notamment Raymond Poincaré, futur président de la République, la reine Wilhelmine des Pays-Bas et les fils de l'empereur Guillaume II, était même pourvu d'un terrain de tennis au Montabey et d'un golf aux Trois-Fours. Au pied de l'hôtel, le tram était de nouveau en adhérence normale.

Victime de la guerre

Le tramway cesse de fonctionner le 3 septembre 1914 quand les Allemands coupent le courant qui l'alimente à partir d'une centrale à Munster, ce qui fait dire à Gérard Leser que « le tram a été victime de la Première Guerre mondiale ». La guerre venait d'être déclarée et les Français utilisaient ce tram pour le transport des troupes. Une sous-station fonctionnait à la Grossmatt et deux groupes moteurs à la Saegmatt. L'un des générateurs électriques a été rembobiné et il fonctionne toujours à La Bresse, précise Jean-Marie Valentin, l'un des accompagnateurs de montagne de la Schlucht qui organisent des randonnées sur les traces du tram (lire ci-dessous).

De ces traces, on devine plus qu'on ne découvre encore des reliques, car les voies ont été démontées pour construire des abris militaires par la suite. En forêt, on retrouve le tracé de la partie à crémaillère, qui a laissé deux sillons, ainsi que les petits fossés et la sensation du ballast sous les pieds sur la partie Schlucht-Hohneck (lire ci-dessous), la dameuse empruntant encore son passage en hiver.



De Gérardmer jusqu'à la frontière, sur les crêtes

La première ligne de tramway à rallier le col de La Schlucht montait de Gérardmer : elle fut inaugurée en 1904 et continuait jusqu'au col du Hohneck.

Aux débuts du tourisme, pour faire découvrir les crêtes vosgiennes aux Français, la ligne de tramway électrique Gérardmer-Schlucht effectua son premier trajet le 29 juin 1904, départs toutes les heures à la gare, entre 7 h et 18 h. Neuf de ces trams poursuivaient leur chemin jusqu'au Hohneck, « à 500 m à vol d'oiseau de l'hôtel du Hohneck », d'où la vue s'étendait jusqu'aux fonds de vallées vosgiennes et sur les sommets alsaciens.

De grands travaux avaient été nécessaires pour réaliser cette ligne, notamment un tunnel à proximité de Retourner, long de 14 mètres et creusé dans le rocher, et une tranchée de 12 m de profondeur au-dessus du col des Feignes.

Quand la ligne de tram Munster-Schlucht fut ouverte (en 1907, lire ci-dessus), le trajet entre Gérardmer et Munster durait deux heures trente. Les deux lignes n'étaient pas reliées, mais il suffisait de faire quelques pas au col de La Schlucht pour passer d'une gare de tram (à l'emplacement du bâtiment en forme de locomotive marqué 1904, face à un parking) à l'autre (juste avant l'actuel hôtel du Grand Tétras, en venant de Munster) pour descendre sur le versant opposé. « On passait alors très facilement la frontière au poste de douane », relève l'historien Gérard Leser.



Concurrencée par le bus

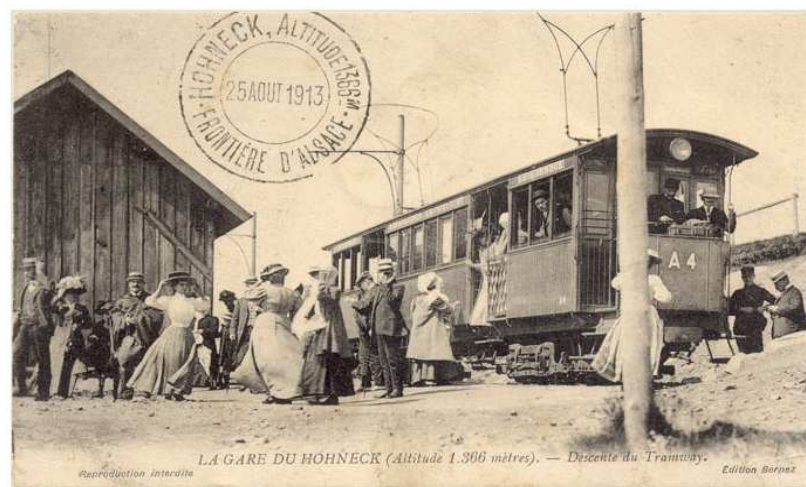
Très prisée des touristes, cette ligne Gérardmer-Schlucht-Hohneck le devient des militaires dès 1914 pour son importance stratégique, essentielle pour le régiment du 15-2 replié à Gérardmer. Ainsi, en août 1915, la voie du

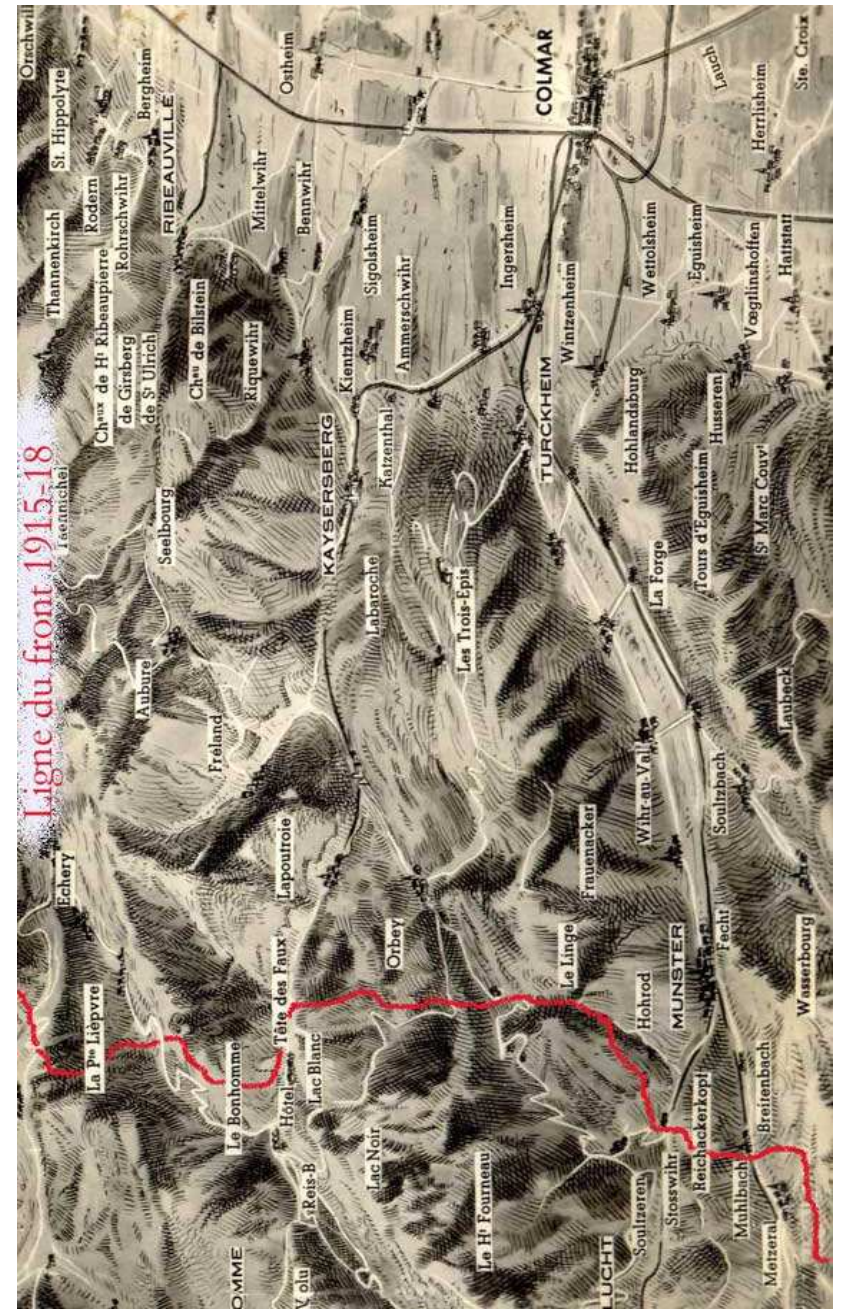
tram vers le Hohneck est déplacée par les militaires au passage du col du Falimont sur 620 m, à 5,50 m sous le tracé premier qui était visible par les Allemands.

À la fin de la guerre, la ligne reprend du service jusqu'à la survenue d'un grave accident en 1923 (lire l'encadré). Suite à cet accident, la ligne est de nouveau exploitée à partir de 1924 par un particulier avant d'être rachetée par le Département des Vosges, mais à partir de l'été 1926, la ligne en direction du Hohneck n'est plus utilisée. Au cours des années 1930, le tram est grandement concurrencé par les autobus (ainsi qu'on peut le voir sur certaines photos) et la ligne est définitivement suspendue le 28 août 1939. Les rails sont démontés en 1942 et la ligne est déclassée en 1950.

Accident mortel

Le 14 juillet 1923 survient un accident jugé très grave à l'époque, qui fit deux ou quatre morts (les sources divergent). Deux automotrices se télescopent entre le Hohneck et la Schlucht. Pour une raison inconnue, la voiture qui venait d'arriver au point terminus de la voie, au Hohneck, se met soudain à reculer, sa soixantaine de voyageurs étant encore à bord. Or 800 m plus bas, montait une seconde voiture. Le conducteur de cette voiture, M. Gille, sonna l'alarme, stoppa et demanda à ses voyageurs de descendre. Accrochées l'une à l'autre, les deux voitures dérivèrent sur 1300 m et finirent par quitter les rails dans une courbe. Côté talus et non côté ravin... Bilan : plusieurs morts, une trentaine de blessés et deux automotrices complètement détruites.





20 July 1915 - Le Linge

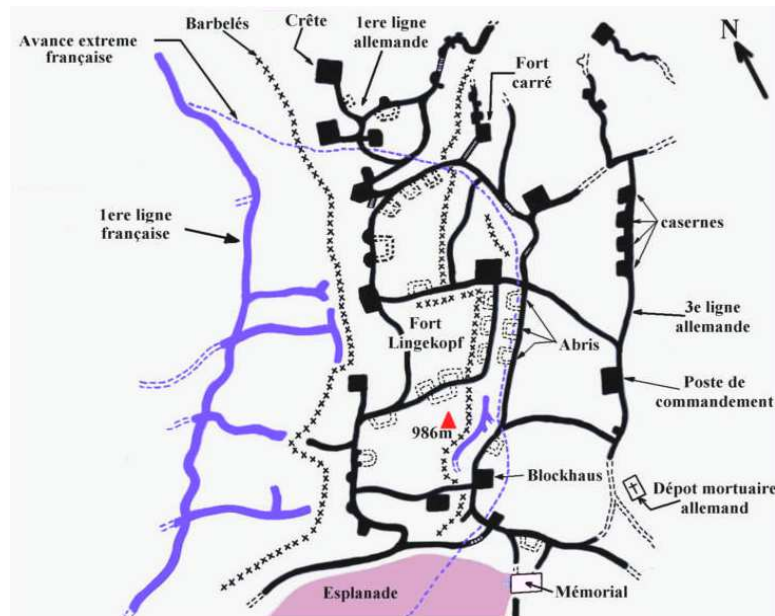
<http://ww1blog.osborneink.com/?p=9000>

Having lost Alsace to the Germans in the humiliation of 1871, France has been keen to reconquer the region since the war's opening weeks. But with the war nearly a year old, today the French Army attacks up the Fecht River Valley towards Munster, with the hardest fighting on the peak known as Le Linge (see above), claiming only yards of progress in a fight that has become as protracted as any on the Western Front. Only in the last few months has the fighting here in the Vosges Mountains taken on the most familiar characteristics of the Great War elsewhere, for the shallow soil and steep slopes force both sides to cut their trenches in solid rock.

Today's operation is typical of both the new French doctrine and the uniquely-difficult conditions of this terrain, where mountaintops are being transformed into no man's land. A ten hour bombardment precedes the assault, which requires the French infantry to descend the heights they hold, cross the low valley full of bogs and natural obstacles, and then climb rocky, unstable slopes — all while under constant machine gun fire. The preparatory artillery fire might last even longer if the logistical links here consisted of more than single-file mule paths, and it might be more effective with better observer sightlines, but the French are not content to wait until better support can be arranged.

Because it is the only slice of German territory occupied by the allies, the French General Staff sees this theater of war as a moral necessity, undertaking the offensive even as such operations grind to a halt elsewhere. Because it is the only slice of German territory in enemy hands, the German General Staff sees the defense of the Vosges as a moral necessity, undertaking counterattacks here even as most points along the Western Front remain static in July.

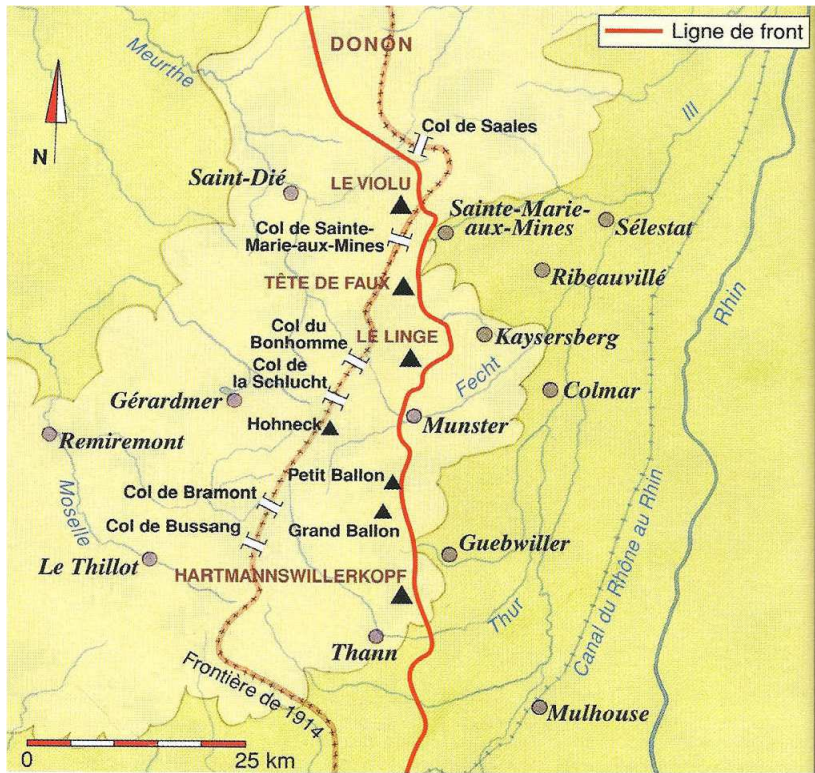
When the fighting finally sputters to an exhausted halt in August, Le Linge has consumed more than 50,000 shells, and seven German brigades have held the line against sixteen French brigades of Chasseurs Alpins (light infantry) and two infantry regiments. Unlike France, which emphasizes offensive action and seldom improves their trenches, the German Army has constructed concrete blockhouses, bunkers, and fighting positions connected by tunnels and trenches and barbed wire obstacles. With France failing to break through despite incurring thousands and thousands of dead and wounded men, the weeks of ferocious close-quarters combat end with the 986-meter peak in no man's land, where it will stay for most of the war.



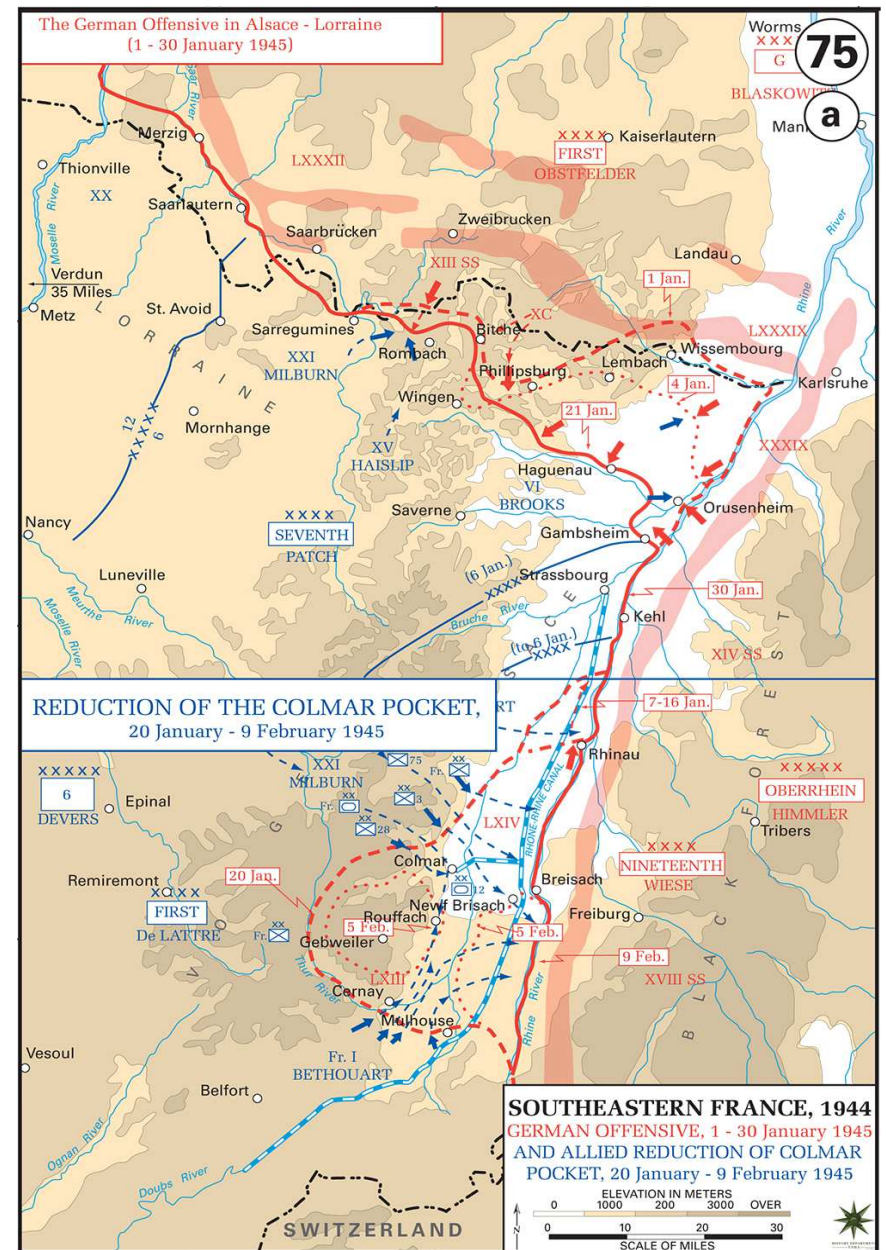
Working under camouflage, French pioneers and laborers are hard at work building new roads to link the Doller and Thur valleys to points down the line, easing logistical congestion. But by the time these arrangements are complete, both high commands have at last realized that the Vosges Mountains are not the right place for major operations, and the tempo of battle declines as steeply as the slopes of Le Linge. Yet the area's later reputation as a quiet zone is undeserved, for nowhere on the Western Front are the two sides so close together; in some places, the opposing trenches are only ten yards apart, making it possible to conduct harassing grenade fires at any time, even when no attack is underway. As riddled with sniper's nests and listening posts as any point between the Swiss border and the English Channel, this sector will never be tranquil — just less active.

The so thin results acquired in Le Linge were without any comparison with the number of deaths: 10000 soldiers died between July and October 1915, 17 battalions of hunters. Up to 80 % of losses.

They had then forgotten Napoleons' principle: "Avoid the battlefield that the enemy has recognized and strengthened."



The area shown here between the 1914 border and the line of 1915-1918 was the only German territory occupied by the French Army before the Armistice.



Colmar Pocket

https://en.wikipedia.org/wiki/Colmar_Pocket



The Colmar Pocket (French: Poche de Colmar; German: Brückenkopf Elsaß) was the area held in central Alsace, France by the German Nineteenth Army from November 1944 – February 1945, against the U.S. 6th Army Group during World War II. It was formed when 6th AG liberated southern and northern Alsace and adjacent eastern Lorraine, but could not clear central Alsace. During Operation Nordwind in December 1944, the 19th Army attacked north out of the Pocket in support of other German forces attacking south from the Saar into northern Alsace. In late January and early February 1945, the French First Army (reinforced by the U.S. XXI Corps) cleared the Pocket of German forces.

Formation of the Pocket

A German bridgehead on the west bank of the Rhine 40 miles (65 km) long and 30 miles (50 km) deep was formed in November 1944 when the German defenses in the Vosges Mountains collapsed under the pressure of an offensive by the U.S. 6th Army Group.[4] General Jean de Lattre de Tassigny's French First Army forced the Belfort Gap and destroyed the German IV Luftwaffe Korps near the town of Burnhaupt in the southern Vosges Mountains. Soon thereafter, French forces reached the Rhine in the region north of the Swiss border between Mulhouse and Basel. Likewise, in the northern Vosges Mountains, the French 2nd Armored Division spearheaded a U.S. Seventh Army advance, forced the Saverne Gap, and drove to the Rhine, liberating Strasbourg on 23 November 1944. The effect of these two advances was to collapse the German presence in southern Alsace west of the Rhine to a semi-circular-shaped bridgehead centered on the town of Colmar that came to be known as the Colmar Pocket.

German view:

Apart from Normandy, the areas of France most bitterly defended by the Germans were Alsace and Lorraine. This occurred in part because the Allied surge across France in 1944 was slowed down by logistical difficulties as the Allies reached the easternmost extent of France, but the primary reason for the stout German defenses of these regions is that Alsace (German: Elsaß) and Lorraine (German: Lothringen) were claimed as part of Germany and would be defended as strongly as any other German soil. This perception informed Hitler's decisions of 24 November and 27 November 1944, that committed General Siegfried Rasp's Nineteenth Army to a do-or-die defense of the region around Colmar. On 26 November, the Germans formed Army Group Upper Rhine (Heeresgruppe Oberrhein)

under the command of Heinrich Himmler and tasked his command with the defense of the front between the Bienwald and the Swiss border.[5] Of prime importance to the German defense around Colmar were the bridges over the Rhine at Breisach and Chalampé, since it was over these bridges that supplies were delivered.

Allied limitations:

The logistical crisis and heavy combat of autumn 1944 had dulled the fighting edge of Allied forces throughout northwestern Europe, and the U.S. 6th Army Group was no exception. Restricted logistical support imposed limits on the usage of artillery ammunition and the number of divisions the Allies could effectively employ in the front lines. Faulty forecasts for the numbers of infantry replacements needed prevented U.S. rifle companies from maintaining full strength.

On the part of the French, their replacement system was limited by the amount of training infrastructure they had been able to re-establish since reentering France in August 1944 and was further strained by a controversial French decision to "whiten" (French: blanchir) the French forces in Alsace by sending experienced Senegalese and other colonial troops—exhausted from fighting in Italy[citation needed]—to the south and replacing them with FFI (French Forces of the Interior) troops of varying quality and experience.[6] While the FFI troops were capable of defensive operations, they had to undergo a steep learning curve in order to become effective at offensive operations, particularly where complex activities such as combined-arms operations were concerned.

Thus, at the close of November 1944, the French First Army deployed two kinds of units—highly experienced colonial units and "green" units that had recently received a large influx of FFI troops. Coupled with a supporting arms structure (artillery, engineers, etc.) that was weaker than that of other Allied field armies, the sag in French First Army troop proficiency allowed the Germans to hold the Colmar Pocket against an unsuccessful French offensive from 15–22 December 1944.[7]

Allied force redeployments:

On New Year's Day 1945, the Germans launched Unternehmen Nordwind (Operation "North Wind"), one objective of which was the recapture of Strasbourg. German troops of the 198th Infantry Division and the 106th Panzer Brigade attacked north out of the Colmar Pocket from 7–13 January. Although the defending French II Corps suffered some minor losses during this attack, the French held the front south of Strasbourg and frustrated German attempts to recapture the city.[nb 1] Following the failure of Nordwind, the 6th Army Group was ordered to collapse the Colmar Pocket as part of General Dwight D. Eisenhower's plan for all Allied forces to close

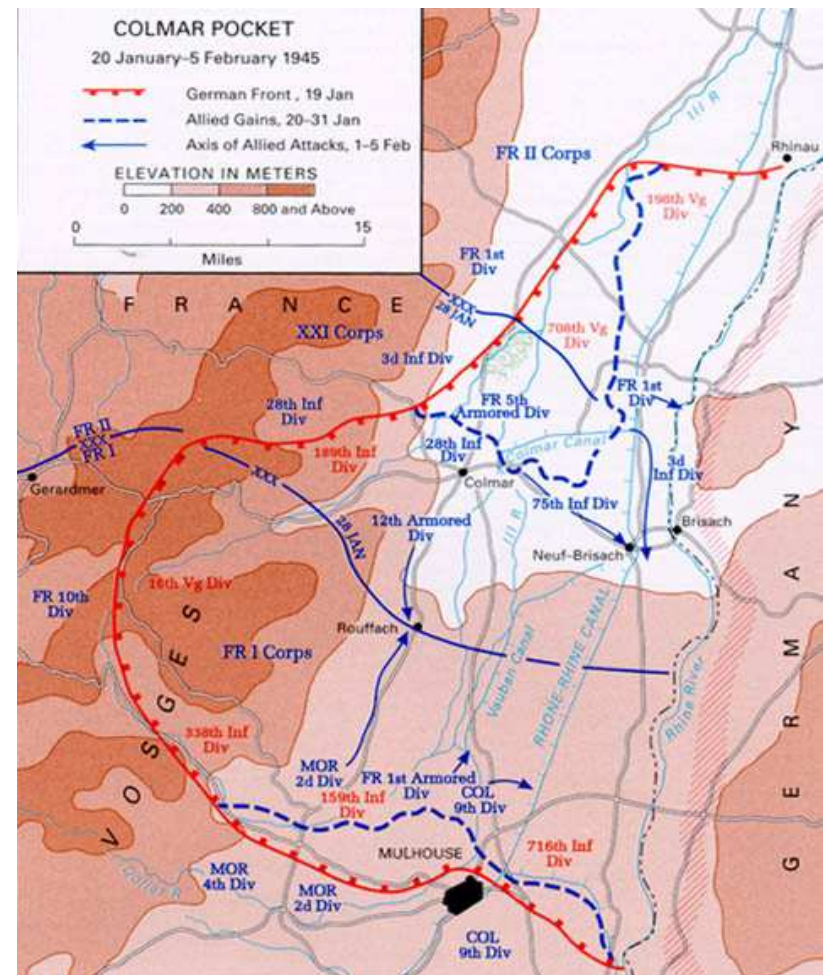
on the Rhine prior to invading Germany. Since the bulk of Allied troops surrounding the Colmar Pocket were French, this mission was assigned to the French First Army.[9]

The U.S. 3rd Infantry Division had moved into the Vosges Mountains during mid-December to replace the worn-out U.S. 36th Infantry Division and so was already in place to support the reduction of the Colmar Pocket. Realizing the French would need the assistance of additional U.S. troops for the coming battle, General Jacob Devers, commander of the 6th Army Group, arranged for the transfer of a U.S. division from another part of the front. The U.S. 28th Infantry Division duly arrived from the Ardennes front[10] and took up position along the right flank of the U.S. 3rd Infantry Division. With the 28th Division in the Kaysersberg Valley, the 3rd Division would be able to concentrate for an attack against two German divisions, the 708th Volksgrenadier and the 189th Infantry. Additionally, a U.S. armored division, the 10th, was scheduled to support the offensive, but as events developed, it was the U.S. 12th Armored Division that was eventually committed to the battle.

Weather and terrain:

The winter of 1944-45 was uncommonly cold for northwestern Europe. In his History of the French First Army, General de Lattre described the weather in Alsace as "Siberian" with temperatures of -20 °C (-4 °F), strong winds, and over three feet (1 m) of snow.[11]

The Alsatian Plain is flat and offers an attacker practically no cover other than occasional woods. The plain is also a drainage basin for the Rhine[12] and is consequently cut by many streams and drainage canals with alluvium-coated bottoms, making them treacherous for vehicles to ford. Dotting the plain are small villages made up of sturdy masonry houses whose multi-storey construction offered defending troops a commanding view of the surrounding fields.[11][13]

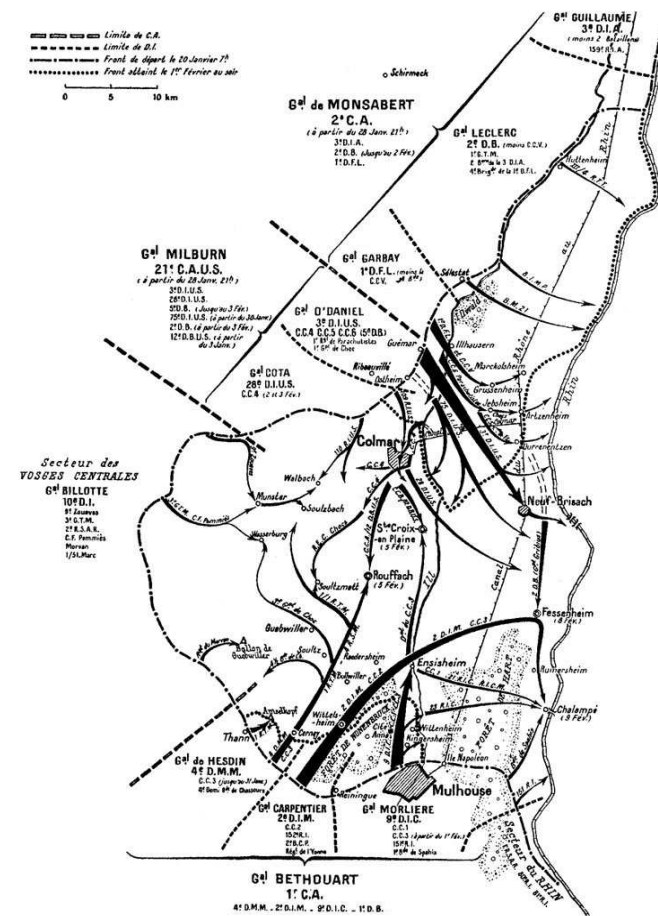


The initial French attack against the south flank of the Colmar Pocket: General Émile Béthouart's French I Corps (French: I er Corps d'Armée) attacked on 20 January 1945. The 2nd and 4th Moroccan Divisions had as their initial objective Ensisheim (47°51'59"N 07°21'11"E). The 9th Colonial Division conducted secondary attacks on the right flank of the corps, north of Mulhouse.[14] In support were tanks of the French 1st Armored Division. Attacking in a snowstorm, the French I Corps initially achieved tactical surprise against its opponent, General Erich Abraham's LXIII. Armeekorps.[14] The attack of the French I Corps slowed through the night as German counterattacks began. The difficult weather and terrain coupled with a German defense in depth stymied the French I Corps advance and severely limited its success.[15] The French attack, however, succeeded in

drawing German mobile reserves (the 106th Panzer Brigade and the 654th Heavy Antitank Battalion) and the German 2nd Mountain Division south.[14] However, even this limited success was not without significant cost: one brigade of the French 1st Armored Division, Combat Command 1 (CC1), lost 36 of some 50 medium tanks to land mines.[15] Losses in other tank units were similar.

Unlike most of the terrain on the Alsatian Plain, the terrain the French I Corps fought in was hemmed in by woodlands and urban areas, and so ground was won only slowly in January after the first day of the attack. The 4th Moroccan Mountain Division was able to push only some two miles (3 km) to the northeast in the direction of Cernay (47°48'36"N 07°10'37.2"E). On the 4th Division's right flank and to the southeast, the 2nd Moroccan Infantry Division enjoyed greater success, pushing almost four miles (6 km) to the northeast in the direction of Wittelsheim[16] (47°48'00"N 07°14'06"E). On the right flank and starting from the city of Mulhouse, the 9th Colonial Division also pushed 3–4 miles (5–6 km) through the suburbs of Mulhouse and the woods north of the city, with CC1 taking Richwiller (47°46'48"N 07°16'55.2"E) and the 6th Colonial Infantry Regiment liberating Wittenheim (47°48'18"N 07°20'16.8"E). On 24 January, a German armored counterattack near Richwiller was repulsed by the French colonial troops, with the Germans losing 15 tanks and tank destroyers.[16]

Overall, the gains of the French I Corps were greater in the western part (right flank) of its sector of the front, but the Germans in large part succeeded in stalemating the corps' advance.



The Allied attack in the north:

General Joseph de Goislard de Monsabert's II e Corps d'Armée launched its attack on 22–23 January. The attacking units were the U.S. 3rd Infantry Division and the French 1st March Infantry Division. South of the 3rd Division, the U.S. 28th Infantry Division defended its sector of the front. In reserve was the French 2nd Armored Division.

The push to the Colmar Canal and the battle for Jébsheim:

General John W. O'Daniel's 3rd U.S. Infantry Division attacked to the southeast on 22 January, aiming to cross the Ill River, bypass the city of Colmar to the north, and open a path for the tanks of the French 5th Armored Division to drive on the railway bridge supplying the Germans in the Colmar Pocket at Neuf-Brisach.

The division's 7th Infantry Regiment pushed to the south, clearing the region between the Fecht and Ill Rivers. During the clearing operations of the 7th Infantry, Private First Class Jose F. Valdez sacrificed himself at a small railway station near Rosenkranz (48°07'49.22"N 07°21'22.32"E) to cover the withdrawal of other members of his squad and was posthumously awarded the Medal of Honor. The 30th Infantry Regiment moved southeast, crossed the Ill River north of the timber bridge at the Maison Rouge farm, and moved south early on 23 January, capturing the Maison Rouge bridge[17] (48°09'03.6"N 07°25'22.8"E). The 30th Infantry then moved south into the Riedwihr Woods (French: Bois de Riedwihr), toward the towns of Riedwihr (48°07'26.4"N 07°26'42"E) and Holtzwihr (48°06'36"N 07°25'30"E).

The bridge at Maison Rouge proved unable to support U.S. tanks (the bridge collapsed under the weight of a tank), and so the 30th Infantry had only minimal antitank capability (bazookas and three 57 mm anti-tank guns) when they were counter-attacked late in the afternoon by German infantry and heavy tank destroyers of the 708th Volksgrenadier Division and 280th Assault Gun Battalion. Without cover and unable to dig foxholes because of the frozen terrain, the 30th Infantry was forced to withdraw, taking heavy casualties when the withdrawal assumed the character of a rout.[18] The 30th Infantry reformed on the west bank of the Ill but was out of action for three days while it reorganized.

On 25 January, the U.S. 15th Infantry Regiment followed the course of the 30th Infantry and recaptured the bridge at Maison Rouge. A German counterattack, again supported by heavy tank destroyers, overran an exposed rifle company of the 15th Infantry around 08:00 but was unable to drive on the bridge because of U.S. defensive fire. Later in the day, U.S. engineers erected a bridge over the Ill north of Maison Rouge, and a battalion of the 15th Infantry supported by tanks attacked to the south, finally securing the bridgehead.[19] Over the next two days, the 15th Infantry pushed south toward the towns of Riedwihr and Holtzwihr, entering the Riedwihr Woods. German counterattacks were common, but the U.S. troops were able to parry them with support from tanks and tank destroyers.

On 26 January, on the south edge of the Riedwihr Woods, a German force of infantry and tanks emerged from Holtzwihr to counterattack Company B of the 15th Infantry. Believing the odds hopeless, Lieutenant Audie Murphy ordered his men to withdraw into the woods. Murphy climbed onto a burning M10 tank destroyer and engaged the Germans with the vehicle's heavy machine gun while calling for artillery fire on his own position.[20] Unable to determine where Murphy was firing from, the German force first

became confused and then was bombed by U.S. fighter-bombers that had found a hole in the clouds over the battlefield. Dismayed, the German force retreated back to Holtzwihr, and Lieutenant Murphy was subsequently awarded the Medal of Honor for his heroic stand. Riedwihr fell to the 15th Infantry on 26 January, and Holtzwihr was taken by the 30th Infantry on 27 January. The 30th Infantry continued south, reaching the Colmar Canal on 29 January.[21]

The capture of Jepsheim (48°07'33"N 07°28'40"E) was necessary to protect the north flank of the 3rd Division's advance. With the 3rd Division advancing ahead of the French 1 March Infantry Division on the 3rd Division's north flank, General O'Daniel committed the U.S. 254th Infantry Regiment (part of the U.S. 63rd Infantry Division but attached to the U.S. 3rd Infantry Division for the duration of operations in the Colmar Pocket) to capture Jepsheim. On 26–27 January, troops of the German 136th Mountain Infantry Regiment defended Jepsheim against the advance of the 254th Infantry.[22] On 28–29 January, Jepsheim was taken by the 254th Infantry, French tanks of Combat Command 6 (French 5th Armored Division), and a battalion of the French 1st Parachute Regiment.[21][22] Subsequently, the 254th Infantry continued to push east in the direction of the Rhône-Rhine Canal. Meanwhile, the 7th Infantry had moved forward, and along with the 15th Infantry Regiment and French 5th Armored Division tanks, were positioned to drive on the fortified town of Neuf-Brisach,[21] about five miles (8 km) distant from the 3rd Division spearheads.

The push to the Rhine in the north:

On the left flank and north of the U.S. 3rd Division, General Garbay's French 1 March Infantry Division (French: 1re Division de Marche d'Infanterie, formerly known as the 1st Free French Division) attacked to the east on 23 January with the Rhine River as their objective. Facing four battalions of the 708th Volksgrenadier Division[23] (part of General Max Grimmeiss' LXIV Army Corps) supported by heavy tank destroyers and artillery, the 1st Division's 1st Brigade fought in conditions similar to that experienced by the Americans to the south. The Germans mounted a defense in depth, using positions in the villages and forests to command the open ground to their front and liberally planting land mines[24] to slow and channelize the French advance. Two battalions of the 708th Volksgrenadier Division counterattacked the French bridgeheads over the Ill River around 17:00 on 23 January[25] but were repulsed. Wishing to avoid dug-in German infantry and armor in the Elsenheim Woods (48°10'30"N 07°27'36"E), General Garbay directed the 1st Brigade to concentrate their advance along the road from Illhausern (48°10'58"N 07°26'13"E) to Elsenheim.[26] On 26–27 January, the 1st Brigade concentrated on opening this route and skirting the obstacle posed by the Elsenheim Woods, with a key attack into the woods made by the 3rd Battalion of the March Regiment

of the French Foreign Legion (R.M.L.E.) on 27 January.[22] At heavy cost, the village of Grussenheim (48°08'42"N 07°29'06"E) was taken on 28 January by supporting tanks of the French 2nd Armored Division.[27] Against crumbling German resistance, the French surged forward, taking Elsenheim and Marckolsheim (48°09'53"N 07°32'42"E) on 31 January and reaching the Rhine River the following day.[28] In the course of its operations in the Colmar Pocket, the French 1st Division suffered casualties of 220 killed, 1,240 wounded, 96 missing, and 550 trench-foot cases.[28]

Allied reinforcements:

Noting the difficult progress of all Allied units against German resistance in the Colmar Pocket, General de Lattre requested reinforcements from the U.S. 6th Army Group. Concurring, General Devers subordinated the Headquarters of the U.S. XXI Corps to the French First Army.[29] General Milburn's XXI Corps took up position between the two French corps on 28 January[30] and assumed command of the U.S. 3rd and 28th Infantry Divisions. Two additional U.S. divisions were also assigned to the XXI Corps - the U.S. 75th Infantry Division and the U.S. 12th Armored Division. Finally, the French 5th Armored Division, 1st Parachute Regiment, and 1st Choc (commando) Battalion were placed under XXI Corps' command. The XXI Corps was given the mission of capturing the city of Colmar and driving on the bridge at Breisach.

For their part, the German high command misread the Allied objectives, believing the Allied assault to be a general pressure along the front designed to induce collapse at any given point.[31] Hitler had agreed to a partial withdrawal in the north (the Erstein salient) during the night of 28 January but forbade a general withdrawal over the Rhine.[32] German outposts in the Vosges Mountains were pulled back, but the confusion of the withdrawal and the pressures of the battlefield resulted in many units becoming mixed with one another.[33] While this did not affect the numbers available for combat, it did lower the defensive cohesion of the German units. On 29 January, Heeresgruppe Oberrhein was dissolved as a headquarters, and the units in the Colmar Pocket were again subordinated to Heeresgruppe G (Army Group G), under the command of SS-Obergruppenführer Paul Hausser.[32]

The push to the Rhine in the center:

The 3rd Division continued its south and east sidestepping maneuver. On the evening of 29 January, divisional artillery fired 16,000 105 mm and 155 mm rounds during a three-hour preparation for the assault of the 7th and 15th Infantry Regiments south across the Colmar Canal.[34] The infantry crossed between 21:00 and midnight. After the crossings were secured, engineers began the construction of three Bailey Bridges over the canal to enable armored vehicles to cross. The following day, the French armored

combat commands CC4 and CC5 (both of the 5th Armored Division) crossed the canal, with CC4 supporting the U.S. 7th Infantry and CC5 supporting the U.S. 15th Infantry. Soon thereafter, the 15th Infantry and CC5 took Urschenheim in a brisk action, while the 7th Infantry was held up in front of Horbourg.[34] The same day, the 254th Infantry attacked east toward Artzenheim with support of the French armored combat command CC6, but the Germans employed artillery support and dug-in Jagdpanther tank destroyers to parry the thrust, destroying six French tanks and four halftracks.[34] Artzenheim was taken by the French II Corps on 1 February.[35]

Fighting in the zone of the 3rd Division, the French 1st Parachute Regiment attacked and seized Widensolen[36] early on 31 January. By 17:00, patrols of the U.S. 3rd Division had reached the Rhône-Rhine Canal,[37] some five miles (8 km) southeast from the division's crossing points over the Colmar Canal. On the same day, French CC6 was relieved from attachment to the U.S. 3rd Division, having taken severe losses with only 13 operational tanks in its tank battalion and 30 effectives in its French Foreign Legion rifle company.[37] In its stead arrived a combat command of the French 2nd Armored Division. On 1 February, the 15th and 30th Infantry Regiments moved south along the Rhône-Rhine Canal reaching the area just north of Neuf-Breisach. On 2–3 February, the 7th Infantry drove south along the same canal passing through Artzenheim and taking Biesheim[38] after a bitter day-long battle. Near Biesheim, Technician 5 Forrest E. Peden of 3rd Division artillery dashed through intense German fire on 3 February to summon help for an ambushed infantry unit. Returning on a light tank, Peden was killed when the tank was hit and destroyed. For his heroism, Peden was posthumously awarded the Medal of Honor.

After a day spent consolidating its positions, the 3rd Division moved south again on 5 February, taking Vogelgrun the following day. The fortified town of Neuf-Breisach was swiftly entered and taken on 6 February, by the 30th Infantry, with the help of two French children and another civilian, who showed the Americans undefended passages into the town.[39] The Germans, having evacuated what remained of their men and equipment, had destroyed the bridge over the Rhine at Breisach. The taking of Neuf-Breisach, marked the end of operations in the Colmar Pocket for the U.S. 3rd Infantry Division.

Clearing the pocket between Colmar and the Rhine:

The 75th Division entered the front lines on 31 January, between the U.S. 3rd and 28th Infantry Divisions. Attacking on 1 February, the 289th Infantry Regiment cleared Horbourg and the 290th Infantry Regiment advanced on Andolsheim (48°03'54"N 07°24'54"E) occupying the town at 14:00 on 2 February. The same day, the 75th Division made diversionary

attacks to cover the Allied drive on the city of Colmar, adjacent to the division's western sector. On 3 February, the 75th Division cleared the Forêt Domaniale (48°03'18"N 07°27'36"E) and consolidated its gains the following day. Moving again on 5 February, the division overran Appenwihr[40] (48°01'37.2"N 07°26'24"E), Hettenschlag (48°00'18"N 07°27'18"E), and Wolfgantzen[41] (48°01'30"N 07°30'00"E). On 6 February, the 75th Division reached the Rhône-Rhine Canal south of Neuf-Brisach.[39][42] This action brought a close to U.S. 75th Infantry Division operations in the Colmar Pocket.

The liberation of Colmar:

Having been on the defense to this point in the battle, the General Norman Cota's 28th Division was teamed with the French armored combat command CC4 and told to take the city of Colmar. Leading with the U.S. 109th Infantry Regiment on 2 February, the infantry crossed an anti-tank ditch north of the city, while the French armor located a crossing point over the obstacle. This accomplished, the French armor plunged into Colmar reaching the Place Rapp (Rapp Square) at 11:30.[43][44] On 2–3 February, the 109th Infantry, the French CC4, 1st Parachute Regiment and commandos cleared the city of Germans. In a symbolic act, the French 152nd Infantry Regiment re-entered Colmar, its pre-war garrison.[45] Pushing south on 3 February the 112th Infantry entered Turckheim (48°05'06"N 07°16'30"E) and cleared Ingersheim (48°05'53"N 07°18'18"E) to the west of Colmar.[46] Other units of the 28th Division joined the French in blocking German exit routes from the Vosges Mountains. On 6 February, the 28th Division moved eastwards to the Rhône-Rhine Canal[39] on the south flank of the U.S. XXI Corps ending 28th Division participation in the battle.

The Colmar Pocket split:

On 3 February, the 12th Armored Division moved south through 28th Division lines with the objective of linking up with the French I Corps and splitting the Colmar Pocket. Combat Command B (CCB) seized a bridgehead near Sundhoffen (48°02'42"N 07°24'54"E) and CCR advanced on the road between Colmar and Rouffach[41] (47°57'18"N 07°17'59"E). The following day, CCA captured Hattstatt (48°00'36"N 07°08'18"E) on the Colmar-Rouffach Road, but CCR found its way blocked by German defenses.[47] On 5 February, CCA entered Rouffach[41] and made contact with the 4th Moroccan Mountain Division of the French I Corps, some 17 days after French I Corps launched its assault. The same day, CCR entered the village of Herrlisheim-près-Colmar (48°01'12"N 07°19'12"E), and so the 12th Armored Division attacked, for a second time, a town named Herrlisheim in Alsace (the battles of the 12th Armored Division in mid-January 1945, at Herrlisheim north of Strasbourg saw several battalions of the division manhandled by German troops in the Gamsheim bridgehead.)

Thereafter, during the battle, the 12th Armored Division screened German exit routes from the Vosges Mountains and supported the 28th Division by fire.[39]

The collapse of the Colmar Pocket

At the start of February, the French I Corps was still clearing scattered German resistance south of the Thur River between Cernay and Ensisheim, both of which were still under German control. The clearing of this area was not completed until 3 February. On 4 February, I Corps assaulted north across the Thur River and, encountering only limited German resistance, the 4th Moroccan Mountain Division was able to push to the southern outskirts of Rouffach. Cernay, abandoned by the Germans, was occupied the same day. The following day, the 4th Moroccan Division linked up with the U.S. 12th Armored Division in Rouffach,[46] and the 9th Colonial Infantry Division attacked Ensisheim,[41] the original corps objective. Hirtzfelden was taken by the 2nd Moroccan Infantry Division on 6 February and the 9th Colonial Division completed the capture of Ensisheim[39] and drove east into the Harth Woods. On 7 February, both the 9th Colonial Division and 1st Armored Division reached the Rhône-Rhine Canal east of Ensisheim. The Spahis cavalry brigade and the 151st Infantry Regiment cleared the Harth Woods on 8 February[42] while the 1st Armored Division advanced south toward the German bridgehead at Chalampé in addition to linking up with elements of the French 2nd Armored Division at Fessenheim the same day.

During this period, the shrinking German presence on the west side of the Rhine was subjected to heavy artillery fire and airstrikes by U.S. and French aircraft.[48] Finally, on 9 February I Corps eliminated the German rearguard at Chalampé, and with no major German forces left on the west bank of the Rhine in the region of Colmar, the Germans blew up the bridge over the Rhine at Chalampé.[42] This signaled the end of Allied operations in the Colmar Pocket and the end of any significant German military presence in Alsace.

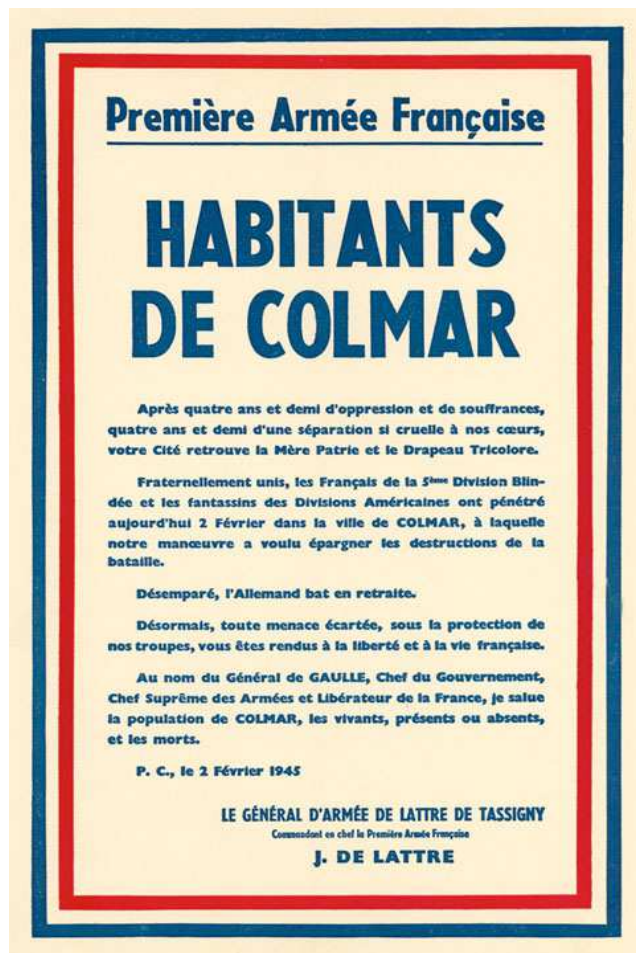
Aftermath:

In compliance with General Eisenhower's direction, the Colmar Pocket was eliminated, and the U.S. 6th Army Group stood on the Rhine, from the Swiss border, to a region well north of Strasbourg. The German 19th Army, although not completely destroyed, lost the bulk of its experienced combat troops (only the 708th Volksgrenadier Division escaped somewhat intact)[49] and was forced to reform in Baden, using large infusions of inexperienced Volkssturm to replace its grievous losses on the plains of Alsace. The Germans left behind 55 armored vehicles and 66 artillery pieces.[49] The elimination of the Colmar Pocket allowed the 6th Army

Group to concentrate on Operation Undertone, its assault to penetrate the Siegfried Line and invade Germany, undertaken in March 1945.[nb 2]

For the fourth time in 75 years, the province of Alsace had changed hands between France and Germany.

After the battle, the French granted the U.S. 3rd Infantry Division the right to wear the Croix de Guerre,[50] and the president awarded the division, as an entity, the Distinguished Unit Citation. The U.S. 109th Infantry Regiment (28th Division) was also granted the right to wear the Croix de Guerre.[51]



Histoire de l'Alsace en bref

http://www.crdp-strasbourg.fr/data/lcr/histoire-en-bref/cartes_histoire-en-bref.php?parent=2

Principaux gisements du Paléolithique et du Mésolithique alsaciens

Carte Marie-Georges Brun, 2010

Cette carte, qui n'est évidemment pas exhaustive, montre les sites les plus importants découverts et fouillés à ce jour, sachant que de nombreux chantiers de fouilles sont en cours.

Le terme Paléolithique correspond à la période la plus ancienne de la présence de l'homme sur la terre. Ce terme recouvre la totalité de l'ère quaternaire qui débute aux environs de 1,8 million d'années, période à partir de laquelle se manifestent les premières détériorations climatiques qui s'accroissent pour donner une suite de périodes de glaciations. Le Paléolithique commence en Europe aux environs de 1,8 million d'années et se termine vers 8 200–8 000 avant J.-C. avec la glaciation de Würm. À partir de 8 200 débute la période interglaciaire appelée Holocène, pendant laquelle se succèdent le Mésolithique, le Néolithique et les Âges des métaux (cuivre ou chalcolithique, bronze, fer).

Le Paléolithique est subdivisée en trois périodes : le Paléolithique ancien (1,8M à 300 000 ans), le Paléolithique moyen (300 000 à 35 000 ans) et le Paléolithique supérieur, auquel est associé l'Épipaléolithique (35 000 à 8 500). À ces phases correspondent à peu près les phases de l'homínisation et de l'évolution humaine : Homo erectus au Paléolithique ancien, Néandertal au Paléolithique moyen et Homo Sapiens au Paléolithique supérieur. Il est bien entendu que les limites de ces périodes sont plus ou moins marquées et restent très indicatives : plus elles ont proches de notre ère, plus elles se précisent.

Les industries du Paléolithique sont rares en Alsace, dispersées dans les énormes accumulations de lœss, caractéristiques d'une grande partie de la vallée rhénane. La série la plus continue, quoique très pauvre, provient des différentes lœssières d'Achenheim, près de Strasbourg, le seul site paléolithique important de l'Alsace. Antérieurement à la période néolithique, l'Alsace n'est pas une zone de peuplement préhistorique important, étant donné les conditions climatiques et géographiques assez malsaines à l'époque. C'est essentiellement un territoire de passage.

Sites du Rubané ou Néolithique ancien et moyen en Alsace

Cette carte, non exhaustive, montre les sites les plus importants découverts et fouillés à ce jour. Elle ne tient pas compte de la vingtaine de chantiers de fouilles menées actuellement par l'INRAP sur les chantiers alsaciens de la LGV.

À la différence du Paléolithique, le Néolithique alsacien, représenté par d'abondantes trouvailles de sépultures et de restes d'habitats, est particulièrement riche.

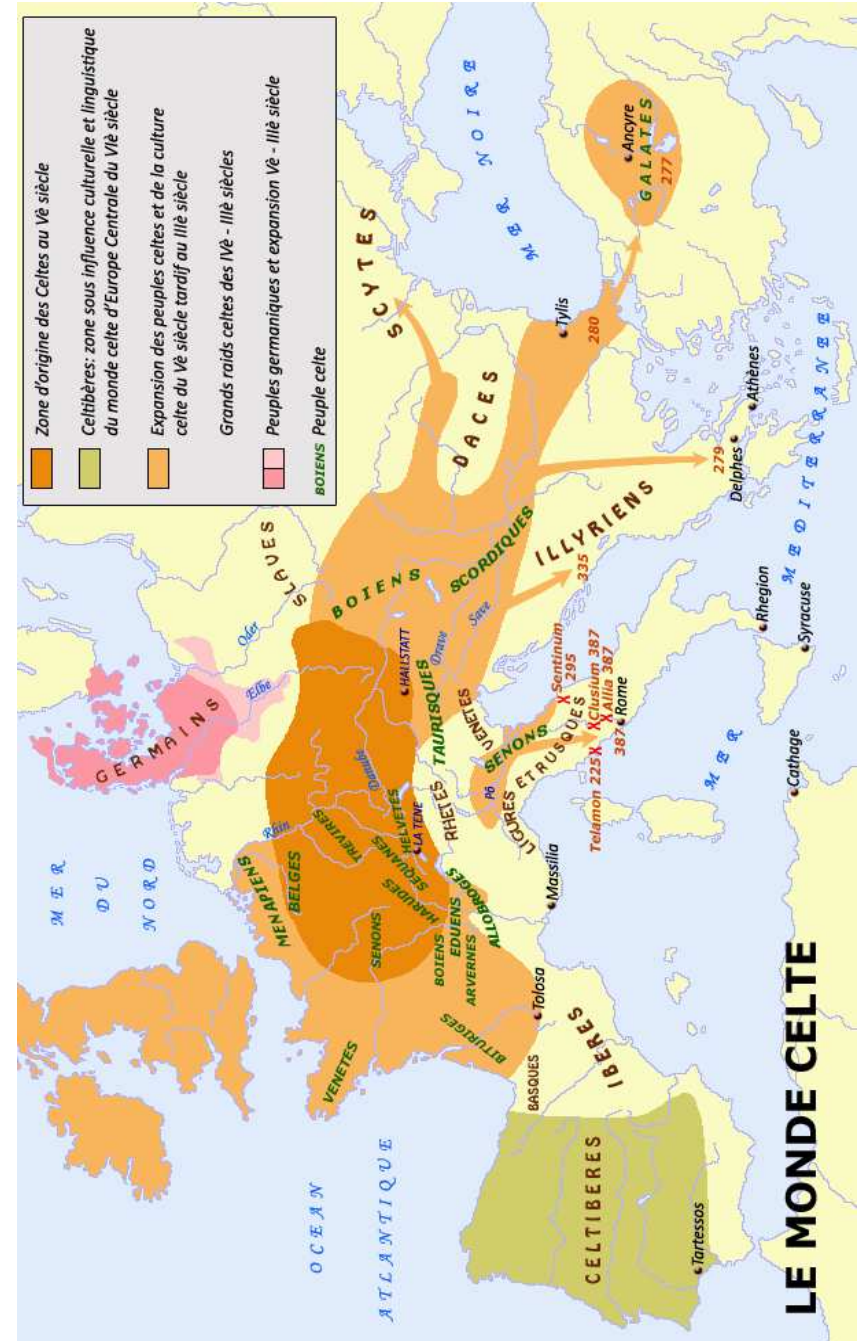
La néolithisation de l'Alsace a été effectuée par un courant de colonisation progressant le long de la vallée du Danube, véhiculant la culture à céramique linéaire connue aussi sous le nom de Rubané. Le front de colonisation de ces Danubiens progresse d'un kilomètre par an en moyenne. Ce déplacement d'est en ouest s'effectue en fait par bonds, de génération en génération, et implique un accroissement démographique important et une division des communautés, dont un petit groupe se détache et va fonder, vingt à trente kilomètres plus loin, un nouveau village. Aussi, en France, le Rubané d'Alsace est-il le plus ancien. Il semble de plus que, étant donné la présence de deux styles céramiques distincts, deux courants différents du Rubané aient colonisé l'Alsace : celui venant du Bade-Wurtemberg, qui a colonisé la Haute-Alsace, et celui venant des vallées du Neckar, du Main et du Rhin, la Basse-Alsace.

Principaux sites du Néolithique récent et final en Alsace

Cette carte n'est évidemment pas exhaustive mais elle s'attache à montrer les sites les plus importants découverts et fouillés à ce jour. Elle ne tient notamment pas compte de la vingtaine de chantiers de fouilles menées actuellement par l'INRAP sur les chantiers alsaciens de la LGV.



D'exceptionnelles sépultures du Néolithique récent à Gougenheim (Bas-Rhin)



Les Celtes et leur expansion du Ve au IIIe siècle

Au début du deuxième millénaire apparaissent le cuivre puis le bronze, importés au début par des marchands ambulants venus du sud de l'Europe. On distingue cette période de la précédente grâce aux documents écrits appartenant à des peuples voisins déjà entrés dans l'Histoire. Ce sera donc la Protohistoire.

L'invasion, autour de -1500, des Achéens en Grèce correspond à l'apparition du cycle mycénien et des tablettes de linéaire B, d'origine indo-européenne. C'est une nouvelle population, peut-être originaire du sud de la Russie, qui s'étend aussi bien vers l'ouest que vers l'est. Ce terme d'invasion ne signifie pas massacre, destruction totale, supériorité physique. Il s'agit bien souvent de diffusion d'une langue, d'une technologie plus avancée, d'un système de pensée religieuse et politique.

Vers -1200, le pourtour de la Méditerranée est affecté de profonds bouleversements. La date en est donnée par la relation de la victoire en 1195 de Ramsès III sur les peuples de la mer dans le delta du Nil. Il s'agit d'une nouvelle poussée attribuée par certains historiens aux Indo-Européens, qui aurait eu pour conséquence l'apparition des Doriens en Grèce, et qui précipite, en Europe occidentale, les populations d'est en ouest. On s'en rend compte, sur le plan archéologique, par la présence de sépultures dites des Champs d'Urnes. Ce sont des nécropoles de tombes à incinérations, où les cendres sont placées dans des urnes de céramique. Leur datation est de plus en plus récente à mesure qu'on se dirige vers l'ouest.

Aux environs de 750 avant J.-C., c'est-à-dire à la fin de l'Âge du Bronze, ces bouleversements ont provoqué d'immenses perturbations et surtout un très grand brassage de populations. Le bronze est le seul métal utilisé, des micro-civilisations sont fréquentes, mais reliées entre elles par une uniformité de techniques (art du métal, épées, épingles...), et surtout une absence presque totale de tombes de chefs, qui atteste une société relativement égalitaire. La forêt de Haguenau en fournit un bon exemple.

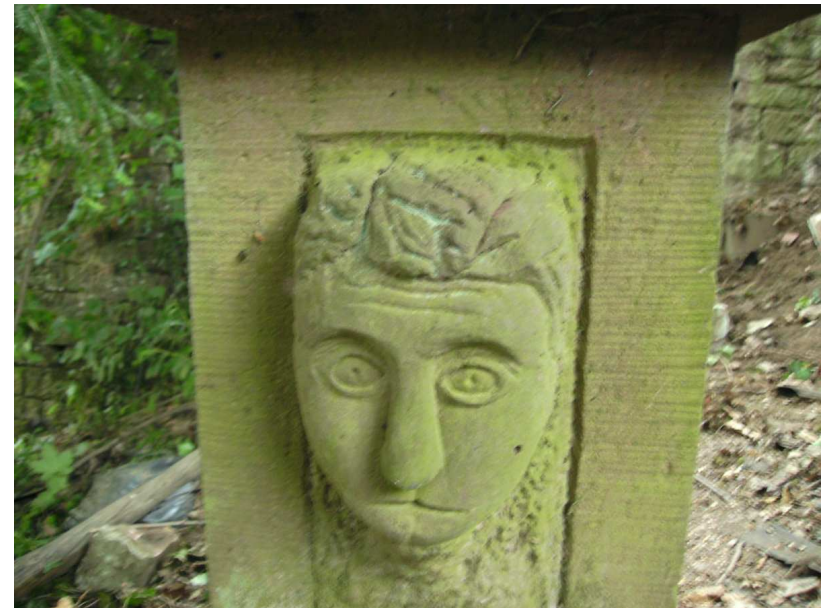
C'est à ce moment là que l'on trouve toute une série de sépultures, depuis la Hongrie où elles sont les plus anciennes, jusqu'en Languedoc, où elles sont plus récentes, tout à fait différentes de celles de la période précédente, et qui présentent trois caractères principaux : le retour à l'inhumation, la présence de harnachements de chevaux et celle de grandes épées en fer, accompagnées parfois de situles (seaux), de rasoirs ou de couteaux du même métal : c'est donc maintenant l'Âge du Fer.

Ainsi apparaît une nouvelle civilisation, où les porteurs de grande épée de fer, combattant à cheval, forment une caste de chefs, probablement les

équites dont parle César, et qui va peu à peu se constituer en féodalité. Cette civilisation est celle des Celtes : il ne s'agit donc pas d'une nouvelle population, mais d'un nouveau brassage, après tous ceux déjà connus, et surtout d'une nouvelle culture, de nouvelles techniques (monte du cheval, fêr, char) et d'un nouveau mode de vie (oppidum, féodalité, servage, mercenariat).

Les archéologues donnent à cette période qui va durer jusqu'à la conquête de la Gaule par César le nom d'Âge du Fer. Les cultures qui la caractérisent dans l'Europe tempérée sont successivement celle de Hallstatt (-750 à -480), site éponyme autrichien où une importante nécropole a été découverte, et celle de La Tène (-480 à -52), site éponyme suisse près du lac de Neuchâtel.

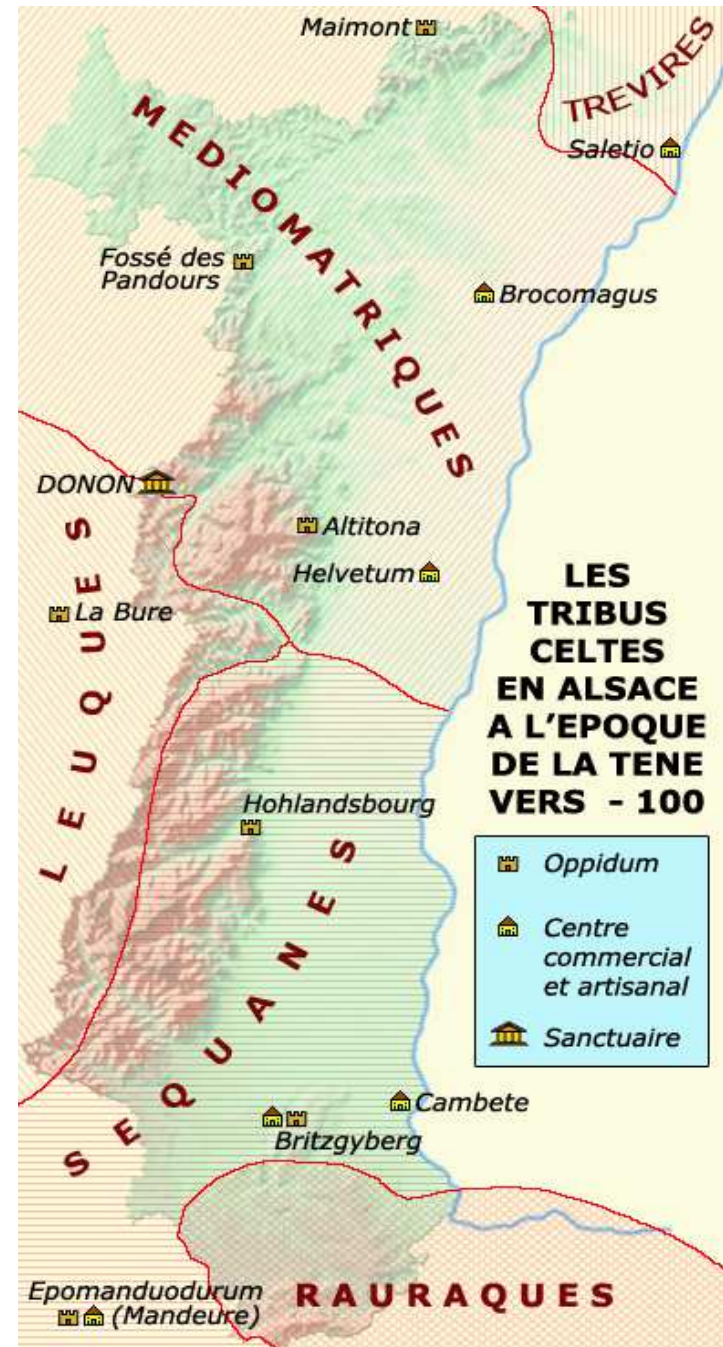
Tels sont les Celtes à l'origine, et l'étude détaillée de leur évolution depuis cette date jusqu'à la conquête de la Gaule par César permet de préciser les contacts entre ces peuples du nord des Alpes avec ceux du pourtour de la Méditerranée. L'Alsace fait partie intégrante du noyau à partir duquel cette civilisation s'est développée.



Camp Celtique Niederbronn les Bains



La Liese est la Joconde Celte du Wintersberg



Les Celtes en Alsace à la veille de la conquête romaine

La grande période d'expansion des Celtes en Europe (Grande-Bretagne, Grèce, Italie) s'achève en 225 avant J.-C., lorsque les Romains, après des décennies de lutte, finissent par vaincre définitivement les Celtes en Italie et à les fixer au nord de la péninsule (Bataille de Télamon). De nombreux Celtes repassent les Alpes et retournent dans leur région d'origine. Ainsi des regroupements de populations surgissent là où les Romains s'installeront plus tard (Strasbourg, Brumath) ou sur le rebord des terrasses de loess, dont l'exploitation agricole se poursuit. Le sud de Mulhouse est également fortement peuplé, au cœur de ce passage de tout temps important, entre la Suisse, l'Allemagne du sud et la France. C'est à ce moment-là que se fondent les agglomérations dont les noms sont tous celtiques : Saletio (Seltz), Brocomagus (Brumath), Argentorate (Strasbourg), Helvetum (Ehl), Argentovaria (Horboung), Cambete (Kembs)...

On assiste, jusqu'à la fin du IIe, à une réorganisation de tout le domaine celtique, des Pyrénées à l'Autriche. L'Italie est désormais fermée à la puissance celtique et les Romains, maîtres de l'Italie et de l'Espagne, leur ennemi carthaginois vaincu, contrôlent désormais les voies commerciales de l'axe nord-sud, comme la route de l'ambre. Les Celtes perdent donc non seulement le monopole des relations économiques avec les Étrusques et les pays méditerranéens, mais cessent aussi le mercenariat et les expéditions militaires.

Tout leur territoire voit la création de nouvelles places fortes, ou la réutilisation des anciennes. C'est avant tout pour mettre à l'abri des marchandises, créer des entrepôts et permettre ainsi une activité artisanale très développée (charrons, tonneliers, métallurgistes, potiers, émailleurs et verriers) plutôt que dans un réflexe de défense contre les Germains. Une politique intérieure florissante entraîne la diminution de l'importance de la classe militaire.

L'archéologie locale permet de déterminer les peuplades qui vivent en Alsace au Ier siècle av. J.-C. Les Médiomatriques occupent le Bas-Rhin, les Séquanes le Haut-Rhin, les premiers primitivement entre Marne et Meuse, repoussés vers l'est par les Belges, les seconds, vassaux d'abord des Arvernes qui disputent aux Boïens, Celtes danubiens, les fonds d'orpaillage du Rhin, puis des Eduens. Sur les Vosges, on trouve les Leuques et, au nord de la forêt de Haguenau, les Trévires.

Le coude du Rhin voit l'arrivée des Rauraques, originaires de la Ruhr et, au moment des incursions d'Arioviste, les Triboques s'installent dans un territoire limité par Schirrhein, Brumath et Schweighouse. Les sépultures triboques sont caractérisées par le rite de l'incinération et le mobilier placé

avec les cendres dans une urne de céramique. La prospection montre que les places fortes celtiques ont été nombreuses, même si leur étude scientifique n'a pu être réalisée, faute de moyens. Quoiqu'il en soit, grâce aux fouilles archéologiques, on connaît les stations de La Bure et de la pierre d'Appel près de Saint-Dié, le Münsterhügel de Bâle et le Donnerberg, dans le sud du Palatinat.

En Alsace même, on peut évoquer sans risque d'erreur le col de Saverne et ses environs (Heidenstadt près d'Ernolsheim), le Mont-Sainte-Odile et le Maimont près de Niedersteinbach, à la frontière du Palatinat.

Si l'on tient compte des habitats civils, on s'aperçoit que l'occupant romain ne négligera pas l'armature celtique ; il établira ses agglomérations là où elles se trouvaient auparavant. Mais face à l'ennemi germanique, il installera aussi des castella le long du Rhin, à Bâle, Kembs, Biesheim-Breisach, Rhinau ou Gerstheim, Strasbourg, Drusenheim, Seltz.

Les Médiomatriques

Les Médiomatriques sont une tribu celte établie dès le IVe siècle avant J.-C. au nord-est de la Gaule, entre le Rhin et la forêt de l'Argonne. Ils ont pour voisins, au nord, les Trévires et, au sud, les Leuques et les Séquanes. Le cœur de leur territoire se situe dans l'actuelle Moselle. En Alsace, leur territoire s'étend jusqu'au Rhin, entre la forêt de Haguenau et le Landgranben.

Leurs principaux oppida sont Divodurum Mediomatricorum (Metz), Pierrevillers-Rombas (nord de Metz), Vitry-sur-Orne (Sud de Thionville) et le Mont-Hérapel (près de Forbach).

Le nom Médiomatrique signifie ceux au milieu des Eaux-Mères, sans doute car ils étaient situés entre les rivières Matrona (Marne) et Matra (Moder), portant le nom de la déesse mère. Au moment de l'invasion des confédérés germaniques d'Arioviste, les Médiomatriques sont contraints de quitter la Basse-Alsace où s'installent les Triboques : les Vosges centrales et du nord font désormais office de frontière.

En 52 avant J.-C., ils participent au soulèvement des Arvernes et envoient quelques milliers d'hommes au secours de Vercingétorix. Leur capitale, Metz, joue sous l'empire romain un important rôle de centre militaire et stratégique.

Agriculteurs-éleveurs, les Médiomatriques s'enrichissent particulièrement en exploitant le sel dans la vallée supérieure de la Seille et en en faisant commerce. Pour pratiquer leurs échanges, ils frappent des monnaies de type Alexandre. Les plus anciennes datent du IIe siècle avant J.-C. La société

médiomatricque repose sur une oligarchie de chevaliers et grandes familles commerçantes et une organisation sociale très hiérarchisée basée sur le travail des paysans et de nombreux esclaves.

Les Séquanes

Les Séquanes sont une tribu celte de l'est de la Gaule installés depuis le IVe siècle avant J.-C. entre la Saône (alors appelée Sequana, qui signifie en celte la bonne source, Su-ik-wana) et la ligne de crête du Jura, et jusqu'à la limite du Landgraben alsacien (pratiquement tout le Haut-Rhin actuel). Les Séquanes contrôlent donc un vaste territoire comprenant la Franche-Comté, la Bresse, le Jura, les Vosges du sud et le Sundgau.

Leur capitale est Visontio (Besançon) et leurs places fortes Epomanduodurum (Mandeure, près de Montbéliard), Segobodium (Seveux, au nord-ouest de Besançon) et Luxovium (Luxeuil). Les Séquanes ont pour voisins, au nord, les Leuques et les Médiomatricques, à l'est les Helvètes, et à l'ouest et sud, les Eduens, avec lesquels ils sont en lutte perpétuelle pour l'hégémonie en Gaule celtique, d'autant que vers 120 avant J.-C. Rome avait mis fin à la grande puissance celte, celle des Arvernes. Dans cette lutte contre les Eduens, les Séquanes obtiennent l'alliance des Arvernes et la neutralité de Rome. Mais ils sont vaincus par les Eduens. Ils font alors appel, vers 70, au chef d'une coalition Suève d'outre-Rhin, Arioviste, dont l'objectif était de s'installer sur la rive gauche du Rhin, et dans un second temps de progresser vers le sud. Déjà d'ailleurs, les Triboques, qui font partie de la coalition suève, s'étaient installés en Haute-Alsace.

Avec l'aide des Suèves, Séquanes et Arvernes défont les Eduens. Pour prix de son alliance, Arioviste réclame alors une partie du territoire Séquane et s'installe en force en Haute-Alsace, aux environs de 63-62.

Séquanes, Arvernes et Eduens se réconcilient alors et décident de rejeter Arioviste de l'autre côté du Rhin. Mais ils sont défaits à Admagetobriga (Magstatt ?) : cette victoire ouvre à Arioviste un vaste territoire au sud de l'Alsace... et aiguise ses ambitions. Rome s'émeut alors et contieut par la négociation Arioviste à la Porte de Bourgogne. Mais, vers 58, les germains Harudes passent le Rhin et poussent Arioviste à s'engager dans la vallée de la Saône. Au même moment, les Helvètes, eux aussi sous la pression des Germains, engagent une migration vers le sud-ouest de la Gaule où ils ont l'intention de s'installer. Le druide éduen Diviciacus en appelle alors à Rome. L'ambitieux Jules César, nommé proconsul de la Gaule, choisit le prétexte de cette migration pour déclencher la guerre. Il bat les Helvètes en juin 58 à Bibracte (ouest d'Autun), les refoule à l'est du Jura, puis part vers le nord, s'empare du pays des Séquanes en occupant Besançon et vainc Arioviste et les Suèves en septembre sur l'Ochsenfeld. Ses légions passent l'hiver chez les Séquanes, désormais soumis aux Eduens, les Gaulois les

plus fidèles à César. César installe les Rauraques sur le Haut-Rhin, aux dépens des Séquanes.

Lorsque les Arvernes, fédérés par Vercingétorix, entrent en révolte contre César, les Séquanes entrent dans l'alliance, alors que les Eduens restent beaucoup plus prudents. Ils fournissent plus de 10 000 hommes à l'armée gauloise qui tente de briser le siège d'Alésia en 52. Vaincus, ils sont progressivement romanisés.

Les Rauraques

Les Rauraques sont une tribu celte établie à l'origine dans la vallée de la Ruhr (Raura), sur le cours supérieur du Rhin. Entre 120 et 105 avant J.-C., toute la Rhénanie en est en proie à de sérieux troubles provoqués par la migration des Cimbres et des Teutons qui vont traverser une grande partie de l'Europe occidentale avant d'être anéantis par les Romains de Marius. Ces bouleversements poussent les Rauraques à quitter leur pays d'origine : ils s'installent sur l'extrême nord du territoire des Séquanes (Sundgau) et dans le nord-ouest de la Suisse actuelle (coude du Rhin).

En 58 avant J.-C., menacés directement par les Suèves et les Harudes, ils participent, aux côtés des tribus helvètes, à la grande tentative de migration vers le sud-ouest de la Gaule, mais sont défaits par César à Bibracte et refoulés sur leur territoire d'origine.

Après la victoire de César sur Arioviste, les Romains les installent comme auxiliaires sur l'ancien territoire des Séquanes en Alsace, l'actuel Haut-Rhin, et sur tout le nord-ouest de la Suisse. Avant la colonisation romaine, leur place forte principale se situait près de Bâle. Sous la domination romaine seront fondées Augusta Rauricorum (Kaisersaugst), en 43 avant J.-C. par Lucius Munatius Plancus, Argenluaria (Artzenheim), Argentovaria (Horboung) et Basileia (citée pour la première fois en 374).

Les Leuques

Les Leuques sont une tribu de la Gaule du nord-est installés dans une région délimitée au sud par la Seine, à l'ouest par la Marne et à l'est par la crête des Vosges. Ils se sont sans doute installés dans la région en même temps que les deux autres grandes tribus de la région, Médiomatricques et Trévires, aux confins des Ve-IVe siècles avant J.-C.

Les grandes cités leuques sont l'oppidum de Boviolles (près de Ligny en Barrois, Meuse), capitale des Leuques au moment de la conquête de César (Les Romains développeront à proximité la grande cité de Nasium – Naix-aux-Forges), Tullum, l'actuelle Toul, les oppida de la colline de Sion et de La Bure près de Saint-Dié, Essey-lès-Nancy, Sorcy, Gourzon, à la limite du territoire séquane.

La société leuque est divisée en trois classes sociales bien distinctes : le clergé avec ses druides très influents, l'aristocratie guerrière et le peuple avec ses paysans et artisans. Le commerce tient une grande importance dans l'économie : il est basé principalement sur le sel et l'étain, et les échanges se font principalement avec les Grecs et les Romains. Contrairement aux Médiomatriques, les Leuques sont amis de Rome dès avant la conquête de César. Lors de l'invasion des tribus germaniques aux ordres d'Arioviste, les cités leuques se rangent naturellement du côté de Rome et fournissent à César blé et hommes. Rome les considère donc comme alliés et leur accorde une grande autonomie. La culture romaine n'aura aucun mal à pénétrer les cités leuques : le site de Grand, dans les Vosges, est un bel exemple de cette romanisation.

Les Trévires

Les Trévires forment la tribu celte la plus puissante de l'est de la Gaule (Luxembourg, Ardennes, vallée inférieure de la Moselle...), où ils sont installés depuis le Ve siècle avant J.-C. En Alsace, ils sont installés jusqu'à environ 60 avant l'ère chrétienne sur un petit territoire, l'actuel Outre-Forêt, au nord de la forêt de Haguenau.

Leur première capitale se trouvait à Tieltelberg (au nord-est de Longwy). Elle sera transférée à l'époque gallo-romaine à Augusta Treverorum, l'actuelle Trèves. Leurs autres places fortes sont Wallendorf (Sud-ouest de Bitburg), le Donnersberg (nord de Kaiserslautern), le Martberg (Mons Martis) sur la Moselle (Cochem) et le célèbre Hunnenring à Otzhausen (sud-est de Trèves).

Les Trévires sont essentiellement des agriculteurs-éleveurs. Un bas relief trévire montre qu'ils avaient inventé une moissonneuse poussée par des animaux. Ils ont la réputation d'excellents éleveurs de chevaux.

Bousculés par l'invasion des Suèves confédérés par Arioviste dans les années 70-65 avant J.C., les Trévires refluent vers le nord-ouest, abandonnant aux Némètes le nord de l'Alsace. Lorsque César intervient en Gaule, ils se rangent du côté de Rome et servent d'auxiliaires de cavalerie. Mais en 54, suite à des dissensions internes, ils se retournent contre César qui mettra deux ans à les soumettre.

À l'époque romaine, Trèves devient une ville très importante de la partie occidentale de l'Empire, notamment sous Dioclétien et ses successeurs.





La Voie Romaine de Malmerspach



L'Alsace romaine

Le début de la colonisation romaine : les castella drusi

Après la victoire de César, la présence romaine reste assez lâche et la mainmise romaine sur le pays ne s'effectue que lentement. Dans un premier temps, Rome se contente d'assurer la sécurité de la frontière rhénane grâce aux auxiliaires némètes, triboques et rauraques. La seule grande colonie romaine est alors Raurica (Augst), près de Bâle, fondée en 44 avant J.-C. L'occupation n'est donc pas systématique, car il n'y a apparemment plus de troubles : la paix règne et les produits circulent sans problème.

La colonisation effective et systématique débute entre 16 et 14 avant J.-C. Pour les Romains, l'occupation de la frontière du Rhin n'est qu'une étape pour la conquête de la Germanie. Aussi, à partir de -15, le long du Rhin, le général d'Auguste, Nero Claudius Drusus, est chargé d'ériger des forts, bases de défense et points de départ des futures expéditions. Il y a une bonne cinquantaine de ces castella drusiana du lac de Constance jusqu'à Nimègue, dont une dizaine en Alsace : Basilea (Bâle), Arialbinium (Bourgfelden), Cambete (Kembs), Stabula (Bantzenheim-est), Mons Brisiacus (Vieux Brisach), Olinio (Biesheim-Kunheim), Argentorate (Strasbourg), Castellum Drusi (Drusenheim), Saletio (Seltz), Concordia (Lauterbourg). À Argentorate, le castrum, établi dans l'actuel centre ville, sert à l'Ala Petriana, un corps de cavalerie.

En même temps, les Romains mettent en place un réseau de voies de communications en utilisant les voies préexistantes et en en créant de nouvelles, établissent un cadastre et classent les terres en diverses catégories. Ces terres sont réparties en lots et distribuées à des vétérans de l'armée, à des colons venus des régions de la Gaule narbonnaise, de la Gaule cisalpine ou du Proche-Orient, ou à des indigènes. Enfin, les Romains s'établissent dans les agglomérations que les Celtes avaient jadis créées : ainsi des cités romaines, les Vici, sont créées dans les localités celtes sur des critères d'urbanisme romain. L'exemple le plus frappant est celui de Brocomagus (Brumath).

Le réseau routier est relativement dense et préfigure le réseau routier moderne : trois grands axes nord-sud traversent le pays : la voie du piémont, de Wissembourg à Belfort, la voie de la plaine correspondant en gros à l'actuelle RN 83 et la voie longeant le Rhin ; d'ouest en est les axes les plus importants sont ceux reliant Argentorate à Divodorum (Metz) par Saverne, l'axe Mons Brisiacus – col du Bonhomme – Lorraine et au sud l'axe Basilea – Divodorum par le col de Bussang...

Les Triboques

Les Triboques (lat. Triboci) sont un peuple celto-germanique faisant partie de la coalition d'Arioviste lorsque les Suèves sont appelés en renfort par les Séquanes afin de battre les Eduens de Bourgogne. Une fois la victoire acquise à Admagetobriga (vers 60 avant J.-C.), les Triboques s'installent en Basse-Alsace.

Lorsque Jules César intervient en 58, bat Arioviste et le repousse au-delà du Rhin avec ses Suèves, le sort des Triboques semble réglé. Mais le proconsul romain leur demande de rester, voire de renforcer leur établissement rive gauche du Rhin, et leur fixe en contrepartie la mission de garder la frontière et de barrer la route aux invasions barbares potentielles.

Aussi la limite du pays Médiomatricum est-elle repoussée à l'ouest des Vosges du nord (Alsace Bossue) et les Triboques s'installent en nombre dans toute la région comprise entre le sud de la forêt de Haguenau et le Landgraben. Brumath (Brocomagus) devient chef-lieu de la cité des Triboques et par la suite capitale administrative des Romains.

La grande majorité de la population médiomatricum reste sur place mais est mise sous tutelle. Par la suite arrivent des fonctionnaires, des marchands, des colons de régions déjà fortement romanisées (Italie, Grèce, Asie Mineure...) qui s'intègrent progressivement dans le territoire des Triboques : ce mélange d'apports méditerranéens avec le fonds indigène donne alors peu à peu naissance à la civilisation gallo-romaine.





Le mur païen du Mont-Ste-Odile a été muni, à l'époque romaine, de deux fortifications transversales qui délimitent une enceinte plus petite qu'à l'origine. Des portes y furent aménagées. Celle-ci est située à l'entrée de la voie romaine venant de Barr, dans la partie sud du mur.



Le Duché d'Alsace (640-740)

La création du duché

Après Dagobert (629-639), le royaume mérovingien s'affaiblit et se divise (Austrasie, Neustrie, Bourgogne, Aquitaine), ce qui profite à l'Alsace, intégrée au royaume d'Austrasie. Ainsi se constitue, vers 640, le Duché d'Alsace, créé par les rois francs pour assurer sur le Rhin la sécurité face au duché de Saxe-Alémanie, puissant et indépendant.

Sundgau et Nordgau sont fusionnés sous l'autorité d'un seul duc, d'un seul administrateur royal (Domesticus) et d'un seul évêque, les trois résidant à Strasbourg. Gondoin et Boniface, les deux premiers ducs d'Alsace, ne sont que des fonctionnaires royaux. Boniface fonde, vers 660, l'abbaye de Wissembourg et, peu après, celle de Munster. Le défrichement des Vosges commence.

Le duc Adalric

Adalric (Attich ou Étichon, 620-693) est un riche propriétaire de lignée franque originaire de Haute-Alsace installé dans la région d'Oberrhein. Il affirme sa puissance locale au point d'être nommé par les rois mérovingiens duc d'Alsace, succédant au duc Boniface. Son mariage avec Bereswinde, parente du puissant évêque d'Autun, renforce son prestige.

Ambitieux, il profite des désordres du royaume pour affirmer son pouvoir et joue des rivalités entre les grands. Ainsi il soutient d'abord Ebroïn, maire du palais de Neustrie, pour finalement se rapprocher de Pépin d'Herstal, le puissant maire du Palais d'Austrasie. Cette alliance lui permet de faire face aux menaces d'Ebroïn et même d'étendre son influence vers le sud, sur le Sorngau : ainsi il participe aux luttes en Bourgogne et, pour affirmer sa puissance, fait assassiner Germain, abbé de Moutier-Grandval. Ebroïn mort en 681, Adalric participe à la lutte entre Neustrie et Austrasie et est aux côtés de Pépin lors de sa victoire de Tetry en juin 687. Il est alors au faîte de sa puissance. Il fait appel aux Bénédictins et fonde en Alsace plusieurs établissements religieux, garants de sa puissance. Il crée plus particulièrement l'abbaye de Hohenbourg, qu'il donne à sa fille Odile. Il rend également le duché héréditaire. Adalric passe pour l'ancêtre des Egisheim-Dabo et des Habsbourg.

Les ducs Adalbert (693-722) et Liutfried (722-740)

À la mort d'Adalric vers 693, son fils Adalbert (693-722) lui succède. Il construit la résidence royale de Koenigshoffen et les abbayes de Honau et de Saint-Étienne de Strasbourg. L'Alsace est alors un duché très puissant au sein de l'Austrasie.

Son fils Liutfried (722-740) christianise réellement le pays en imposant la règle bénédictine. La réforme est accomplie par Pirmin venu de la Reichenau. Soutenus par Charles Martel, maire du palais et fils de Pépin, Liutfried et l'évêque de Strasbourg réforment Marmoutier, Honau, Neuwiller, Surbourg. Pirmin fonde Murbach en 727, centre intellectuel de première importance en Alsace. À la suite de Pirmin, son disciple Heddo, évêque de Strasbourg (734-760), s'occupe des paroisses et commence la construction d'une nouvelle cathédrale, imposant une règle aux chanoines.

La fin du duché d'Alsace

À Liutfried, dont on ne parle plus après 739, succède son frère Eberhardt, comte d'Alsace, qui ne porte pas le titre de duc, et qui disparaît vers 747, tombé en disgrâce devant Pépin le Bref : le roi franc craint en effet la puissance des Etichonides.

Il semble même qu'il y ait eu un sérieux contentieux entre Pépin et Liutfried, allant jusqu'à l'affrontement. En tout cas, Eberhardt mort, Pépin, qui s'apprête à se faire couronner roi, intègre purement et simplement le duché à l'Austrasie.



Liutfried 1er

L'Alsace au IXe siècle : diocèses et abbayes

Le rôle de l'Église

Cette carte donne un petit aperçu du rôle considérable joué par l'Église romaine au Haut Moyen Âge dans une société occidentale qui se relève peu à peu des terribles bouleversements entraînés par les grandes invasions. Il faut garder à l'esprit que malgré l'effondrement politique et militaire de la puissance romaine, le christianisme, religion officielle de l'empire, est certes terriblement ébranlé, mais reste vivant et pugnace. L'Église et son organisation très structurée restent le réceptacle de l'antique culture romaine, cette culture que les nouveaux maîtres tiennent dans leur ensemble à conserver.

La réussite foudroyante de Clovis (481-511) est sans aucun doute due au fait qu'il avait compris que son alliance avec les anciens cadres du pays dont l'autorité était intacte même auprès des Barbares, à savoir les évêques, favoriserait grandement ses ambitions politiques. C'est la raison principale de sa conversion. Aussi lui-même et ses successeurs se fixent pour objectif d'unifier leurs conquêtes, et, pour ce faire, de christianiser le pays.

Au milieu du VIe, l'Église d'Alsace est réorganisée en deux diocèses, celui de Bâle et celui de Strasbourg. L'évêché de Strasbourg est confié à l'évêque franc Arbogast (v. 570- v. 590), qui fonde le plus ancien établissement religieux d'Alsace à Surbourg. L'œuvre de christianisation est poursuivie par Florent et surtout Ansoald qui assiste au concile de Paris en 614. C'est d'ailleurs au cours de ce VIIe que l'évêque reçoit du roi mérovingien Dagobert (629-639) la région de Rouffach en Haute-Alsace, le Haut Mundat : le rôle de l'évêché de Bâle est à ce moment-là très mal défini.

Au cours du même siècle on érige des églises rurales et des monastères, on multiplie les paroisses, on vénère Martin de Tours, Étienne, Jean-Baptiste, Pierre... Dans le Sundgau œuvrent les moines irlandais et écossais (Colomban, fondateur de Luxeuil et de Saint-Gall) et, dans le reste du pays, les moines Bénédictins.

Continuatrice de l'œuvre des Mérovingiens, la nouvelle dynastie carolingienne, sous l'impulsion de l'empereur Charlemagne (768-814) inaugure une ère de paix et de prospérité dont profite l'Alsace, partagée en deux Pagi, le Nordgau et le Sundgau, le Landgraben faisant frontière. Les deux évêchés sont reconstitués, sans doute déjà sous Pépin le Bref : l'évêché de Bâle, suffragant de l'archevêché de Besançon, étend sa juridiction non seulement sur la Suisse du nord-ouest, mais sur tout le Haut Rhin et sur l'actuel Territoire de Belfort. Celui de Strasbourg, dépendant de l'archevêché de Mayence, comprend la Basse-Alsace moins la région de Wissembourg-Lauterbourg, intégrée au diocèse de Spire, mais déborde sur

une partie de la rive droite du Rhin, l'Ortenau. Cette organisation se maintient pendant près de 1 000 ans, jusqu'en 1801.

Charlemagne ordonne de constituer des écoles et des centres d'études dans les monastères. Des bibliothèques se constituent par copiage. Murbach est au cœur de cette renaissance. Le monastère possède une Bible et plus de 300 manuscrits comprenant des œuvres des Pères de l'Église et des écrivains romains. C'est énorme pour l'époque. Les autres abbayes font des progrès considérables, devenant de véritables foyers de développement religieux, culturel et économique. Elles obtiennent l'immunité (justice indépendante de celles des comtes) et des avantages financiers importants (exemption de taxes).

Le renouveau spirituel et intellectuel voulu par Charlemagne est marqué par de belles personnalités : à côté des moines anonymes de Murbach apparaît vers 780 le premier homme de lettres alsacien, un certain Adam, abbé de Masevaux, qui offre à Charlemagne une copie de trois livres de la grammaire latine de Diomède. C'est aussi l'évêque Bernold qui, sous Louis le Pieux, fait traduire des passages bibliques pour ses ouailles. C'est l'exilé d'Aquitaine, Ermold le Noir, qui, pour rentrer en grâce, compose vers 826 à Strasbourg un poème à la louange de Louis le Pieux où il décrit une Alsace florissante et heureuse. Mais le grand homme des lettres est le moine de Wissembourg, Otffried, disciple de Raban Maur venu de Fulda, qui compose et offre en 868 à Louis le Germanique une adaptation en allemand de l'histoire sainte, le *Krist*, destinée à être comprise par le peuple franc.

Les abbayes

En Occident, le monachisme doit son véritable développement à Benoît de Nursie, né en 480. Sa règle dite bénédictine à partir de la fondation de l'abbaye du Mont-Cassin, se diffusée très rapidement dans toute l'Europe de l'ouest. Cette s'implante en Gaule dès 625 : en effet, en comparaison des autres règles monastiques de l'époque (celle de saint Colomban notamment), elle fait preuve d'une certaine modération en trouvant un équilibre harmonieux entre l'office divin, le travail et le repos. Peu à peu, un tissu monastique fait de solidarité entre les abbayes prend corps, avec l'autonomie économique comme principe normatif pour chaque abbaye. Dès lors, les abbayes deviennent des foyers économiques autour desquels se regroupent les populations des campagnes.

Au IXe siècle, la règle bénédictine prend une importance décisive : l'empereur Louis le Pieux décide en effet, avec le conseil de l'abbé Benoît d'Aniane (750-821), de l'imposer à tous les monastères de l'Empire.

Il est essentiel de comprendre le rôle des abbayes et des moines à cette époque de grands bouleversements et de refonte de l'Occident médiéval.

C'est une véritable entreprise pionnière tenant à la fois de ferme expérimentale, de centre de recherche, d'établissement d'enseignement et de formation, de haut lieu culturel, spirituel et politique, donnant une impulsion économique à toute la région dans laquelle elle est installée, créant des villages, des routes, des ponts, défrichant les forêts, mettant de nouvelles terres en culture, introduisant de nouvelles méthodes de travail. Ainsi les moines de l'abbaye de Munster transforment toute la vallée de la Fecht, jusque sur les hauteurs vosgiennes avoisinantes et y initient la fabrication du célèbre fromage. L'abbaye de Wissembourg transforme tout l'Outre-Forêt et une partie du Palatinat sur un territoire de 200 à 250 km². Murbach possédera plus de 350 villages, du Palatinat à la Suisse, construira ses propres châteaux pour sa sécurité, créera des ateliers de production de verre et exploitera des mines, sans compter sa bibliothèque, une des plus riches d'Occident au IXe siècle.

Il n'est donc pas étonnant que ces abbayes deviennent rapidement des outils politiques de poids, principalement du pouvoir royal et impérial : Mérovingiens, Carolingiens puis Ottoniens n'ont de cesse que de s'appuyer sur ces établissements, leur conférant titres, privilèges, bienfaits et territoires; En 664, Childéric donne à l'abbaye de Munster des terres prélevées sur son propre domaine. Louis le Pieux lui confère en 826 l'immunité, c'est-à-dire le droit d'élire librement son abbé, et son fils Lothaire le droit de justice sur les villages appartenant à l'abbaye. Au IXe siècle, Wissembourg devient abbaye d'empire, dépendant uniquement de l'empereur. En échange, ces abbayes deviennent en général de puissants soutiens du pouvoir temporel, et rapidement, les empereurs jouent un rôle fondamental dans l'élection de l'abbé qui devient dès le IXe siècle un personnage politique de poids, choisi exclusivement dans la noblesse, tout comme ce sera le cas pour les évêques de Strasbourg et de Bâle.



Église Romaine Saints-Pierre-et-Paul d'Ottmarsheim



L'Alsace romane

L'architecture

L'architecture romane en Alsace ne présente pas une unité de formes, mais on peut y rattacher des monuments dont les dates de construction d'échelonnent de l'an Mil au début du XIIIe siècle.

XIe siècle

Restant à cette époque très influencé par l'art carolingien et son prolongement, l'art ottonien, le roman alsacien voit se construire des édifices à plan centré (rotonde d'Ottmarsheim, chapelle sainte Marguerite d'Épfig, chapelle Saint-Ulric d'Avolsheim, rotonde disparue de Sélestat) ainsi que des églises à plan basilical : trois nefs orientées d'ouest en est, un chœur à l'est, avec ou sans transept. La plupart n'ont pas de clocher véritable comme on en construit au XIIe siècle. Un grand édifice, disparu et dont on connaît mal l'aspect, a été le grand modèle de la période : la cathédrale de Strasbourg bâtie par l'évêque Werner vers 1000-1015.

Les nefs de ces églises sont en général couvertes d'une simple charpente, le mur est fait de moellons recouverts d'un crépi. Les voûtes sont rares : cul-de-four dans les absides, voûte en berceau (Épfig) et voûtes d'arêtes sur de petites surfaces, avant tout dans les cryptes (ainsi à Andlau et Strasbourg).

XIIe siècle

Cette période prolonge partiellement les traditions du siècle précédent, mais avec de grands changements, dus en particulier à des influences extérieures diverses. Le plan est essentiellement basilical, avec transept, mais le chœur n'a pas de déambulatoire. Il faut souligner quelques particularités innovantes :

la qualité générale de la construction, avec emploi de la pierre de taille.

- le développement des tours, à la croisée du transept et en façade, avec parfois un imposant massif monumental à l'ouest abritant un porche.
- l'apparition de la voûte d'ogives, dès la première moitié du siècle : le plus souvent, à une travée de la nef couverte d'une voûte d'ogives, correspondent dans chaque bas-côté deux travées couvertes d'une voûte d'arêtes.

Édifices remarquables

De nombreux édifices ont malheureusement disparu, l'histoire de l'Alsace étant particulièrement féconde en guerres et destructions. Il en reste quelques-uns qui sont remarquables :

- collégiale de Lautenbach : édifice charpenté à piliers alternés et transept débordant, porche à 2 travées, triple arcature et voussures en ogive (vers 1135-1150) ;

- abbatale de Murbach : seul le massif oriental est conservé : chevet carré flanqué de chapelles à deux étages, transept à deux clochers, hautes voûtes sur croisée d'ogive, chapelles latérales à croisée d'arête. Influences de Cluny, de Hirsau, de la Lombardie.

- église bénédictine de Saint-Jean-les-Saverne : une nef et 2 bas-côtés donnant sur des absides. Alternance des piles carrées, voûtes d'ogive dans la nef et d'arête sur les bas-côtés. Pas de contreforts extérieurs (1145-1150) ;
- abbatale Saint-Étienne de Marmoutier : porche à 3 ouvertures et à 1 travée, grand narthex supportant la tour centrale, clocher en retrait des tours flanquantes. Frontons (1140-1155). Réminiscences carolingiennes ;
- saint-Georges de Haguenau (1143-1184 ?) ;
- saints-Pierre-et-Paul de Rosheim : basilique voûtée, avec alternance des piles, massive tour de croisée surélevée au XIVe siècle (1150-1160) ;
- église de Niedermunster (en ruines) : édifice à trois doubles travées avec alternance des piles et deux tours massives encadrant le porche, à l'ouest. Transept débordant, chœur rectangulaire flanqué de chapelles carrées. Grande crypte (consacrée en 1180) ;
- sainte-Foy de Sélestat : basilique à transept saillant, à absidioles et à chœur carré. Trois tours : tour de croisée octogonale à fenêtres en triplet puis géminées, couverture de pierre. Deux tours en façade (achevée vers 1162) ;
- cathédrale de Strasbourg : poursuite des travaux du transept (charpenté) et du chœur, après l'incendie de 1176-1190 ;
- saints Pierre-et-Paul à Neuwiller-lès-Saverne ;
- saint-Adelphe de Neuwiller-lès-Saverne ;
- saint-Léger de Guebwiller : dans la tradition de Sainte-Foy de Sélestat. Transept débordant, croisée à clocher octogonal, deux tours en façade, grand porche ouvert sur les 3 côtés. Fronton décoré (1182-v. 1200) ;
- saint-Martin de Pfaffenheim : chœur proche de celui de Saint Léger à Guebwiller. Influence de la cathédrale de Bâle (v. 1200).

Hormis les édifices religieux, se construisent en Alsace les premiers châteaux en pierre, en ruine aujourd'hui : le Guirbaden (mentionné en 974), le Herrenstein, apanage de la famille des Dagsbourg (1055), les trois châteaux d'Eguisheim, le château du Hohnack (1079), la Frankembourg (1009)...

Le décor

Le décor se caractérise par l'animation du mur extérieur grâce aux bandes lombardes que l'on retrouve un peu partout en Alsace. À l'intérieur, les peintures murales ont pu être fréquentes, mais il en reste extrêmement peu (baptistère d'Avolsheim). Les vitraux ont pour la plupart disparu.

La sculpture romane, étroitement liée à l'architecture, n'a pas connu en Alsace le foisonnement qu'on lui connaît dans les grands centres tels que la

Bourgogne ou la Provence, sans doute par modestie de conception et de moyens.

Parmi les œuvres les plus importantes, il faut signaler :

- le tombeau des moines de Murbach massacrés par les Hongrois en 939 ;
- le tombeau de Bereswinde et d'Adalric au couvent du mont-Sainte-Odile (XIe) ;
- les vestiges du cloître d'Eschau (v. 1130) - musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg ;
- la cuve baptismale d'Eschau - musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg ;
- le sarcophage de l'évêque Adeloche de Saint-Thomas de Strasbourg ;
- les deux cycles de l'abbatiale Sainte Richarde d'Andlau (1140-1150) : la frise historiée de près de 30 mètres qui parcourt en hauteur le massif occidental, et les reliefs de l'arcade, des chapiteaux du porche, du portail de l'église (tympan, linteau et piédroits) ;
- les sculptures du porche de Lautenbach (1140-1150) ;
- les sculptures de l'église de Rosheim (façade, portail sud, corniches, chapiteaux...)
- le portail de Sigolsheim.

Peinture, enluminure et vitrail

À l'époque romane, les centres de création de livres enluminés sont essentiellement les abbayes et leurs scriptoria. Bénédictins et Augustins produisent dans leurs bibliothèques de nombreux manuscrits enluminés, particulièrement à Marbach, Paris, Wissembourg, Strasbourg. Aucune de ces bibliothèques n'a survécu aux nombreux aléas de l'Histoire. On peut compter sur les doigts des deux mains les monuments de la peinture conservés sous forme de manuscrits enluminés qui illustrent les périodes préromane et romane. Il faut néanmoins mentionner :

- L'évangélaire du moine Otfried (Xe), Albertina de Vienne, orné d'une grande Crucifixion influencée par la Reichenau ;
- Le Liber Miraculorum Sanctae Fides (Livre des Miracles de Sainte-Foy - v. 1100 - Codex 22 de la Bibliothèque humaniste de Sélestat) ;
- Le codex Guta-Sintram (1154 - Grand Séminaire de Strasbourg), de l'abbaye de Marbach ;
- Le Lectionnaire de la Bibliothèque municipale de Laon, provenant de Marbach (fin XIIe) ;
- L'Hortus deliciarum (charnière des XIIe et XIIIe siècles) : vaste compilation élaborée par les abbesses Relinde et surtout Herrade de Landsberg, morte en 1195, pour l'instruction et l'édification des nobles moniales du couvent de Hohenburg.

La peinture murale qui n'a pas disparu est très rare et mal conservée. On sait que le palais impérial de Haguenau était orné de magnifiques peintures (scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, galerie des rois), que l'abbaye de Murbach possédait deux grandes tapisseries, qu'un saint Christophe ornait l'église d'Alspach, qu'à Eschau il y avait de belles fresques du Jugement dernier...

En matière de vitrail, l'Alsace fournit quelques œuvres majeures :

- La tête du Christ de Wissembourg censée provenir de l'abbatiale consacrée en 1074 : vitrail d'Alsace le plus ancien connu ;
- Le saint Timothée de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Neuwiller-lès-Saveme, chapelle haute du chevet (v. 1100), conservé au musée de Cluny à Paris ;
- La rose du croisillon nord du transept de Saint-Pierre et Saint-Paul de Wissembourg au centre de laquelle règne la Vierge à l'Enfant (v. 1190).
- Les panneaux romans de la cathédrale de Strasbourg (fin XIIe) : médaillons du Jugement de Salomon, des anges et de la Vierge orante, d'un arbre de Jessé, du chœur et du transept, et surtout la galerie des empereurs et des rois du Saint-Empire romain germanique, les saints confesseurs et les saints militaires de l'ancienne nef (bas-côté nord de la cathédrale).

Le travail du métal et l'orfèvrerie ont laissé les pentures de fer forgé de la porte de l'église de Saint-Jean de Saverne (1130) et les deux châsses du XIIe siècle provenant du prieuré des chanoines réguliers de Saint Augustin d'Oelenberg, conservées aujourd'hui dans l'église de Reiningue.



L'Alsace gothique

Le contexte

L'avènement de l'architecture gothique en Alsace s'insère dans un vaste mouvement européen parti d'Île de France et dépend en même temps de multiples données politiques, religieuses, sociales et économiques qui en accélèrent ou en entravent l'évolution générale. La conquête de l'Occident par cet art nouveau se fait par vagues successives. En Alsace, la multiplicité des courants est frappante et empêchera la formation d'une école régionale nettement caractérisée.

La disparition de Frédéric II de Hohenstaufen (1250), le Grand Interrègne, l'accession au pouvoir suprême de Rodolphe de Habsbourg (1273), landgrave de Haute-Alsace, constituent la toile de fond d'une extraordinaire mutation marquée par la création et l'émancipation des villes et les luttes incessantes entre les seigneurs et les évêques.

Les activités artistiques ne manquent pas d'être influencées par ces événements. Ainsi à Strasbourg, après la défaite de l'évêque à la bataille de Hausbergen (1262), la gestion de l'Œuvre Notre-Dame est confiée à un membre du chapitre. Vers 1284, le Magistrat s'assure le contrôle du chantier, et maître Erwin peut être considéré comme le premier architecte désigné par la Ville. Un siècle plus tard, en 1395, l'évêque sera définitivement écarté de la direction de l'Œuvre. Et la haute tour que la cité va lancer à l'assaut du ciel rend sensible cette fusion surprenante entre le sentiment religieux et un nouvel art de vivre qui annonce les Temps modernes.

L'introduction et la diffusion de l'architecture gothique en Alsace coïncident aussi avec l'arrivée et la prolifération des ordres mendiants, Franciscains et Dominicains. Dans une quarantaine d'édifices de haute tenue, ils proposent un art sobre et épuré qui s'oppose à la richesse, voire l'opulence des églises paroissiales, des collégiales et des abbaciales.

La faiblesse relative du pouvoir central, l'émiettement politique et le morcellement territorial qui en est la conséquence ne sont pas forcément des conditions défavorables à l'épanouissement des arts. L'unité cède la place à la diversité. C'est une chance et un risque : la chance de s'exprimer à tous les niveaux, le risque de ne plus avoir la force d'entreprendre de grandes œuvres. Mais le paysage artistique de l'Alsace gothique constitue une réussite globale incontestable.

La cathédrale de Strasbourg

Le gothique naît dans la cathédrale de Strasbourg en 1176, par l'édification du mur est du transept, achevé en 1200 avec le portail de l'Adoration des Mages.

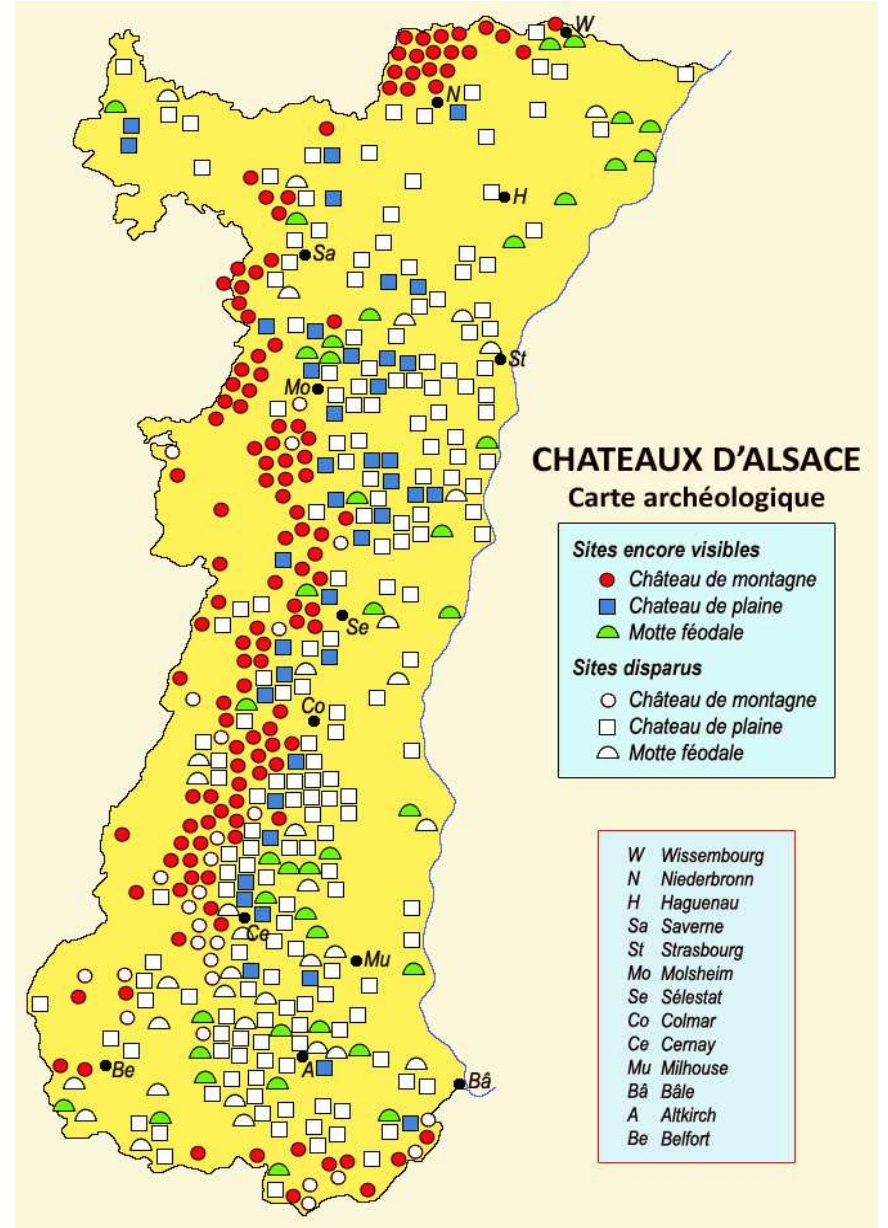
Cette étape marque les débuts du nouvel art de construire, d'abord dans la voûte d'ogives du transept et le prodigieux pilier du jugement, dit des Anges, créé par un atelier venu d'Île de France. Une école d'inspiration chartraine réalise ensuite le portail sud avec ses deux rosaces. À partir de 1210, le nouveau style s'impose et entre dans sa phase classique, particulièrement avec la construction de la nef de la cathédrale. Il atteint son apogée avec la réalisation de la magnifique façade, œuvre de son plus célèbre architecte, Erwin dit de Steinbach, à partir de 1275.

Le monument sera achevé en 1439 par Jean Hültz avec la plus belle des flèches réalisées en occident au Moyen Âge, qui culmine à 142 mètres de hauteur.

Les autres édifices

À côté de la cathédrale de Strasbourg, la région possède de nombreux édifices de styles gothiques, parmi lesquels il faut citer :

- Saint-Georges de Sélestat (1230-1235) ;
- Saint-Pierre et Saint-Paul de Neuwiller (1192-1250) ;
- Marmoutier : nef de l'abbatiale (v. 1225-1290) ;
- Saint-Pierre et Saint-Paul de Wissembourg (XIIIe)
- Notre-Dame de l'Assomption de Rouffach (XIIIe)
- Saint-Martin de Colmar (1234-1375)
- Saint-Thomas de Strasbourg (1196-1521)
- L'église des Dominicains de Colmar construite sous l'impulsion de Rodolphe de Habsbourg à partir de 1283 ;
- Saint-Georges de Haguenau (1183-1519)
- Saint-Florent de Niederhaslach (1274-1395);
- Saint-Étienne de Mulhouse (1314-1340);
- L'église Saint-Guillaume de Strasbourg, fondée en 1306 par Henri de Mullenheim ;
- L'église des Dominicains de Guebwiller, construite à partir de 1312 ;
- La collégiale Saint-Thiébaud de Thann, chef-d'œuvre du style flamboyant (1307-1455).



Les châteaux médiévaux d'Alsace

Le système féodal

À partir de 1100, le système féodal est installé en Alsace. Profitant des innombrables querelles, particulièrement celle des investitures (1073-1122) qui consacre l'affaiblissement impérial, de petits dynastes locaux, au gré d'alliances et de contre-alliances, s'approprient de domaines qu'ils contrôlent et défendent en y édifiant des châteaux. Châteaux qu'ils confient très souvent à des vassaux (ministériels ou avoués lorsqu'il s'agit de possessions ecclésiastiques), démultipliant ainsi le pouvoir et créant des situations inextricables de petites révoltes, insoumissions, trahisons, luttes d'influences...

De nombreux seigneurs laïcs

Les Eguisheim-Dabo sont alors la plus puissante des familles nobles d'Alsace. Ils possèdent la région de Colmar et acquièrent le comté de Dabo. Partisans du pape, ils sont mêlés à toutes les luttes, s'opposant à la puissance des évêques de Strasbourg et des Hohenstaufen. Les comtes de Ferrette possèdent une grande partie du Sundgau. Les Ribeaupierre sont une famille citée dès avant 1000 : leur domaine, la région de Ribeauvillé au départ, s'agrandit fin XIIIe de la seigneurie de Hohnack (vallée supérieure de Kaysersberg, Lapoutroie, Orbey, Le Bonhomme, Labaroche). Les Lichtenberg possèdent les régions de Bouxwiller, Niederbronn et Woerth, le Hattgau, Brumath et Westhoffen. Les Fleckenstein possèdent la région de Lembach, Soultz-sous-Forêt et Roeschwoog... À côté de ces grands féodaux, il y a aussi une foule de petites seigneuries laïques telles que Landsberg, Ratsamhausen, Andlau, Berckheim, Ochsenstein, Hattstatt, Géroldseck, Morimont...

Pouvoir temporel du spirituel

L'évêque de Strasbourg est de loin le personnage le plus puissant. Il possède la région de Saverne et de Molsheim, la vallée de la Bruche, les régions de Benfeld, Erstein, Dambach et Marckolsheim, ainsi que le Mundat supérieur en Haute-Alsace (Rouffach et sa région) et des domaines outre-Rhin. Le Chapitre de la cathédrale possède la seigneurie de Frankenbourg et quelques villages du Val-de-Villé. S'y ajouteront les bailliages de Boersch et d'Erstein. Il y a enfin les vastes domaines ecclésiastiques des abbayes de Wissembourg, Marmoutier, Munster, Murbach, Lucelle, ainsi que les grands domaines des villes : Strasbourg, Haguenau, Wissembourg, Obernai, Sélestat et Rosheim.

Tous ces domaines doivent être défendus : le château est le symbole même et l'outil de ce système défensif, autant qu'il est le symbole de la puissance du seigneur, de son autorité, de sa justice, mais aussi de sa puissance économique.

Typologie

L'Alsace conserve 445 châteaux recensés : 293 en plaine et 152 en montagne. Environ une cinquantaine ont totalement disparu. Il y a donc, au Moyen Âge, environ 500 châteaux forts entre les limites du Palatinat et les frontières du Sundgau.

Aujourd'hui 150 ruines sont encore visibles dans la montagne, certaines magnifiquement conservées (en tant que ruines !) comme la Landskron, le Hohlandsbourg, le Saint Ulrich, le Girsberg, Kintzheim, l'Ortenbourg ou le Wasenbourg. D'autres sont dans un état pitoyable comme le Haut-Echery, le Schrankenfels, le Bilstein-Ribeauvillé, La Roche ou le Freudeneck.

En plaine subsistent encore quelques témoins, tous très fortement remaniés et ne conservant presque plus rien de leur structure médiévale : Osthouse, Osthoffen,

Breuschwickersheim, Hirtzbach...

La motte féodale

Les premières fortifications dignes de ce nom apparaissent au Xe pour parer à l'insécurité générée par les invasions hongroises ou normandes, que l'autorité impériale et royale se montre incapable d'endiguer. Ce sont les châteaux à motte, que l'on trouve exclusivement en plaine. Ils consistent en une butte entourée d'un fossé (la terre extraite de ce fossé servant à élever la butte) sur laquelle est érigée une tour de bois, carrée ou circulaire. L'étage de ce donjon, qui sert de demeure seigneuriale, n'est accessible que par une passerelle mobile. Sur le toit s'installent des guetteurs et dans le soubassement se trouvent les réserves de nourriture et la prison.

Les domestiques, les animaux et le reste des approvisionnements trouvent place dans un enclos nommé baille ou basse-cour, entouré lui aussi d'une palissade et précédé d'un autre fossé.

La motte castrale constitue le type de fortification courant au Xe et au XIe siècle et va peu évoluer durant 150 ans : la principale évolution sera celle des remparts de bois, plus solides et complexes, et celle des fossés, plus larges et profonds.

Aujourd'hui, il ne reste de ces édifices, construits en bois, que des élévations de terrain souvent difficilement reconnaissables. En Alsace ces mottes se nomment Buhel, Buhl ou Buchel (Buckel) : motte féodale du Kochersberg à Neugartheim, motte de Bergholtz, motte de Manspach (Dannemarie), motte de Meyenheim, motte Saint-Georges-d'Alschwiller (Unterer Cornelysteg) à Soultz-Haut-Rhin, motte féodale Reberg à

Wittenheim, motte du Zollbuechel à Folgensbourg, mottes de Beinheim, Keskastel.

La Wasserburg

Comme son nom germanique l'indique, la Wasserburg est un château de plaine, à la même altitude que les habitations environnantes, de forme carrée, rectangulaire ou en équerre, entouré d'un fossé rempli d'eau alimenté par un cours d'eau proche, et pouvant éventuellement se transformer en étang. Les douves, destinées à la défense de la place, peuvent également servir de vivier à poissons. En plaine d'Alsace, de très nombreux châteaux sont des Wasserburg, mais il n'en reste aujourd'hui que très peu : Osthause, Osthoffen, Breuschwickersheim, Eguisheim-ville, Haguenau (disparu), Westhoffen (Rosenbourg), Mittelhausen, Durmenach...

La Wasserburg est en général plus fragile que le château de montagne, car son attaque est aisée de tous les côtés. Elle présente aussi le défaut d'être plus vulnérable selon les circonstances : ainsi en 1261 le château de Mulhouse et en 1444 celui de Marlenheim ont été pris facilement car l'eau des fossés avait gelé, ce qui a facilité l'accès au pied des murailles.

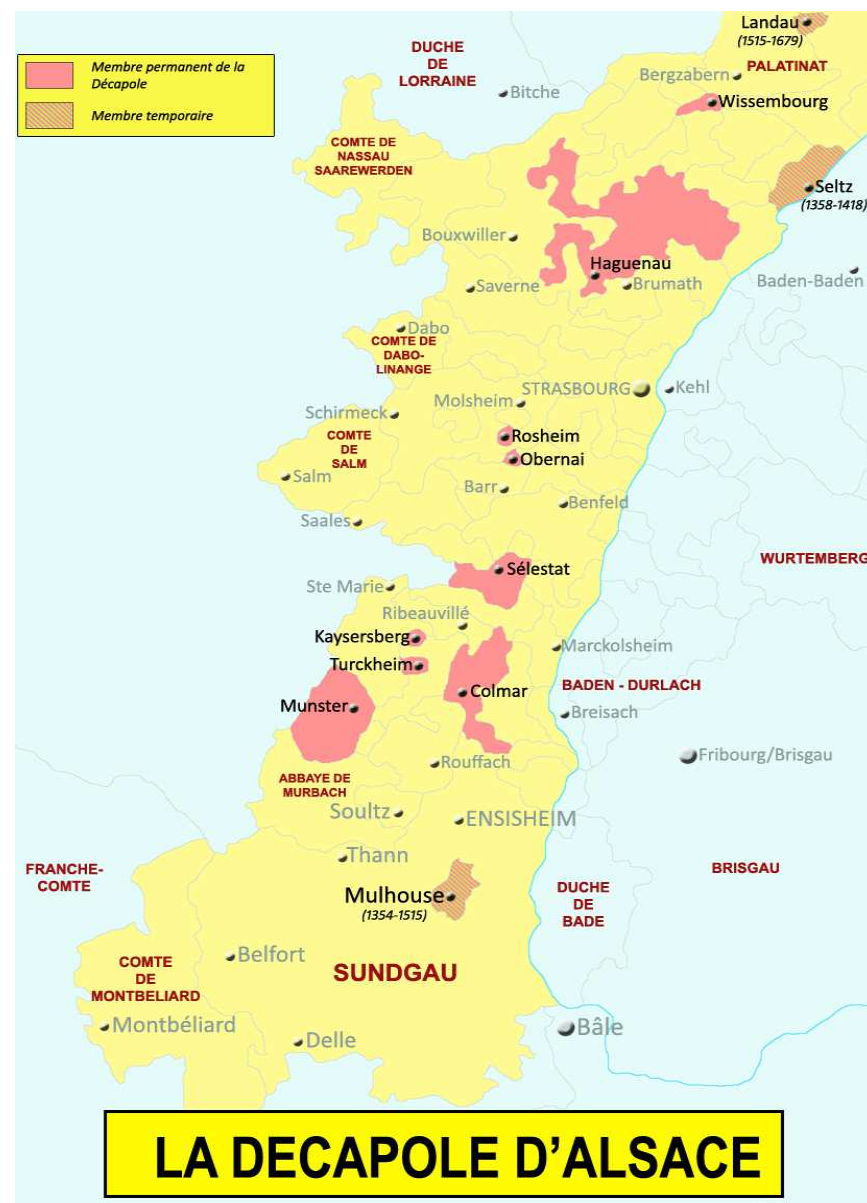
Le château de montagne

Le château de montagne est bien plus autonome que le château de plaine et ses habitants y vivent en quasi autarcie. De taille plus réduite en général, il répond à des fonctions plus spécifiques : ainsi la fonction de refuge pour les populations est bien moins importante que la fonction militaire et stratégique.

Le château de montagne contrôle souvent d'importantes voies de passages, comme à Saint Ulric, Haut Koenigsbourg, Bildstein lorrain ou Engelbourg.

Il protège des territoires, biens ou possessions d'abbayes ou d'évêchés (Hugstein pour Murbach, Landsberg pour Hohenbourg, Géroldseck pour Marmoutier, Herrenstein pour Neuwiller les Saverne, ou Freudeneck pour Andlau) et marque la mainmise d'une puissante famille sur une région pour la contrôler (Dreistein, Haut-Koenigsbourg par les Hohenstaufen, Engelsbourg par les Ferrette, Haut-Barr par les évêques de Strasbourg...). Le château de montagne peut enfin protéger une ville, comme à Ferrette, Thann, Kaysersberg, Ribeauvillé ou Ottrott par exemple.

Stratégiquement, il est relativement aisé à défendre car remarquablement construit, et sa prise nécessite énormément de moyens pour l'éventuel assiégeant. Par contre, il offre un confort quasi nul : froid, humidité, difficulté d'accès, exigüité des locaux... Aussi, de nombreux châteaux de montagne ne sont pas toujours habités en permanence et ne possèdent qu'une toute petite garnison.



La Décapole d'Alsace

Au cours du XIIIe siècle, dans ce pays très morcelé qu'est l'Alsace, surgissent bien des causes de conflits. Les chroniques sont remplies de batailles, pillages, massacres de tous ordres. Pour parer aux dangers, les puissances locales s'allient et se soutiennent mutuellement en formant alliances ou ligues. Les plus célèbres sont les Landfriedenbündnisse (Ligues de la paix publique). La première est créée en 1278. À partir de 1301, elles couvrent tout le pays. Villes, évêques, grands baillis et archiducs de Habsbourg y adhèrent. L'objectif premier est d'établir et de maintenir la paix, la sécurité des routes, la protection des paysans et des commerçants. Sur plusieurs points, ces ligues sont pleinement justifiées.

Mais ces alliances restent très fragiles, déchirées par trop d'intérêts divergents, notamment ceux des plus puissants.

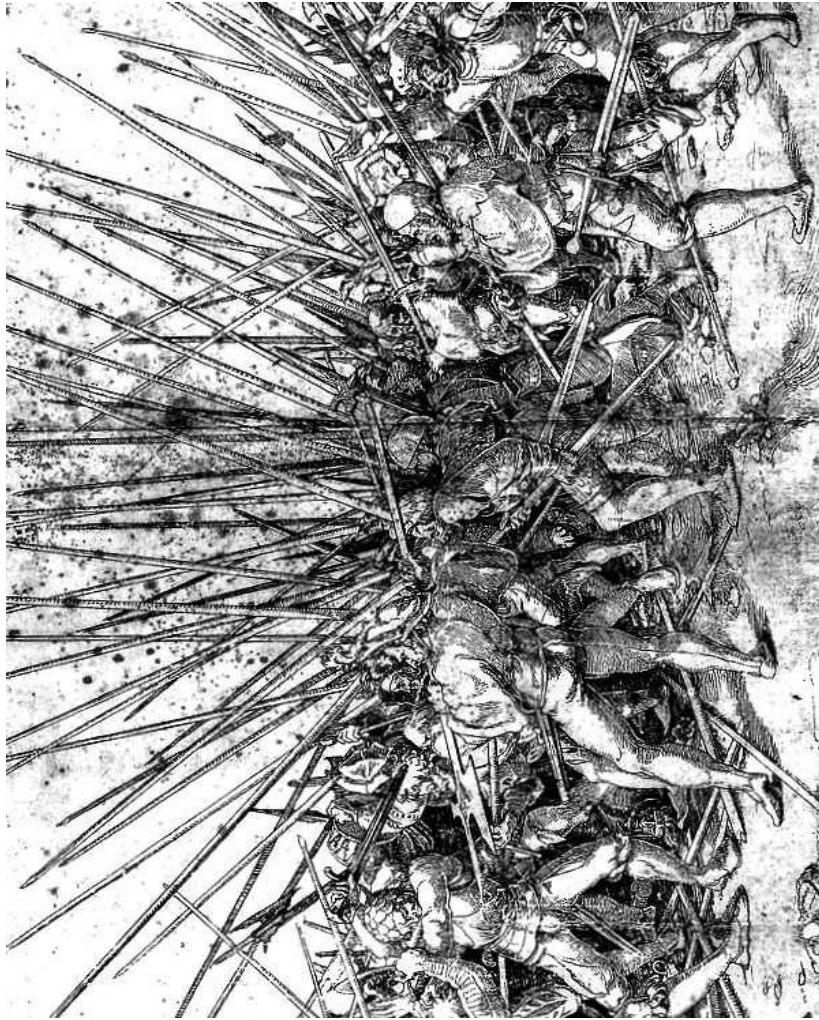
En 1343, cette idée d'alliance est reprise par sept villes impériales de Moyenne-Alsace. Obernai, Sélestat, Colmar, Kaysersberg, Munster, Turckheim et Mulhouse signent, le 12 octobre, un traité devant garantir la paix des villes et leur attachement à l'Empereur. L'accord est renouvelé le 12 mai 1345 pour une durée de trois ans.

Quelques années plus tard, sur suggestion de l'empereur Charles IV de Luxembourg, les sept villes, auxquelles se joignent Wissembourg, Haguenau et Rosheim forment, le 23 septembre 1354, l'alliance des dix villes ou Décapole (Zehnstädtebund) dans le but d'assistance réciproque vis-à-vis de tiers et d'arbitrage interne, ainsi que celui de mettre en œuvre une coopération économique entre elles. Ainsi la Décapole assure à ses membres aide et conseil, assistance militaire, défense des privilèges accordés par l'empereur, affirme et protège leurs libertés face aux seigneurs et princes.

Placée sous le patronage du grand bailli d'Empire résidant à Haguenau, cette Décapole va se maintenir, malgré toutes les vicissitudes de l'Histoire, jusqu'en 1678, date à laquelle le traité de Nimègue y met fin.

Strasbourg, forte de sa puissance, refuse d'y adhérer. Seltz y adhère de 1358 à 1418, et lorsque Mulhouse la quitte en 1515 pour adhérer à la confédération suisse, elle y est remplacée par Landau.





La guerre des Rustauds



La guerre des Rustauds

Le Bundschuh

Tout au long du XVe siècle, la situation des paysans s'aggrave. Les seigneurs augmentent taxes et corvées et exagèrent leurs droits et prérogatives, ce qui mécontente grandement la paysannerie. Écrits prophétiques et incendiaires, comme L'inconnu du Rhin supérieur, les poussent à l'action.

En 1493 naît à Sélestat le mouvement du Bundschuh, par opposition à la botte seigneuriale. Ses chefs sont Hans Ulmann, ancien Stettmeister de Sélestat, Jean Hanser de Blienschwiller, Nicolas Ziegler de Stotzheim et Ulric Schulte d'Andlau. Ils gagnent beaucoup de partisans en Moyenne-Alsace et dressent, en mars 1493, au pied de l'Ungersberg, un programme d'action et de revendications : abolition du tribunal de l'Évêque et de l'Empereur, chasse aux juifs usuriers, abolition des impôts injustes. Mis au courant de l'affaire, les autorités épiscopales les arrêtent. Condamnés à mort, ils sont exécutés à Bâle en avril.

La révolte de 1525

Dans le monde paysan, le mécontentement persiste cependant, alimenté par le mouvement de réformes initié outre-Rhin par Martin Luther. En 1517, les régions des deux côtés du fleuve se soulèvent avec à leur tête Jorg Fritz. Le mouvement, virulent en Allemagne du sud, est rapidement réprimé. Il n'en devient que plus révolutionnaire.

Dès 1524, des soulèvements éclatent à Nuremberg, en Suisse et en Forêt Noire, soutenus par les prédicateurs luthériens. Aussi en avril de sévères mesures sont prises contre ces derniers. Soudain, la révolte éclate en Alsace et s'étend comme traînée de poudre, laissant les autorités totalement paralysées. Du Sundgau à Sarreguemines, les paysans se dressent contre les seigneurs. Leur fureur se déchaîne contre couvents et abbayes, bourgs et petites villes, châteaux et demeures seigneuriales : Altorf, Truttenhausen, Hohenbourg (17 avril), Schoensteinbach, Ottmarsheim, Oelenberg, Lucelle, St Morand (18-23 avril), Ebersmünster, Pairis (25-26 avril), Wissembourg, Ribeaupillé, Bergheim, Guebwiller, Murbach (7 mai), Kaysersberg... Seules les villes bien armées et les châteaux résistent.

Très vite, les paysans s'organisent en bandes ayant à leur tête un chef et un comité : Jörg Ittel, ancien Stettmeister de Rosheim et ses lieutenants Érasme Gerber et Peter de Molsheim commandent la bande la plus importante autour de Molsheim ; Mathieu Nithard d'Eschentzwiller et Jean Pflüm de Landser celle du Sundgau ; Wolf Wagner de Rhinau celle du Ried ; Fischbach de Wissembourg celle d'Outre-Forêt... Ils revendiquent l'abolition du servage, la liberté de chasse et de pêche, la libre jouissance

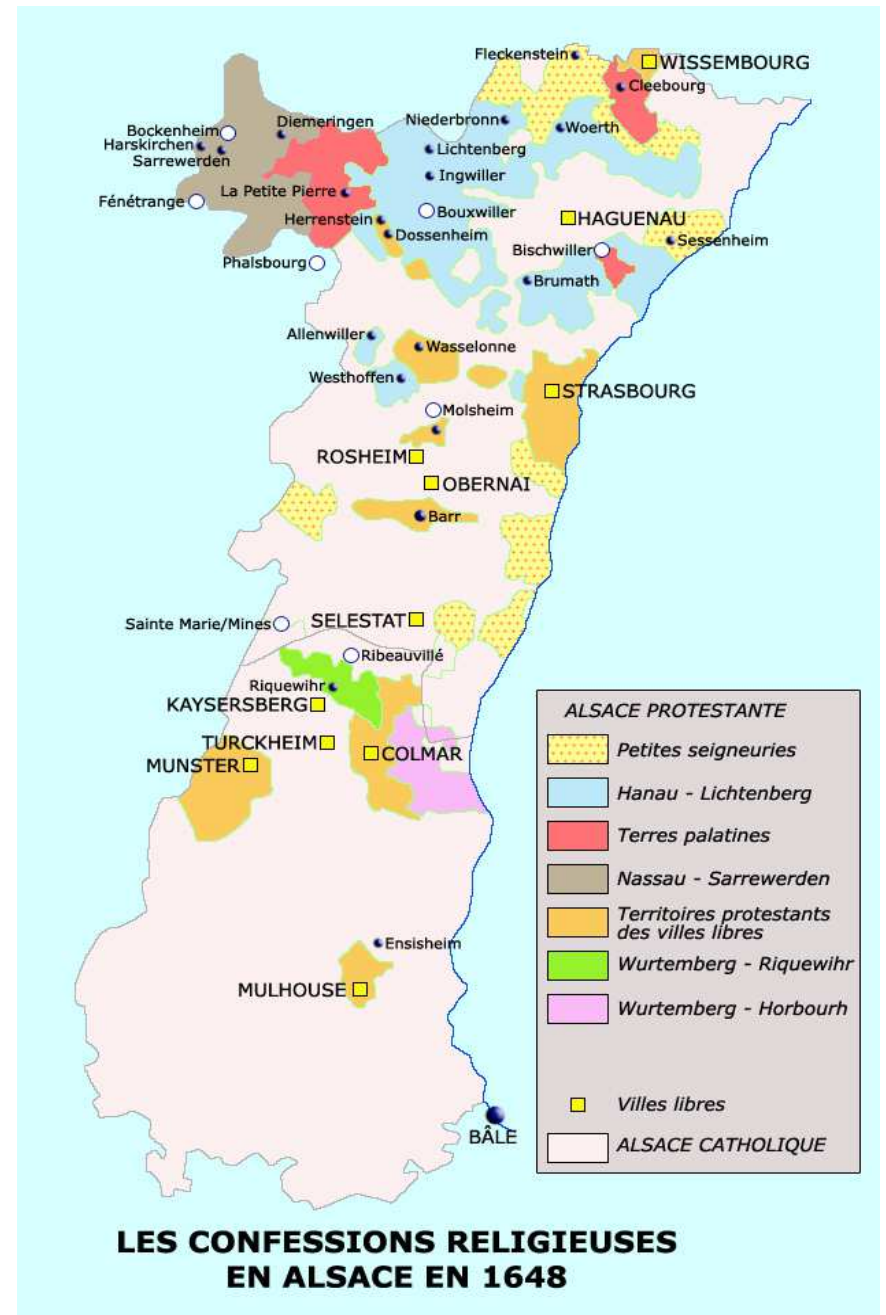
des communaux et forêts, la suppression des impôts injustes, la limitation des corvées... Les autorités ne bougent pas. Mais les paysans sont de plus en plus isolés. Qui plus est, ils perdent le soutien de Luther et des chefs de la Réforme qui se rangent du côté des princes et des nobles.

Désastre et répression

La réaction, foudroyante, vient du duc de Lorraine qui craint une extension de la révolte sur ses terres et que, secrètement, les autorités alsaciennes ont appelé à l'aide. Début mai, il marche sur l'Alsace. Les paysans d'Ittel se laissent enfermer dans Saverne. Ils attendent du secours d'une armée de 5 000 hommes, qui est taillée en pièces à Lupstein le 15 mai. Les survivants sont enfermés dans l'église qui est incendiée. Le 17 mai, affolés, ceux de Saverne se rendent contre la promesse de la vie sauve. Ils sont 18 000. Le duc les fait massacrer sans pitié. Parmi eux, Gerber. Ittel a fui. Il sera pris et exécuté à Strasbourg le 23 juin. Le duc marche alors vers le sud et, le 20 mai, écrase, entre Châtenois et Scherwiller, l'armée des Rustauds de Moyenne-Alsace forte de 8 000 hommes. Peu réchappent à une véritable boucherie, totalement démunis face aux redoutables lansquenets du duc. Refusant les demandes du bailli d'Ensisheim de réduire les révoltés du Sundgau, le duc retourne en Lorraine.

L'élan paysan est brisé, mais dans le Sundgau et dans la région de Wissembourg, la révolte continue. Il faudra la bataille de Wattwiller en septembre pour que les Sundgaviens demandent grâce. Aussitôt débute une terrible répression menée par les Seigneurs avec l'accord d'Ensisheim dont le tribunal prononce plus de 10 000 condamnations. Le mouvement est noyé dans le sang et la situation des paysans, lâchés par les prédicateurs luthériens, empire dramatiquement (emprisonnements, tortures, confiscations, taxes...).

Ce formidable incendie reste un épisode bref mais sanglant, l'un des plus terribles que l'Alsace ait connu. On dit que le gilet rouge porté par les paysans alsaciens est un souvenir de cet épisode.



Les confessions religieuses vers 1648

La Réforme

1519 : les thèses de Luther sont affichées dès le début de l'année aux portes des églises et couvents de Strasbourg, notamment pour protester contre le refus des chapitres et couvents de livrer leurs stocks de blé aux nécessiteux, face à la pénurie générale. Entre 1520 et 1523, de nombreux ecclésiastiques sont démis de leurs fonctions par le Chapitre et les évêques, car ils professent les thèses de Luther : ils deviennent aussitôt de fervents défenseurs et propagateurs de la Réforme, comme Mathieu Zell, archiprêtre de la cathédrale, Wickram (successeur de Geiler) et Symphorien Polio. Ils sont soutenus par de grands humanistes, tels Wolfgang Capito de Haguenau, Martin Bucer de Sélestat, Caspar Hedio de Baden, qui rejoignent Strasbourg. Rapidement, la majorité des édiles de la République libre est acquise aux nouvelles idées.

Cette réforme luthérienne débouche bientôt sur la constitution de ligues et sur une guerre entre états catholiques et états protestants : l'empereur Charles-Quint, champion du catholicisme, en sort certes vainqueur, mais est obligé de négocier une paix de compromis : ce sera la paix d'Augsbourg (1555), qui reconnaît aux princes territoriaux le droit d'introduire la réforme dans leurs territoires, désormais juridiquement reconnue dans l'Empire germanique.

Aussi, de nombreux seigneurs alsaciens, profitant du jus reformandi et du principe *cujus regio, ejus religio*, imposent leur religion entre 1555 et 1575. C'est à ce moment que se met en place la géographie protestante qui, en dépit de la contre-réforme catholique au cours du XVII^e siècle, reste stable jusqu'en 1648 et largement au-delà.

En Basse-Alsace

Ici, le luthéranisme s'implante environ dans la moitié des paroisses : comté de Hanau-Lichtenberg, comtés de La Petite-Pierre et de Nassau-Sarrewerden, seigneuries de Fleckenstein, d'Oberbronn et de Schoeneck dans le nord, les 19 paroisses rurales de la Ville de Strasbourg (avec la seigneurie de Barr), et une trentaine de paroisses dispersées appartenant aux chevaliers d'Empire. Majoritaire au nord de la ligne Saverne-Strasbourg, il ne constitue que des îlots épars au sud de celle-ci. C'est un protestantisme largement rural, car deux villes seules, Wissembourg et Strasbourg, ont adhéré à la Réforme. Quant au calvinisme, il est présent à Cleebourg et à Bischwiller.

En Haute-Alsace

La réforme de Luther touche, dans cette partie de l'Alsace, les villes de Munster et de Colmar, où elle est introduite en 1575 et laisse subsister une

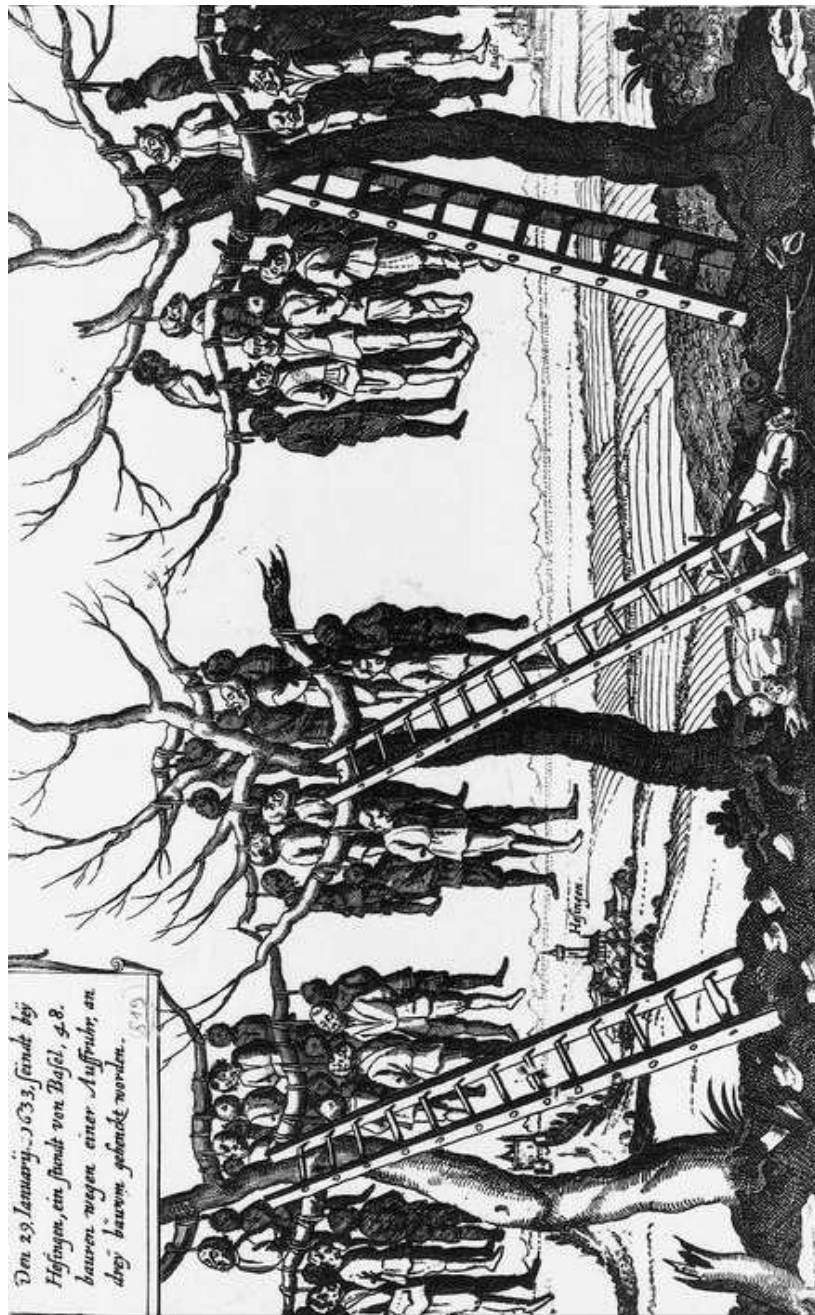
minorité catholique, ainsi que Sainte-Marie-aux-Mines, possession des Ribaupierre et les quinze paroisses des possessions wurtembergeoises entourant Colmar (seigneuries de Horbourg et de Riquewihir). Mulhouse, quant à elle, adopte le calvinisme.

Le catholicisme reste donc solidement ancré en Haute-Alsace qui appartient majoritairement aux Habsbourg catholiques, sur les territoires du prince-évêque de Strasbourg (région de Molsheim-Saverne, Mundat Supérieur avec Rouffach et Soultz, région de Benfeld), le comté de Dabo, les territoires ecclésiastiques des grandes abbayes.

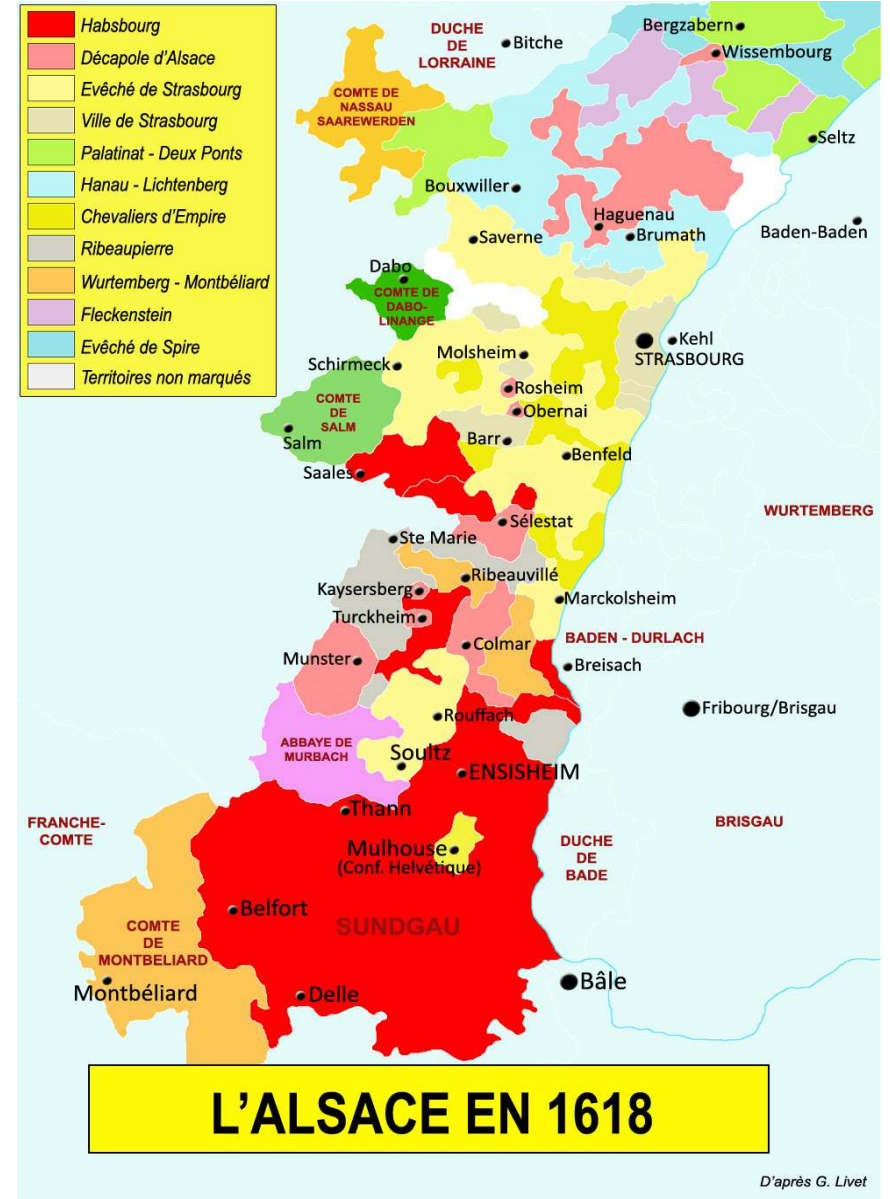
Les traités de Westphalie (1648) deviennent la charte des protestants alsaciens qui leur permet de disposer d'une protection juridique que Louis XIV ne contestera jamais, tout en combattant la religion prétendue réformée. Chaque confession doit récupérer les biens et les droits possédés au 1^{er} janvier de l'année normative 1624, ce qui maintient le *statu quo territorial* des protestants à la seule exception de Haguenau.



In 1529, the Magistrate of Strasbourg, supported by a large part of the population, voted that mass should be abolished ; violent iconoclasm spread to the detriment of devotional images.



Sundgau: La guerre de trente ans.



L'Alsace en 1618 et en 1648

Ces deux cartes permettent de comparer la situation de l'Alsace entre 1618 et 1648, c'est-à-dire au début et à la fin de la terrible Guerre de Trente ans qui a ruiné le Saint-Empire et permis à la France de s'implanter durablement sur la rive droite du Rhin.

1648

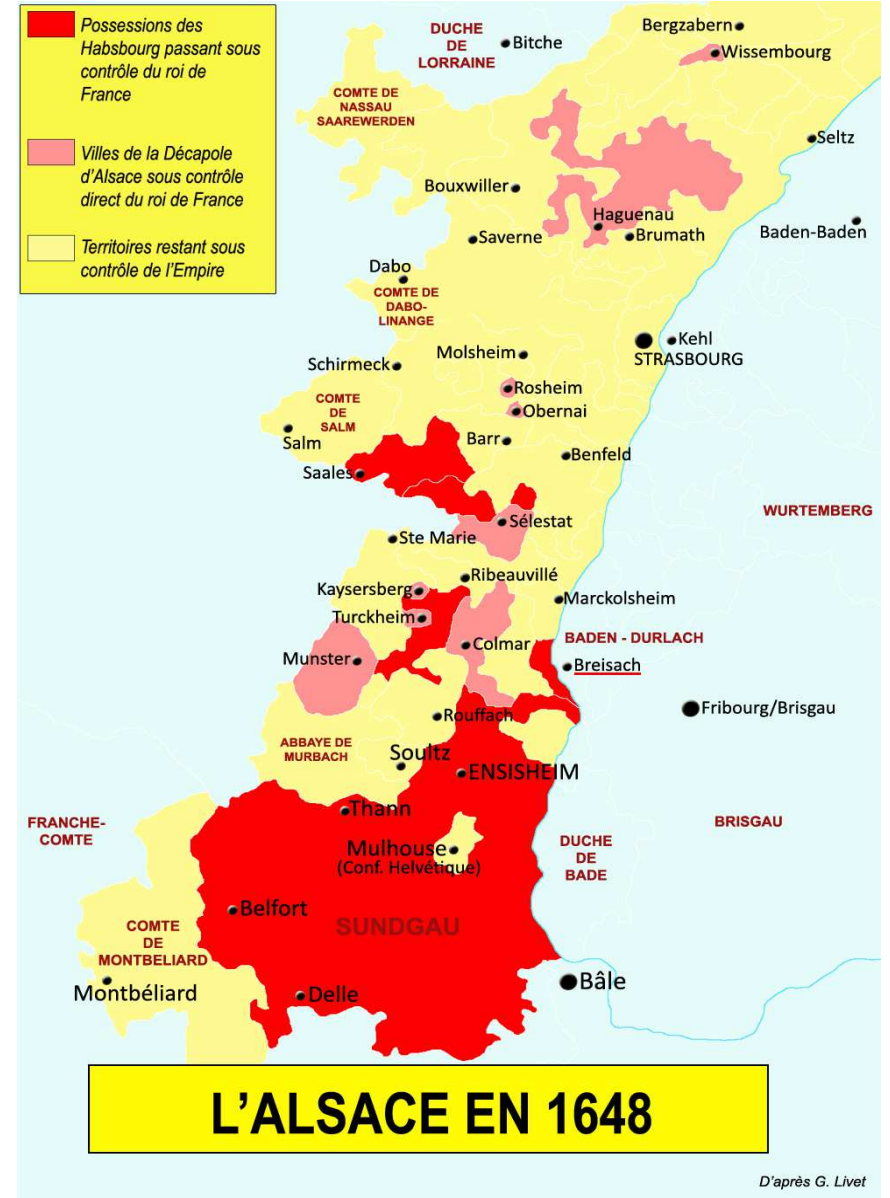
En 1618 l'Alsace apparaît, à l'image d'ailleurs de tout le Saint-Empire auquel elle est intégrée depuis sa création en 962, comme une mosaïque d'états appartenant à de nombreux seigneurs laïcs ou ecclésiastiques, conséquence du système politique centrifuge prévalant dans l'empire et de l'incapacité structurelle du pouvoir impérial à imposer, comme ce sera le cas en France tout au long de l'histoire des Capétiens, l'autorité de l'Etat.

Parmi ces dynastes, quelques-uns apparaissent comme de véritables puissances régionales :

- Les Habsbourg : bien possessionnés dans la région, ils détiennent en bien familial tout le Sundgau jusqu'aux environs de Colmar, le Val-de-Villé et la haute vallée de la Bruche. Comme, de plus, ils sont empereurs sans interruption depuis 1437, ils ont juridiction sur la Décapole d'Alsace ainsi que sur les autres villes impériales ;
- L'évêque de Strasbourg : s'il n'est plus maître de la ville et réside à Saverne ou Molsheim, il est la seconde puissance politique de la région, mais une puissance en déclin, contestée depuis des décennies par les seigneurs protestants, la république de Strasbourg et son turbulent chapitre. Il sort terriblement affaibli d'une véritable guerre de religion qui a ruiné ses domaines (guerre des deux évêques, entre 1592 et

1604), mais reste détenteur d'immenses domaines tant en Basse-Alsace (Saverne, Molsheim, Benfeld, Marckolsheim) qu'en Haute-Alsace (Mundat supérieur) ou sur la rive droite du Rhin (Ortenau).

- La ville-république de Strasbourg : modèle au siècle précédent de démocratie, cité pionnière de la Réforme, phare de l'humanisme, elle est cependant sur le déclin, celui-ci étant marqué par l'intolérance religieuse de ses dirigeants, quelques grandes faillites économiques et la désastreuse guerre des évêques dans laquelle elle s'est engagée. À l'abri de ses puissantes fortifications, elle reste cependant une puissance militaire redoutable.



Le reste du pays est partagé entre de nombreuses familles nobles ou potentats ecclésiastiques au rang desquels les Nassau-Sarrewerden, Hanau-Lichtenberg, Palatinat Deux-Ponts, Salm, Dabo-Linange, Ribeaupierre, Princes-abbés de Murbach, Montbéliard-Wurtemberg... sans compter des dizaines de petites seigneuries.

1618-1648

La Guerre de Trente Ans, outre qu'elle ruine totalement la région, apporte un changement politique fondamental : celui de la mainmise progressive de la France sur le pays. Elle est aussi, pour la France, l'occasion de desserrer l'étoupe de l'hyper-puissance des Habsbourg qui l'étouffe de toutes parts (Pays-Bas, Saint-Empire, Espagne).

Affrontement d'abord interne au Saint-Empire, la guerre dégénère rapidement en conflit européen avec les interventions danoise, suédoise et française. Elle touche l'Alsace dans la première moitié de l'année 1622 avec la campagne de terreur de Mansfeld, puis surtout à partir de 1631 avec l'intervention suédoise, reliée rapidement par celle de la France. Cette période de 1631 à 1640 est désastreuse pour l'Alsace, qui voit son sol ravagé par tous les belligérants : impériaux, Suédois de Horn, Allemands de Saxe-Weimar, Espagnols, Français, reîtres et soudards de tout poil laissent le pays exsangue. Et, lorsque cessent les opérations militaires, la hampe du drapeau aux fleurs de lys est solidement plantée sur le territoire.

1648

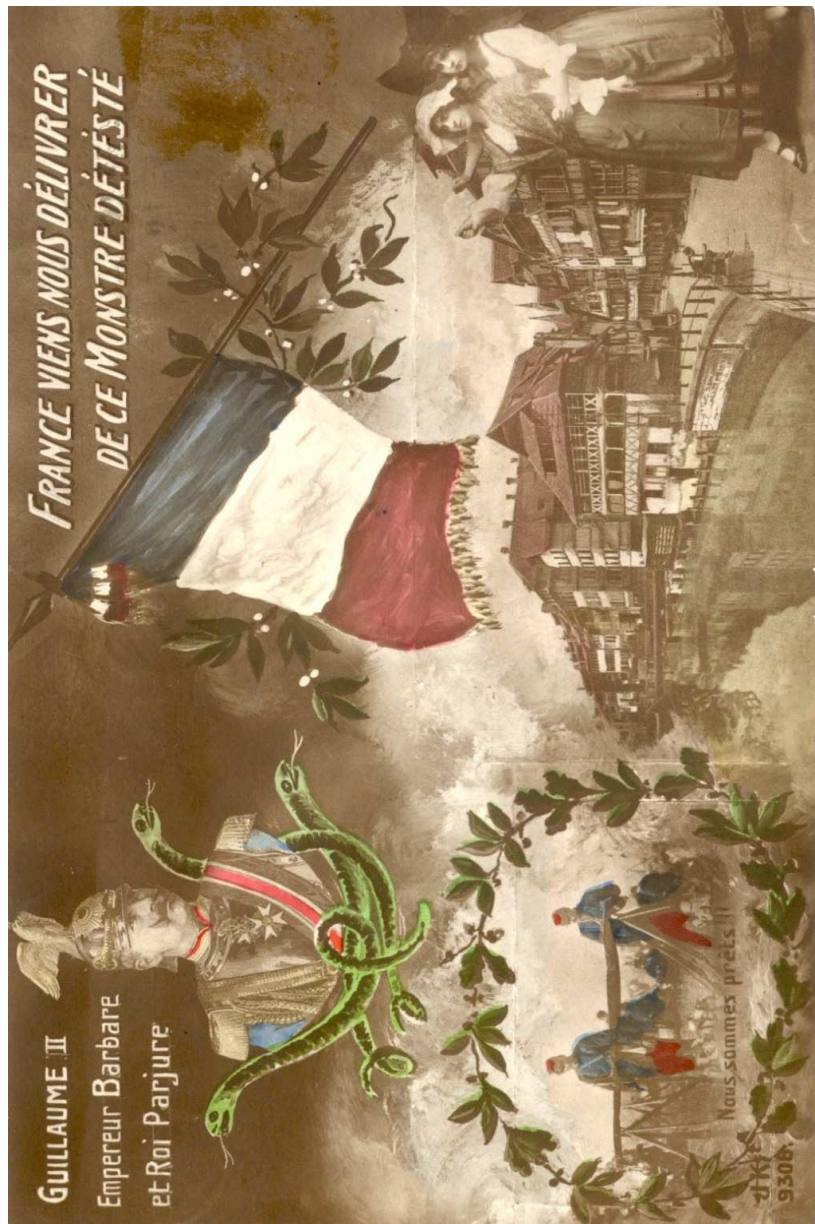
Contrairement à l'opinion communément admise, les traités de Westphalie (Munster et Osnabrück) ne rattachent pas l'Alsace à la France, mais uniquement une partie de celle-ci, à savoir les territoires sur lesquels s'exerçaient jusqu'à présent les droits des Habsbourg : ainsi le roi de France succède à l'empereur dans ses prérogatives de Landgrave d'Alsace et acquiert la propriété souveraine des anciennes possessions de la maison d'Autriche dans la province. Il devient propriétaire de 432 localités sur les 1 110 que compte l'Alsace : le comté de Ferrette (266 communes), la seigneurie de Landser (45), la seigneurie de Masevaux (16), l'avouerie de Cernay (2), l'avouerie d'Ensisheim (19), la seigneurie d'Issenheim (3), les fiefs de Bollwiller (6), Landsberg (8), Val de Villé (23), Koenigsbourg (1) et les 40 villages du bailliage de Haguenau. Enfin, le roi obtient droit de protection sur la Décapole dont les villes restent cependant [i]villes d'empire.

Surtout, restent exclus du traité la République libre de Strasbourg, Mulhouse, les territoires épiscopaux et ceux de la noblesse immédiate d'empire, soit largement plus de la moitié du territoire.

Ainsi, le traité est assez flou pour laisser la place au droit du plus fort... D'ailleurs le conflit naît immédiatement entre les villes de la Décapole, qui se réclament de l'Empire, et le roi de France. Il ne sera tranché qu'en 1672, par la force lorsqu'éclatera la guerre de Hollande qui ruinera l'Alsace une seconde fois en moins de cinquante ans.



The Ratification of the Treaty at Münster in Westphalia



L'Alsace et le traité de Francfort (10 mai 1871)

Le contexte de la guerre

Le 19 juillet 1870, La France déclare officiellement la guerre à la Prusse. Le 4 août, l'offensive prussienne est lancée sur Wissembourg où les Allemands anéantissent la division du général Douay. Le 6, c'est la bataille de Froeschwiller, où Mac-Mahon est défait. Les charges des cuirassiers de Michel à Morsbronn et de Bonnemain et Elsassenhausen ne procurent qu'un répit passager pour favoriser la retraite des Français. Le 12 août, La citadelle de Strasbourg est investie puis, devant son refus de se rendre, bombardée. Le 1er septembre, l'armée impériale est défaite à Sedan et l'Empereur fait prisonnier. Le 4, un gouvernement provisoire proclame la IIIe République et poursuit la guerre. Le 27, le général Urich, commandant de la place de Strasbourg, se rend. Les Prussiens entrent dans la ville.

Le 28 janvier 1871, dix jours après la proclamation de l'empire à Versailles, un armistice est signé et les négociations de paix débutent.

Entre temps, le 8 février, les Alsaciens déjà occupés sont autorisés, car encore Français, à élire la nouvelle assemblée nationale siégeant à Bordeaux. Ils élisent en masse des Gambettistes, favorables à la continuation de la lutte et au maintien de l'Alsace dans le giron français, au delà des clivages politiques qui séparent ces hommes : Le clérical Keller, le démocrate Kuss, Gambetta, Jules Favre, Denfert, le préfet Grosjean, soit en tout vingt-deux députés francophiles. En pleine négociation de paix, le 17 février, Keller proteste contre la volonté du gouvernement français de lâcher l'Alsace-Lorraine, comme Alsacien et comme Français, contre un traité qui est... une injustice, un mensonge et un déshonneur. Il réitère sa protestation le 1 mars, mais Thiers est intraitable. Le 18 février, sur ordre du gouvernement de la Défense Nationale, le commandant de la place de Belfort, Denfert Rochererau, se rend aux Prussiens. Sa résistance sauve Belfort de l'annexion allemande et Keller, député de la ville, reste la seule voix de l'Alsace au parlement français.

Le 26 février 1871, la France signe les préliminaires de paix acceptant l'annexion par le Reich de l'Alsace et d'une partie de la Moselle. Sitôt l'accord en poche, Jules Favre et Adolphe Thiers se rendent à Bordeaux et obtiennent de l'Assemblée nationale qu'elle ratifie dans l'urgence le document. C'est chose faite (83% de oui) le dimanche 2 mars, soit un jour tout juste après la date prévue pour le défilé de la victoire des troupes allemandes.

Principales clauses du traité

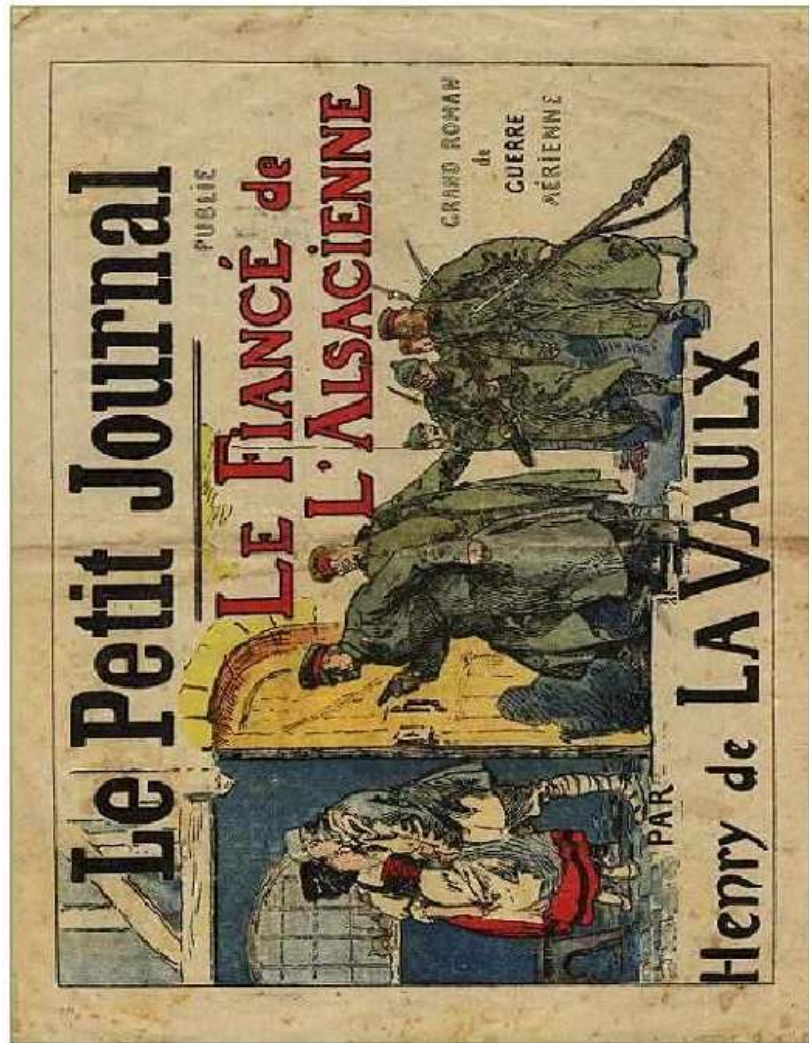
Le traité de Francfort du 10 mai 1871 cède aux vainqueurs la totalité de l'Alsace (hors Belfort) et un fragment de la Lorraine, soit la majeure partie

de la Moselle, la majeure partie des arrondissements de Château-Salins et de Sarrebourg (Meurthe), le canton de Schirmeck et la majeure partie du canton de Saales (Vosges)... La France renonce en faveur de l'Empire allemand à tous ses droits et titres sur les territoires situés à l'est de la frontière ci-après désignée... et marquée en vert sur deux exemplaires conformes à la carte du territoire formé par le gouvernement général d'Alsace, et publiée à Berlin en septembre 1870 par la division géopolitique et statistique de l'état-major allemand...

Le 9 juin, Bismarck fait voter une loi déterminant le statut de l'Alsace au sein de l'Empire : juridiquement, l'Alsace et la Lorraine thioise (où l'on parle le dialecte germanique) deviennent un Reichsland, une terre d'empire et non un membre à part entière de la fédération qui vient de naître en Allemagne. Elle n'aura de représentation ni au Reichstag ni au Bundesrat. Elle aura un président supérieur, Von Moeller, qui avait réussi l'assimilation de la Hesse, et des Kreisdirectöre, équivalents des sous-préfets, tous Allemands. Les professeurs de l'enseignement secondaire seront tous Allemands, chargés de germaniser, comme devra le faire l'université impériale établie en 1872. La clause de la dictature permet de prendre toute mesure d'exception en cas de danger pour la sécurité publique. Enfin, tout fonctionnaire aura l'obligation de prêter serment au Reich.

Pour plus de quarante-cinq ans, l'Alsace se trouve annexée au Second Reich.





L'Alsace en 1914-1918

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. 220 000 Alsaciens-Lorrains sont mobilisés dans l'armée allemande. La loi sur la dictature est rétablie. Dès le 5 août, déboulant par la vallée de la Thur, l'armée française de Bonneau se rue sur Mulhouse, prise le 8, malgré un semi échec sur Altkirch où l'artillerie allemande stoppe une division de cavalerie progressant vers Huningue. Les Allemands de Diemling contre-attaquent, reprennent Mulhouse le 10 août, obligeant Bonneau à se retirer sur Thann.

Le 14 août, le général Pau lance simultanément deux offensives sur l'Alsace : la première par la trouée de Belfort, la seconde par les principales vallées Vosgiennes (Thann, Guebwiller, Munster, Ste Marie, Urbès, Steige, Schirmeck). Dès le 14, les Allemands sont défaits à Saint-Blaise et évacuent la vallée de Schirmeck. Le 19, les combats font rage à Altkirch où tombe Plessier, le premier général français tué au combat, à Dornach, Flaxlanden et Luemswiller. Les Allemands reculent et Pau entre à Mulhouse puis à Colmar. Mais la bataille de Sarrebourg est perdue par le général Castelnau. Pau fait évacuer la Haute-Alsace le 24 août. Les Allemands reviennent alors sur leurs positions antérieures, mais la vallée de Thann reste aux Français. Thann est déclarée capitale provisoire de l'Alsace française.

À l'automne 1914, une terrible bataille est déclenchée au col du Bonhomme, objet de l'attention du haut état-major français... et de l'artillerie allemande. C'est la bataille de la Tête-des-Faux, qui s'achève en décembre.

5 janvier : à la bataille de Steinbach, le 152e RI enlève le village de Steinbach, près de Cernay, pour assurer le contrôle de Thann. La bataille fait 1 500 victimes, dont 800 fantassins français.

18 janvier 1915 : début de la bataille du Vieil-Armand ou Hartmannswillerkopf (HWK), petit poste d'observation des chasseurs alpins que les Allemands veulent contrôler. D'un intérêt stratégique relatif, le HWK va devenir une sinistre boucherie par pur prestige militaire. Pendant un an ce champ de bataille relativement étiqué (6 km²) va voir attaques et contre-attaques se succéder (particulièrement fin mars et fin décembre), sans aucun gain stratégique. Le front ne se stabilise qu'en janvier 1916. La bataille aura tué au moins 15 000 jeunes gens dans chaque camp.

Les combats font rage durant des mois entiers à la Fontenelle Ban-de-Sapt, où la guerre de mines se déclenche à partir de mars 1915, à la cote 627. Le 22 juin, le front est enfoncé par une attaque qui prend 627. Le 8 juillet, la cote 627 est reprise puis, le 24, le hameau de Launois. Les Allemands

contre-attaquent sans cesse mais ne parviennent pas à reprendre le terrain. Le front se stabilise. Entre 3 et 4 000 victimes jonchent le terrain.

Avril 1915 : voulant prendre Munster en tenaille, Joffre ordonne de prendre trois sommets charnière défendant la vallée : le Lingekopf, le Schratzmaennelé, le Barrenkopf, redoutablement bien fortifiés par les Allemands. Jusqu'à octobre se succèdent des vagues et des contre-vagues d'assaut, particulièrement en juillet et en août. La journée du 4 août voit 40 000 obus allemands pulvériser morts et vivants. Le Linge sera le cimetière des chasseurs alpins. En octobre, les Allemands reprennent ce qu'avaient conquis les Français et le front se stabilise. 17 000 soldats ont payé de leur vie la tragique erreur du haut commandement français.

Jusqu'en 1918, le front de la ligne bleue de Vosges restera stabilisé.



NOTES:

NOTES:

NOTES:

NOTES: